John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

a/8

III

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XXV. RECUEIL.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez LE MERCIER & BOUDET, Imprimeurs-Libraires, au Livre d'Or, près S. Yves.

ET

Chez MARC BORDELET, vis-à-vis le Collége de Louis le Grand.

M DCC XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

AUX JESUITES DE FRANCE.

MEs Reverends Peres,

La paix de N. S.

Je me persuade que vous entendez toûjours parler avec un nouveau plaisir des célébres

Missions du Paraguay. J'en juge par l'intérêt que vous avez pris, à ce que j'en ai déja rapporté dans quelques-uns des tomes qui ont précédé celui-ci.

Comme ces Missions sont établies dans des pays fort éloignés, autrefois incultes, peu connus, & encore moins fréquentés des Européans, bien qu'ils soient de la domination d'Espagne; que d'ailleurs elles ont été formées, elles sont conduites, & s'étendent de plus en plus par les soins des Jésuites Espagnols, dont la correspondance n'est pas facile, il n'est pas surprenant, qu'on ne soit informé que de loin à loin de ce qui les regarde.

C'eſt la difficulté où l'on eſt, de ne connoître qu'après bien du tems ce qui ſe paſſe parmi ces peuples lointains, qui enhardit il y a quelques années un Anonyme, à publier impunément dans toute l'Europe un petit Libelle, ou ſous l'idée groteſque de Royaume & de Souveraineté qu'il attribuoit aux Miſſionnaires, il s'efforçoit de décrier leurs travaux, & de ravir au Monde Chrétien, l'édification qu'il reçoit des grands exemples de vertu que donnent leurs Néophytes.

Ces chimères, heureux fruit de ſon imagination, ne pouvoient être goûtées que par des eſprits

que la passion aveugle, ou qui ne sçavent pas réfléchir : car il ne faut pas être bien éclairé, pour trouver la réfutation d'une pareille fable, dans la conduite que les Rois Catholiques tiennent depuis plus d'un siécle avec ces Indiens, qui nés libres & indépendans dans leurs Forêts, n'en sont sortis, que pour se soumettre en même tems au joug de l'Evangile, & à la Couronne d'Espagne. Autant de Néophytes qui se réunissent dans les Peuplades, & y embrassent la foi, sont autant de nouveaux sujets qu'elle acquiert, & qui lui payent le tribut.

Aussi ces grands Princes ani-

més d'un zéle ardent pour la propagation de la foi, n'ont pas ceſſé d'accorder leur protection à ces nouveaux fidéles : Ils ont fait dans des actes authentiques les plus grands éloges de leur fidélité & de leur attachement à l'Etat, & ont récompenſé leurs ſervices, rendus dans des conjonctures importantes & difficiles, par des priviléges & des prérogatives ſinguliéres. Ils ont fait plus ; car de crainte que le mauvais exemple ne pervertît l'innocence de leurs mœurs, ils ont défendu, ſous des peines ſévéres à tout Européan, de ſéjourner dans les Peuplades de ces Néophytes, & d'avoir au-

cune communication avec eux.

C'eſt de ces ſaintes Miſſions que je vous donne aujourd'hui des connoiſſances plus détaillées, que je n'ai encore fait juſqu'ici : elles vous feront auſſi mieux connoître ce qu'il en coûte aux Ouvriers Evangéliques, & à combien de périls ils s'expoſent, pour gagner tant de Nations barbares à J. C. & pour les former aux vertus civiles & aux vertus Chrétiennes.

On eſperoit que la Religion reſpireroit enfin à la Chine ſous un nouveau Régne. Tout ſembloit le promettre ; mais la nouvelle perſécution qui vient de s'élever à Péking de la part des Tri-

bunaux, & que je vous rapporte dans toutes ſes circonſtances, fait aſſez voir qu'on s'étoit flatté trop-tôt de cette eſpérance. Heureuſement les Cao chi *ou Ordonnances que ces Tribunaux ont fait afficher dans les lieux les plus fréquentés de la Capitale, par leſquelles ils défendoient ſous des peines griéves, d'embraſſer la Loi Chrétienne, n'ont pas été connues dans la plûpart des Provinces de l'Empire; ce qui auroit expoſé à bien des recherches les Miſſionnaires qui y ſont cachés, & qui y travaillent avec la bénédiction du Seigneur, à entretenir dans la ferveur leurs différentes Chrétien-*

tés, & à les augmenter par le nombre des Infidéles, qu'ils font entrer chaque année dans le bercail de J. C.

La liberté rendue aux Princes & aux Princeſſes du ſang Impérial, relégués en Tartarie; dont je vous ai entretenu ſi ſouvent, & dont la foi a été ſi longtems éprouvée par la perte de leurs dignités & de leurs biens, & par les rigueurs d'une longue & dure priſon, ſembloit leur annoncer la fin de tant de diſgraces? Rappellés de leur exil à la Capitale, leur ſituation n'en eſt guéres plus heureuſe: on ne leur a rendu ni leurs maiſons,*

* Tomes XVII. XVIII. XIX. XX. XXII. XXIII.

ni leurs emplois, ni leurs terres, ni leurs domeſtiques. L'indigence où ſe trouvent quelques-uns d'eux eſt ſi grande, qu'ils n'oſent ſe montrer au-dehors, faute d'avoir dequoi s'habiller décemment. Ce n'eſt qu'aux Princes, qui ont atteint l'âge de 20 ans, qu'on a accordé trois taels par mois, & du ris à proportion : Les Princeſſes & leurs familles ſont dénuées de tout ſecours, à moins qu'elles n'ayent du côté de leurs meres, des parens aſſez riches pour ſubvenir à leurs beſoins. Cependant, toûjours fermes dans la foi, on ne les entend ni murmurer ni ſe plaindre,*

* Un tael vaut ſept livres dix ſols de notre monnoye.

& on ne les voit jamais qu'avec un air gay, modeſte, & content. La ſeule choſe qui fait de la peine à ces illuſtres Dames, c'eſt que les uſages de la Chine ne leur permettent pas de ſortir plus ſouvent; elles voudroient, s'il étoit poſſible, approcher des Sacremens tous les huit jours.

*Les Iſles de Nicobar préſentent un nouveau champ au zéle des Miſſionnaires du Carnate. Vous ſçavez, mes RR. PP. que vers l'année 1712, le P. Faure & le P. Bonnet débarquérent à une de ces Iſles, & y jettérent les premieres ſemences de la foi *; qu'après y avoir*

* Voyez le tome X. page 67. & la Lettre préliminaire du tome XIII.

demeuré environ dix mois, ils passérent à une autre Isle contre le gré de leurs Néophytes, & qu'ils y trouvérent des peuples intraitables & féroces, qui les massacrérent. Les besoins de tant de Chrétientés nombreuses, que renferme le Royaume de Carnate, dans l'espace de plus de 200 lieues, ne permirent pas pour lors de les remplacer.

Mais depuis quelques années, le Chef d'une de ces Isles nommé Tec, ne voit point passer de Vaisseau, qu'au nom de ses Compatriotes, il ne demande avec instance des Missionnaires pour les éclairer des lumiéres

de la foi, & les mettre dans la voye du salut.

Les peuples qui habitent la plûpart de ces Isles, sont d'un naturel doux & affable, & vivent dans une heureuse ignorance de plusieurs crimes, qui ne sont que trop fréquents parmi des Nations plus policées : Ils se persuadent d'ailleurs que la présence & le secours des Ouvriers Evangéliques, les délivreront de la persécution cruelle qu'ils souffrent de la part des Démons. Il est à craindre que si les Maures, qui sont à Achen dans leur voisinage, mettent une fois le pied dans leurs Isles, tous ces peuples ne

deviennent Mahométans : c'eſt pourquoi on a pris le deſſein de ſe rendre aux empreſſemens de ces Inſulaires : pluſieurs aſpiroient déja au bonheur de cultiver cette terre arroſée du ſang de ſes premiers Apôtres, mais ce deſſein a été traverſé par le malheur qu'on a eu de perdre coup ſur coup quatre Miſſionnaires ; ſçavoir, le P. de la Johannie, le P. du Champ, le P. Calmette, & le P. Joſſelin, qui moururent alors dans la force de l'âge, & dont la mort prive cette Miſſion des longs & importans ſervices qu'ils étoient en état de lui rendre.

Dans de ſi triſtes conjonctu-

res, le R. P. Gargan, Supérieur Général des Missions de Carnate, projettoit de se consacrer lui-même à la conversion de ces Insulaires, & de substituer le R. P. le Gac en sa place de Supérieur; mais au même tems qu'il formoit ce projet, il apprit que la mort venoit encore de lui ravir cette ressource.

Cet ancien & zélé Missionnaire a été universellement regretté des Européans & des Indiens. Aussi étoit-ce un homme vraiment Apostolique, d'un zéle infatigable à étendre la Religion, d'un courage & d'une patience invincible dans les persécutions de toute espece qu'il a souffertes.

Après avoir passé environ vingt ans dans une Mission si austére & si laborieuse, où il a établi plusieurs Eglises, & converti à la foi une infinité d'Idolâtres, il fut nommé Supérieur général de toutes ces Missions, & obligé en cette qualité de résider à Ponticheri. C'est-là, que par les libéralités de feu M. le Marquis de Villa Puente, Seigneur Espagnol, que les Chrétiens de la Chine, des Philippines, & des Indes, regardent comme leur pere & leur insigne bienfaiteur, il fit bâtir une Eglise qui ne le céde guéres aux belles Eglises d'Europe.

Aussi-tôt qu'il se vit libre &

dégagé des soins du Gouvernement, il rentra dans les pénibles Missions du Carnate, & alla rejoindre les Néophytes sans nombre, qu'il avoit régénérés dans les eaux du Baptême; & c'est après environ deux ans des grandes fatigues auxquelles il se livra de nouveau à l'âge de 65 ans, qu'il consomma glorieusement sa course à Crichnabouram *la nuit du Jeudi au Vendredi Saint de l'année* 1738.

Les Lettres de deux de nos Officiers François vous feront mieux connoître, mes RR. PP. l'idée qu'on a dans l'Inde de cet illustre Missionnaire : « *J'ap-*

» *prens, dit l'un d'eux, la plus*
» *affligeante nouvelle qui pût*
» *m'arriver; après avoir pleuré*
» *la mort de ce vénérable Pere,*
» *ma premiere pensée a été de*
» *me prosterner, de l'invoquer,*
» *& de le prier d'être autant*
» *mon ami dans le Ciel, qu'il l'a*
» *été sur la terre.*

« *Nous apprenons, dit un au-*
» *tre* *, *la mort du R. P. le*
» *Gac, que nous regardons com-*
» *me un saint: Il m'avoit avoué*
» *plusieurs fois, qu'il ne sou-*
» *haitoit rien tant que de finir*
» *sa carriere dans les pénibles*
» *Missions du Carnate. Le Sei-*
» *gneur l'a exaucé. On ne peut*

* M. du Laurens.

» *exprimer la joye qu'il a reſſen-*
» *tie, quand le Médecin Mala-*
» *bare qui le traitoit, lui an-*
» *nonça ſa mort prochaine. Mal-*
» *gré la fiévre ardente qui le*
» *conſumoit, il ſe mit auſſi-tôt*
» *en prieres, & ne ceſſa de prier*
» *que quand il ceſſa de vivre.*
» *C'eſt mourir comme il a vécu:*
» *car ce Miſſionnaire n'avoit*
» *pas un quart d'heure à lui;*
» *qu'il ne l'employât à la priere:*
» *Il eſt généralement regretté*».

Que ne pourrois-je pas vous dire, mes RR. PP. *des quatre autres que nous regrettons pareillement, & qui ont terminé de ſi bonne heure leur courſe dans les mêmes travaux, ſi je*

ne craïgnois que ces éloges multipliés ne fussent pas du goût de quelques Lecteurs.

Cependant, qu'on me permette cette réflexion, si l'on consacre dans l'histoire les noms de ces généreux Guerriers, qui ont défendu leur patrie, ou qui en ont reculé les frontiéres par leurs Conquêtes; si le Public applaudit aux éloges, que des Compagnies sçavantes font chaque année des membres que la mort leur enléve, afin de transmettre à la postérité le souvenir de leur mérite & de leurs talens; peut-on désapprouver que nous rendions le même tribut de louanges à quelques-uns de

ces Héros de la Religion, qui vont attaquer les Puissances de l'Enfer dans leurs plus forts retranchemens, & qui marchant sur les traces des Apôtres, sacrifient leur repos, leur santé, leur vie, pour conquérir à J. C. tant de Nations asservies au Démon, & plongées dans les ténébres de l'infidélité? Cette sorte de conquête ne doit-elle pas être infiniment chere à tous ceux qui ont le cœur véritablement Chrétien.

On ne doit donc pas trouver étrange, si je vous entretiens encore de deux Missionnaires célébres, dont la mémoire est & sera longtems en vénération

au Caire. * *Je parle du P. Sicard, assez connu en Europe, & du P. Elie.*

On y dit publiquement du premier, qu'on n'a jamais vû en nul autre plus de zéle, d'éloquence, de sçavoir, de courage, d'intrépidité, & que supérieur à tous les événemens bons ou mauvais, il avoit l'esprit & la fermeté d'un Apôtre.

En effet, il sçavoit souffrir, & a véritablement souffert la faim, la soif, la nudité, les bastonnades, les affronts, les ignominies, le naufrage, la mort même, non pas par la main des ennemis de la Foi, mais dans

* Ville Capitale d'Egypte.

l'exercice de la charité la plus héroïque au ſervice des peſtiférés.

Il avoit parcouru pluſieurs fois toute l'Egypte en fervent Miſſionnaire, & en homme ſçavant, & l'on auroit de la peine à dire lequel des deux l'emportoit ſur l'autre. Le Miſſionnaire laiſſoit par tout des traces de ſon zéle ; nul obſtacle ne l'arrêtoit quand il s'agiſſoit de la gloire de Dieu & du ſalut des ames ; l'homme ſçavant n'oublioit rien de tout ce qui peut piquer la curioſité des amateurs de l'antiquité. On en a la preuve dans le projet qu'il a donné de l'Hiſtoire de l'Egypte ancienne & moderne.

Pour ce qui eſt du P. Elie, ſa mémoire n'eſt pas moins reſpectée en ce qui concerne le zéle & la charité. Il poſſedoit ces deux vertus dans un ſouverain degré. C'étoit le pere des pauvres, la conſolation des affligés, & le réfuge des malheureux. Les Priſonniers étoient aſſurés de trouver dans les ſaintes induſtries de ſa charité, du ſoulagement à leurs miſeres. C'étoit d'ailleurs un Ange de paix, qui entretenoit par tout l'union & la concorde: par ſa douceur & ſes manieres engageantes, il venoit à bout de réconcilier les ennemis les plus envenimés. Naturellement

bon & compatissant, il faisoit du bien à tout le monde, aux Infidéles même, qui n'étoient pas exclus de ses bienfaits : aussi l'accompagnerent-ils au tombeau par leurs pleurs & leurs regrets. Il avoit exposé sa vie jusqu'à huit fois en servant les Confiteres.

Je ne vous parle point des autres Lettres contenues dans ce Recueil ; elles s'expliquent assez d'elles-mêmes ; mais je finis en vous faisant part des connoissances les plus récentes que nous ayions de l'état présent de la Religion dans le Royaume de Tongking, & de la Cochinchine.

Vous avez eu dans le dernier Tome une Relation exacte & bien circonſtanciée de la mort de quatre de nos Miſſionnaires, qui en l'année 1737. *eurent la tête tranchée en haine de la Religion Chrétienne, qu'ils venoient prêcher dans le Tongking. La perſécution étoit encore très-vive à la fin de l'année* 1738. *où l'on condamna à mort un R. P. Dominicain Eſpagnol. Cependant, le* 20 *Août de l'année ſuivante, la Sentence n'étoit pas encore exécutée, & on avoit lieu de croire qu'elle pourroit bien ne l'être pas. Le feu de la Guerre civile, qui s'eſt allumé dans ce Royaume, a*

beaucoup rallenti l'ardeur avec laquelle on recherchoit les Chrétiens : mais le pillage & le brigandage y eſt ſi général, qu'on n'eſt en sûreté nulle part. Cependant, le Pere eſt toûjours detenu dans les Priſons de la Capitale, où tout chargé qu'il eſt de fers, il a la conſolation d'exercer les fonctions de ſon miniſtére. Les Chrétiens qui s'y trouvent en nombre, & qui ſont privés de leur Paſteur, obtiennent aiſément & à peu de frais la permiſſion d'entretenir le Priſonnier, de recevoir ſes inſtructions, & de ſe purifier par le Sacrement de la pénitence.

Au regard de la Cochinchine, on avoit à craindre que la mort toute récente du Roy, n'apportât un changement préjudiciable à la Religion. Sous ſon Régne les Miſſionnaires Européans ont prêché la Loi Chrétienne avec la même liberté, dont on jouiſſoit autrefois à la Chine. Il avoit demandé inſtamment qu'on lui envoyât un Mathématicien : Quoyqu'on eût appris ſa mort, on ne laiſſa pas de faire partir un Jéſuite de Bohême, fort habile, ſans trop ſçavoir s'il agréeroit au nouveau Roy, qui avoit ſuccédé au Trône de ſon pere. Ce qui en faiſoit douter,

c'eſt que ce Prince qui n'avoit alors que 24 ans, étoit fort voluptueux, & extrémement attaché à l'idolatrie.

Le Pere fut mieux reçu à cette Cour, qu'il n'avoit lieu de s'y attendre : une Eclipſe de Lune, ne contribua pas peu à l'y accréditer. Comme il y a plus de trente ans qu'aucun Mathématicien d'Europe n'a paru dans ce Royaume, les Cochinchinois du Tribunal des Mathématiques avoient ſupputé cette Eclipſe : quelque tems avant qu'elle arrivât, le Miſſionnaire en préſenta un Type au Roy fort différent de celui qui lui avoit été préſenté par

les Mathématiciens du pays. Le Roy retint le Missionnaire dans l'enceinte du Palais le jour de l'Eclipse, pour l'observer avec lui, tandis que les autres Mathématiciens l'observoient dans une Cour extérieure. Il arriva que les Cochinchinois avoient erré, tant pour le commencement, que pour la durée & la grandeur de l'ombre, au lieu que le calcul du Missionnaire se trouva très-juste. On espére que ce succès, qui a mis le Missionnaire en réputation auprès du jeune Prince, le rendra favorable à notre sainte Religion. Je me recommande à vos saints Sacrifices,

en l'union desquels, je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur. J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier le vingt-cinquiéme Recueil des *Lettres Edifiantes & Curieuſes*, compoſé par le R. P. Du Halde, de la Compagnie de Jesus. Le Public connoît trop la bonté de cet ouvrage, pour avoir beſoin qu'on le prévienne en ſa faveur. Ce Volume a tout le mérite des précédens; il mérite auſſi qu'on en faſſe la même eſtime. En Sorbonne, ce 23 Mars 1741.

Signé, Le Seigneur.

PERMISSION

du Révérend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France, ſuivant le pouvoir que

j'ai reçu de notre Révérend Pere Général, permets au Pere J. B. Du Halde, de faire imprimer le *vingt-cinquiéme Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuſes, écrites des Miſſions Etrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* Jesus; qui a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la Préſente. Fait à Paris, le 9 Janvier 1741.

Jean Lavaud, de la Compagnie de Jesus.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, & Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le Pere DU HALDE Jésuite, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique, & Physique de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. par ledit Pere* DU HALDE ; *Lettres Edifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangeres ; le Sage Chrétien ou les principes de la vraie Sagesse*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége, pour l'impression & réimpression desdits Livres sur ce nécessaires ; offrant pour

cet effet de le faire imprimer & réimprimer en bon papier, & en beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, & reconnoître ſon zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer & réimprimer leſdits Livres, ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems & eſpace de douze années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout

ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout au Réglement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront re-

mis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à

l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Régne le vingt-quatriéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 248. fol. 225. *conformément au Réglement de* 1723. *qui fait défenses*, *Art.* 24. *à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soyent, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou au-*

trement ; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. *du même Réglement. A Paris, le 26 Juin* 1739.

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

LETTRE

LETTRE
SUR LES NOUVELLES MISSIONS DE LA PROVINCE DU PARAGUAY,

TIRE'E D'UN ME'MOIRE Eſpagnol du P. Jean-Patrice Fernandez de la Compagnie de JESUS, préſenté au Séréniſſime Prince DES ASTURIES, en l'année 1726. par le P. Hiérôme Herran, Procureur de cette Province.

*A M****

MONSIEUR,

LA Province du Paraguay * a

* Voyez la Carte du Paraguay inſérée dans Tome XXI.

environ 600 lieues de longueur : elle eſt partagée en cinq Gouvernemens, & en autant de Diocèſes gouvernés par des Evêques pleins de vertu & de zéle. C'eſt dans cette Province, Monſieur, que ſont établies les Miſſions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler ſi différemment, & qui ſont depuis long-tems l'objet de votre curioſité : C'eſt ce qui vous engage à me preſſer ſi fort de vous faire part des connoiſſances que je puis en avoir.

Vous ne prétendez pas, ſans doute, que je remonte juſqu'aux premiers tems, où ces célébres Miſſions commencerent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en inſtruire. On en a une hiſtoire complette, écrite par le P. Nicolas del Techo, qui a travaillé pluſieurs années dans ces pénibles Miſſions. Elle fut imprimée

à Liége en l'année 1673. lisez-la, Monsieur, elle a de quoy pleinement vous satisfaire.

Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines & de fatigues aux Missionnaires, pour percer des Forêts impénétrables, & y aller chercher, au risque perpétuel de leur vie, tant de peuples épars & errans tout nuds dans ces épaisses forêts, se faisant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guéres de l'homme que la figure, & peu différens des Tigres & des bêtes féroces avec lesquelles ils vivoient. Vous y verrez tout ce qu'un zéle ardent a inspiré à ces hommes Apostoliques, pour gagner le cœur de tant de Barbares, pour les tirer de leurs antres & de leurs cavernes, pour changer en quelque sorte leur naturel, en les réunis-

ſant dans des Peuplades, ſans quoi il n'étoit pas poſſible de les inſtruire, & pour les y former aux devoirs de la vie civile, & aux pratiques de la Religion : en un mot, pour en faire des hommes raiſonnables, & enſuite de vrais Chrétiens.

Il eſt ſeulement à remarquer que quand l'hiſtoire dont je parle, fut donnée au Public, il n'y avoit alors que 24 Réductions ou Peuplades, établies ſur les rivieres Parana & Uruguay ; le Parana vient ſe joindre au fleuve Paraguay vers la ville de *Corrientes* ; & l'Uruguay, ainſi que le Paraguay, ſe jettent dans la riviere de la Plata, & en font un des plus larges fleuves que l'on connoiſſe. Maintenant ces Peuplades ſont augmentées de ſept nouvelles, beaucoup plus nombreuſes que les précédentes, par la multitude

d'Indiens qu'on convertit chaque jour à la foi, & qui nous repréſentent au naturel la piété, le déſintéreſſement, l'innocence & la ſainteté des fidéles de l'Egliſe naiſſante. Il y en a ſeize ſur les bords du Parana, & quinze le long de l'Uruguay. En l'année 1717. on comptoit dans ces diverſes Peuplades cent vingt-un mille cent ſoixante & un Indiens, tous baptiſés de la main des Miſſionnaires.

Ces Miſſions étant établies & policées d'une maniere, qui excite encore aujourd'hui l'admiration des Gouverneurs & des Evêques, lorſqu'ils en font la viſite; on porta ſes vues vers une infinité d'autres Nations barbares, leſquelles ſont répandues dans ce vaſte Continent, & dans ces Forêts immenſes, qui ſe trouvent entre le fleuve Pa-

raguay & le Royaume du Pérou.

Cette étendue de pays eſt partagée du Septentrion au Midi par une longue chaine de montagnes qui commencent à Potoſi, & continuent juſqu'à la Province de Guayra. C'eſt dans ces montagnes que trois grandes rivieres prennent leurs ſources; ſçavoir, le Guapay, la riviere Rouge, & le Picolmayo. Ces deux dernieres arroſent une grande étendue de terres, & viennent enſuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay.

C'eſt à la naiſſance de ces deux rivieres, & dans les confins du Pérou, que vinrent ſe réfugier les Chiriguanes il y a environ deux Siécles, abandonnant la Province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuſes montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'Eſt de la

ville de Tarija, & plus de cent au Nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au tems que les Rois de Castille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes Occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du Roy son Maître Jean II. voulut signaler son zéle par de nouvelles découvertes; il part du Bresil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit associés, & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cens lieues, & arriva jusqu'aux confins de l'Empire de l'Inga. Après y avoir amassé beaucoup d'or & d'argent, il reprit sa route pour se rendre au

Breſil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs, que ſa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoiſſoit pas apparemment le génie des peuples auſquels il s'étoit livré. Lorſqu'il étoit le moins ſur ſes gardes, il fut cruellement maſſacré, & perdit la vie avec ſes richeſſes.

Ces Barbares ne doutant point qu'une action ſi noire n'attirât ſur eux les armes Portugaiſes, ſongerent au plutôt à ſe ſouſtraire au châtiment que méritoit leur perfidie, & ſe retirerent dans les montagnes où ils ſont encore maintenant. Ils n'étoient guéres que quatre mille quand ils y pénétrerent, on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent ſans habitation fixe, ſans loi, ſans police, ſans humanité, errans par troupes dans les Forêts, déſolans les Nations voiſines,

dont ils enlevent les Habitans, qu'ils emmenent dans leurs terres, où ils les engraissent de même qu'on engraisse les Bœufs en Europe, & après quelques jours ils les égorgent, pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou, d'où ils ne sont pas fort éloignés, ils se désaccoûtument peu à peu d'une telle barbarie : mais leur génie est toujours le même, ils sont toujours également perfides, dissimulés, légers, inconstans, féroces: aujourd'hui Chrétiens & demain Apostats, ennemis encore plus cruels des Prédicateurs de la Loi Chrétienne, & plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces Nations étoient inhumaines & barbares, plus le zéle des Miſſionnaires s'animoit à travailler à leur converſion : ils ſe flattoient même, que s'ils pouvoient les ſoumettre au joug de l'Evangile, l'entrée leur ſeroit ouverte dans la grande Province de *Chaco*, & que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles Miſſions, & les Miſſions anciennes des Indiens Guaranis.

Il y a environ un Siécle que le P. Emmanuel de Ortega, le P. Martin del Campo, & le P. Didaque Martinez, expoſerent généreuſement leur vie en ſe livrant à un Peuple ſi farouche, dans le deſſein de l'humaniſer peu à peu, & de le diſpoſer à s'inſtruire des vérités du Salut. Leurs travaux furent inutiles.

D'autres Miſſionnaires, en dif-

férens tems se succéderent les uns aux autres, & entreprirent leur conversion avec le même courage, & avec aussi peu de succès; & quoique cette Terre ait été arrosée du sang de ces hommes Apostoliques, elle n'en a jamais été plus fertile.

Enfin, il n'y a guéres que cinq ans, que sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux Missionnaires entrerent assez avant dans leur pays. Le fruit de cette entreprise si récente, fut de procurer une mort glorieuse au vénérable P. Lizardi, qui expira sous une nuée de fléches que ces Barbares lui décocherent.*

Long-tems avant cette derniere tentative, on cessa de cultiver une terre si ingrate; c'étoit

* Voyez le Tome XXIV. des Lettres Edifiantes & Curieuses, page 313.

ſe conſumer & perdre un tems qui pouvoit beaucoup être mieux employé auprès d'autres Nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On ſe tourna donc du côté de la Province des Chiquites.

Cette Province contient une infinité de Nations Sauvages, que les Eſpagnols ont nommé Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs Cabanes eſt baſſe & fort petite, & qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y gliſſant & ſe rappétiſſant. Ils en uſent de la ſorte afin de n'y point donner entrée aux Moſquites, & à beaucoup d'autres inſectes très-incommodes dont le pays eſt infeſté, ſur tout dans le tems des pluies.

Cette Province a deux cens lieues de longueur ſur cent de largeur: elle eſt bornée au couchant par la ville de Sainte Croix

de la Sierra, & un peu plus loin par la Mission des *Moxes ;* elle s'étend à l'Orient jusqu'au fameux Lac des *Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on l'a nommé la Mer douce. Une longue chaine de montagnes la borne au Nord, & la Province de *Chaco* au Midi. Elle est arrosée par deux Rivieres ; sçavoir le Guapay, qui prend sa source dans les Montagnes de *Chuquisaca*, & coule dans une grande plaine, jusqu'à une espece de Village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'Orient, il forme une grande demi-Lune, qui renferme la ville de Sainte Croix de la Sierra ; puis tirant entre le Nord & le Couchant, il arrose les Plaines qui sont au bas des montagnes, & va se décharger dans le Lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques Missions des *Moxes*.

La seconde riviere se nomme Aperé ou Saint Michel. Sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de Parapiti, elle se perd dans d'épaisses Forêts, & après plusieurs détours qu'elle fait entre le Nord & le Couchant, elle va droit au Midi; puis recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs, elle passe par les Peuplades des *Baures*, qui appartiennent à la Mission des *Moxes*, & décharge ses eaux dans le Lac Mamoré, d'où elle se rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Ce pays est fort montagneux & rempli d'épaisses Forêts. La quantité de différentes Abeilles qu'on y trouve, fournissent du miel & de la cire en abondance. Il y en a d'une espece que ces In-

diens nomment *Opemus*, qui ressemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur, leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des Singes, des Poules, des Tortues, des Buffles, des Cerfs, des Chévres champêtres, des Tygres, des Ours, & d'autres bêtes féroces. On y trouve des Couleuvres, & des Viperes dont le venin est très-présent. Il y en a dont on n'est pas plûtôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux: n'en eût-on été mordu

qu'au bout du pied, le venin monte aussi-tôt à la tête, & se répandant dans toutes les veines, il cause des défaillances, le délire, & la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède, qui fut efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette Province est sec de sa nature, mais dans le tems des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de May, toutes les Campagnes sont inondées, & tout commerce est interdit entre les Habitans. Il se forme alors de grands Lacs qui abondent en toute sorte de Poissons. C'est le tems où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amere qu'ils jettent dans ces Lacs, & dont les Poissons sont friands: cette pâte les enyvre, ils montent aussi-tôt à fleur d'eau, & on les prend sans peine.

Quand les pluies sont cessées, ils ensemencent leurs terres, qui produisent du Ris, du Mays, du Bled d'Inde, du Coton, du Sucre, du Tabac, & divers fruits propres du pays, tels que sont ceux du Platane, des Pins, des Mani, & des Zapallos; ceux-ci sont une espece de Calebasse dont le fruit est meilleur & plus savoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni Bled ni Vin.

Je ne vous parle pas, Monsieur, du caractere & des mœurs de ces Nations barbares, pour ne point répéter ce que j'en ai déja dit dans le XII. Tome des Lettres Edifiantes & Curieuses, qu'il vous est aisé de consulter. J'ajoûterai seulement, que de toutes les langues qu'on parle parmi ces différentes Nations, la plus difficile à apprendre est celle des Chiquites. Ce qu'un des Missionnai-

res écrivoit à ce sujet à un de ses amis, vous le fera aisément comprendre.

« Vous ne vous persuaderez » jamais, lui mandoit-il, ce qu'il » m'en coûte d'application & de » travail pour m'instruire de la » langue de nos Indiens. Je dres- » se un Dictonnaire de cette lan- » gue, & quoique j'aye déja rem- » pli vingt-cinq cahiers, je n'en » suis encore qu'à la lettre C. » Leur Grammaire est très-diffi- » cile, leurs Verbes sont tous ir- » réguliers, & les Conjugaisons » différentes. Quand on sçait con- » juguer un Verbe, on n'en est pas » plus avancé pour apprendre à » conjuguer les autres Verbes. » Que vous dirai-je de leur pro- » nonciation ? les paroles leur sor- » tent de la bouche quatre à qua- » tre, & l'on a une peine infinie » à entendre ce qu'ils prononcent

» si mal. Les Indiens des autres » Nations ne peuvent la parler, » que quand ils l'ont appriſe » dans leur jeuneſſe. Nous avons » d'anciens Miſſionnaires qui » n'oſent ſe flatter de la ſçavoir » dans ſa perfection, & ils aſſurent » que quelquefois ces peuples ne » s'entendent pas eux-mêmes ».

Il faut avouer cependant que, quoiqu'un Miſſionnaire la parle mal, ces Indiens ne laiſſent pas de l'entendre, & de concevoir ce qu'il leur dit. La traduction que je joins ici du Signe de la Croix en leur langage, & tel qu'ils le font au commencement de chaque action, vous en donnera une idée.

Oi naucipi Santa Crucis, oquimay Zoychacu Zoichupa me unama po chineneco Zumamene au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Eſpiritu Santo.

C'eſt-à-dire mot pour mot, Par le Signe de la Sainte Croix, défendez-nous notre Dieu de ceux qui nous haïſſent : Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

Ce fut à la fin du dernier ſiécle que le P. Joſeph de Arce abandonna les Chiriguanes, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de ſes Supérieurs, & que par des chemins preſque impraticables il entra dans le Pays des Chiquites, ou après avoir ramaſſé un nombre d'Indiens qu'il avoit cherché dans les Forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande Peuplade à laquelle il donna le nom de S. Xavier. Son zéle fut bientôt ſecondé par le P. de Zea, & par d'autres Miſſionnaires, qui vinrent partager ſes travaux, & en l'année 1726. on comptoit déja dans ces terres barbares ſix gran-

des Peuplades d'Indiens convertis à la foi. Voici le nom de ces Peuplades, & la distance des unes aux autres : En commençant par le Sud, on trouve la Peuplade de S. Jean, qui est à 9 lieues de S. Joseph. On compte trente lieues de S. Joseph à S. Raphaël, & huit de cette Peuplade à S. Michel. Il y a 42 lieues de S. Michel à S. François Xavier, & de celle-ci à la Conception, 24.

On se disposoit en la même année 1726. à pénétrer vers le Sud, dans les terres des *Zamucos*, où l'on avoit des espérances bien fondées, d'y établir une nouvelle Peuplade des Peuples de cette Nation, & de celles des *Vgaranos* leurs voisins, qui comptent l'une & l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens. Cette Peuplade doit être sous la protection de S. Ignace.

Vous jugez assez, Monsieur, à quels travaux doit se livrer un Ouvrier Evangélique, pour aller à la recherche de ces Barbares dans leurs Montagnes & dans leurs Forêts. « Lorsque j'étois en Europe, » écrivoit un de ces Missionnai- » res, je m'imaginois qu'il suffisoit » de porter dans ces Missions un » grand zéle du salut des ames : » mais depuis que j'ai le bonheur » d'y être, j'ai compris qu'il fal- » loit encore s'être exercé de lon- » gue main à l'abnégation inté- » rieure, à un entier détachement » de toutes les choses d'ici-bas, à » la mortification des sens, au mé- » pris de la vie, & à un total aban- » don de soi-même entre les mains » de la Providence ».

Il y a d'ordinaire dans chaque Peuplade, lorsqu'elle est nombreuse, deux Missionnaires occupés à civiliser & à instruire les

Néophytes des vérités Chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des excursions à trente ou quarante lieues au loin chez les nations Infidéles, pour les gagner à J. C. & les attirer dans la Peuplade. Il part n'ayant que son Breviaire sous le bras gauche, & une grande croix à la main droite, sans autre provision que sa confiance en Dieu, & ce qu'il pourra trouver sur sa route. Il est accompagné de vingt ou trente nouveaux Chrétiens qui lui servent de guides & d'interprêtes, & qui font quelquefois les fonctions de Prédicateurs. C'est avec leur secours que la hache à la main, il s'ouvre un passage dans l'épaisseur des Forêts; s'il se trouve, ce qui arrive souvent, des Lacs & des Terres marécageuses à traverser, c'est toujours lui, qui l'eau jusqu'à la ceinture marche à leur tête, pour les

encourager par ſon exemple à le ſuivre ; c'eſt lui qui grimpe le premier ſur les Rochers eſcarpés & bordés de précipices ; c'eſt lui qui furete dans les antres, au riſque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il y cherche.

Au milieu de ces fatigues il n'a ſouvent pour tout régal que quelques poignées de Mays, des Racines champêtres, ou quelques fruits ſauvages qu'on nomme *Motaqui*. Quelquefois pour étancher ſa ſoif, il ne trouve que la roſée répandue ſur les feuilles des arbres. Le repos de la nuit, il le prend ſur une eſpece de Hamac ſuſpendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il eſt de perdre la vie par les mains des Indiens, qui ſont quelquefois en embuſcade armés de leurs fléches & de leur maſſue, pour aſſommer les inconnus qui viennent ſur leurs terres,

terres, & qu'ils regardent comme leurs ennemis.

Il faut avouer cependant, qu'il y a une protection particuliere de Dieu, qui veille à la sureté & aux besoins des Missionnaires. Il est arrivé plus d'une fois, que se trouvant dans une extrême nécessité, le Gibier & le Poisson venoient comme d'eux-mêmes se présenter aux Indiens de leur suite. D'autrefois, lorsque ces Barbares étoient le plus animés contre le Missionnaire qui se livroit à eux, ils changeoient tout à coup leurs cruelles résolutions; ou bien les forces leur manquoient à l'instant, & leurs bras affoiblis ne pouvoient décocher leurs fléches.

Quelque pénibles & quelque dangéreuses que soient ces excursions, un Ouvrier Evangélique se trouve bien récompensé de ses peines & de ses souffrances, lorsqu'il re-

tourne en triomphe dans sa Peuplade accompagné de trois ou quatre cens Indiens, avec l'espérance d'en gagner l'année suivante plusieurs autres, qui plus défians, & dans la crainte qu'on ne veuille les surprendre pour les faire esclaves, ne se rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour observer ce qui se passe dans la Peuplade, & venir leur en rendre compte. Quelle consolation pour lui de se revoir au milieu de ses chers Néophytes, dont le nombre est augmenté par ses soins, & de se retrouver dans un lieu, ou par les pieuses libéralités des personnes qui s'intéressent pour la conversion de tant de Nations Infidéles, il trouve de quoi rétablir ses forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur instruction.

Il est certain que ces travaux

surpassent les forces humaines, & qu'il ne seroit pas possible d'y résister, si l'on n'étoit soutenu d'une force toute Divine. Il n'est pas moins étonnant, que parmi un si grand nombre de Missionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuses Missions, on n'en compte que trois ou quatre qui ayent succombé aux fatigues, & que la plûpart, après y avoir travaillé 25 & 30 ans, conservent autant de force & de vigueur, que ceux qui jouissent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel étoit le P. J. B. de Zea, qui a passé la plus grande partie de sa vie à cultiver ces Nations Infidéles, & qui à l'âge de 65 ans, ne paroissoit pas en avoir 40.

La férocité de ces Peuples, & les peines extraordinaires qu'il faut se donner, pour les réduire

sous le joug de la foi, ne sont pas capables de rebuter un homme vraiment Apostolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres obstacles à vaincre qui le contristent davantage, & qui affligent sensiblement son cœur.

Le premier obstacle vient du côté des Espagnols, qui ont leurs Habitations peu éloignées des Nations Indiennes dont on entreprend la conversion. Quoiqu'en général la Nation Espagnole se distingue parmi les autres Nations par sa piété, & par son attachement sincere à la Religion ; on ne peut dissimuler que dans la multitude des membres qui la composent, il ne se trouve, comme ailleurs, des particuliers, dont les mœurs sont peu réglées, & qui démentent la sainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voisinage des

Villes Espagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; & comme ces esprits grossiers sont plus susceptibles des mauvaises impressions que des bonnes, ils ne sont attentifs qu'aux déréglemens dont ils sont témoins, & dont à leur retour ils font part à leurs compatriotes; de sorte que quand le Missionnaire leur expliquoit les points de la Loi Chrétienne, ou qu'il leur faisoit des réprimandes sur l'inobservation de quelques articles de cette Loi: *Vous nous traitez avec bien de la dureté*, lui répondoient-ils, *pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui sommes nouvellement Chrétiens, ce qui se permet à ceux de votre Nation, qui sont nés, & qui ont vieilli dans le sein du Christianisme?*

Quelques fortes raisons qu'on employât pour réfuter ce faux rai-

ſonnement, un pareil préjugé, ſecondé par leur penchant naturel au vice, avoit pris un tel empire ſur leurs eſprits, qu'on avoit toutes les peines du monde à le détruire. C'eſt pour cela qu'on a tranſporté quelques Peuplades de ces Néophytes le plus loin des Villes Eſpagnoles qu'il a été poſſible: C'eſt pour la même raiſon que depuis plus d'un Siécle les Rois d'Eſpagne ont porté les Ordonnances les plus ſéveres, par leſquelles ils défendent à tout Eſpagnol de mettre le pied dans les anciennes Peuplades des Indiens Guaranis, à la réſerve des Gouverneurs & des Prélats Eccléſiaſtiques, qui, par le devoir de leurs Charges, ſont obligés d'en faire la viſite.

L'eſprit d'intérêt & l'envie demeſurée de s'enrichir qui regnoit parmi quelques Négocians, étoit

un autre obstacle très-nuisible au progrès de la Foi. Ces hommes insatiables de richesses, entroient à main armée dans les terres des Indiens, ils tuoient impitoyablement ceux qui se mettoient en devoir de leur résister, ils enlevoient les autres ; ils alloient même jusqu'à arracher les enfans du sein de leur mere, & ils conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés & garottés, où ils les employoient comme des bêtes de charge aux Mines & aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendoient dans des Foires publiques.

C'étoit pour s'autoriser dans un si indigne trafic, qu'ils publioient que ces Indiens n'avoient de l'homme que la figure ; que c'étoient de véritables bêtes dépourvûes de raison, & incapables d'être admis au Baptême & aux au-

tres Sacremens. Ces bruits calomnieux se répandoient avec tant d'affectation & de scandale pour les gens de bien, que de Sts Evêques, & entre autres Don Juan de Garcez, Evêque de Hazcala, en informerent le Pape Paul III. qui déclara par une Bulle spéciale, que les Indiens étoient des hommes raisonnables, qu'on devoit instruire des vérités Chrétiennes, ainsi que les autres Peuples de l'Univers, & leur conférer les Sacremens: *Indos ipsos, utpote veros homines, non solum Christianæ fidei capaces existere decernimus & declaramus, &c.*

Les Rois Catholiques ne purent apprendre sans indignation des excès si crians & si contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens Edits, sous les peines les plus griéves, ce commerce inique; ils ordonnerent sous les

mêmes peines qu'on unît & qu'on incorporât les Indiens à la Couronne, & qu'ils fussent regardés & traités de même que le reste de leurs Sujets, avec injonction expresse aux Vicerois & aux Gouverneurs, de tenir la main à l'exécution de ces Edits, & d'en rendre compte à la Cour.

Nonobstant ces Ordonnances réiterées, qui étoient encore assez récentes, lorsqu'on commençoit à établir les premieres Peuplades chez les Chiquites, il se forma au Pérou une Compagnie de Marchands d'Europe, qui faisoient cet abominable Commerce. Le P. de Arce, qu'on peut regarder comme le Fondateur de ces nouvelles Missions, étoit un homme que ni la crainte, ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir quand il s'agissoit des intérêts de Dieu. Ne pouvant souffrir

que son ministere fût ainsi troublé, & qu'on violât impunément les Loix les plus sacrées de l'humanité & de la Religion, il se plaignit amérement à l'Audience de Chuquisaca de l'infraction des Ordonnances Royales.

Ces Marchands étoient soutenus & protegés par une personne très-riche & très-accreditée; & ce Tribunal, par une fausse crainte de troubler la paix, fermoit les yeux à un si grand désordre. Il n'eut pas même la force de rien statuer, & il se contenta de renvoyer l'affaire au Viceroy du Pérou, qui est en même tems Capitaine Général de tous ces Royaumes; c'étoit alors le Prince de Santo-Bueno.

Ce Seigneur plein de Religion & de piété, prit à l'instant les mesures les plus efficaces & les plus promptes pour remédier au mal.

Il envoya ses ordres, qui portoient confiscation de tous les biens, & banniſſement de la Province, à quiconque oseroit faire désormais quelque entrepriſe ſur la liberté des Indiens; & pour ce qui eſt des Gouverneurs qui toléreroient un abus ſi criminel, il les condamnoit à être deſtitués de leurs Charges, & à une amende de douze mille piaſtres. Des ordres ſi précis mirent fin à cet infame trafic, & les Indiens plus tranquilles furent délivrés de toute vexation.

Un autre obſtacle encore plus préjudiciable à la converſion de ces Nations Infidelles, & qui traverſoit continuellement le zéle des Miſſionnaires, venoit de la part des Mamelus du Breſil. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ces peuples, & il eſt à propos, Monſieur, de vous les faire connoître.

Dans le tems que les Portugais firent la conquête du Breſil, ils y établirent pluſieurs Colonies, une entr'autres qui ſe nommoit *Piratininga*, ou comme d'autres l'appellent, la Ville de S. Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un Sang ſi vil avec le Noble Sang Portugais, naquirent des enfans qui dégénérerent dans la ſuite, & dont les inclinations & les ſentimens furent bien oppoſés à la candeur, à la généroſité, & aux autres vertus de la Nation Portugaiſe. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les Villes voiſines auroient cru ſe perdre de réputation, ſi elles euſſent continué d'avoir quelque communication avec la Ville de S. Paul, & quoique ſes Habitans

fussent originairement Portugais, elles les jugérent indignes de porter un nom, qu'ils deshonoroient par des actions infâmes, & elles les appellerent *Mamelus*.

Il fut un tems qu'ils demeurerent fidéles à Dieu & à leur Prince par les soins du P. Anchieta & de ses Compagnons, qui avoient un Collége fondé dans cette Ville; mais trouvant dans ces Peres une forte digue qui s'opposoit à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre, & pour se délivrer de ces importuns censeurs de leurs vices, ils les chassérent de leur Ville. A leur place ils y admirent la lie de toutes les Nations; leur Ville devint bientôt l'asyle & le repaire de quantité de brigands, soit Italiens, soit Hollandois, Espagnols, &c. qui en Europe s'étoient dérobés aux supplices que méritoient leurs crimes,

ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuſe. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, ſervoit encore à augmenter leurs penchans pour toute ſorte de vices.

Du reſte il n'eſt point aiſé de les réduire: leur Ville eſt ſituée à treize lieues de la Mer, ſur un Rocher eſcarpé, environné de précipices: on n'y peut grimper que par un ſentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroient une armée nombreuſe; au bas de la montagne, ſont quelques Villages remplis de Marchands, par le moyen deſquels ils font leur Commerce. Cette heureuſe ſituation les entretient dans l'amour de l'indépendance; auſſi n'obéiſſent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du Thrône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent

avec leurs intérêts, & ce n'est que dans une nécessité pressante qu'ils ont recours à la protection du Roy. Hors de-là ils n'en font pas grand compte.

Ces Brigands, la plûpart sans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, se répandoient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des Fléches a opposer à leurs Mousquets, ne pouvoient faire qu'une foible résistance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend (ce qui est presque incroyable) que dans l'espace de cent trente ans ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays jusqu'au Fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandu parmi ces peuples, les a rendu

encore plus sauvages qu'ils n'étoient, & les a forcé, ou à se cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à se disperser de côté & d'autre dans les endroits les plus sombres des Forêts.

Les Mamelus voyant que par cette dispersion leur proye leur échapoit des mains, eurent recours à une ruse diabolique, dont les Missionnaires ressentent encore aujourd'hui le contre-coup par la défiance qu'elle a jetté dans l'esprit de ces Peuples. Ils imitérent la conduite que tenoient ces hommes Apostoliques pour gagner les Infidéles à J. C. Trois ou quatre de ces Mamelus se travestirent en Jesuites: l'un d'eux prenoit le titre de Supérieur, & les autres le nommoient *Payguasu*, qui signifie *grand Pere*, en la langue des Guaranis; ils plantoient

une grande Croix, & montroient aux Indiens des images de Notre-Seigneur & de la Sainte Vierge; ils leur faisoient présent de plusieurs de ces bagatelles que ces Peuples estiment; ils leur persuadoient de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres Peuples, & former avec eux une nombreuse Peuplade, où ils seroient plus en sureté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs Troupes; alors ils se jettoient sur ces misérables, ils les chargeoient de fers, & les conduisoient dans leur Colonie.

Le premier essai de leurs brigandages se fit sur les Peuplades Chrétiennes, qu'on avoit établies d'abord vers la source du Fleuve Paraguay, dans la Province de Guayra, mais ils ne retirerent pas de grands avantages de la quan-

tité d'Eſclaves qu'ils y firent. On a vu un Regiſtre authentique, où il eſt marqué, que de trois cent mille Indiens qu'ils avoient enlevés dans l'eſpace de cinq ans, il ne leur en reſtoit pas vingt mille. Ces infortunés périrent preſque tous, ou de miſéres dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces Maîtres impitoyables, qui les ſurchargeoient de travaux, ſoit aux mines, ſoit à la culture des terres; qui leur épargnoient les alimens, & qui les faiſoient ſouvent expirer ſous leurs coups.

La fureur avec laquelle les Mamelus déſoloient les Peuplades Chrétiennes, obligea les Miſſionnaires de ſauver ce qui reſtoit de Néophytes, & de les tranſplanter ſur les bords des Rivieres Parana & Uruguay, où ils ſont établis maintenant dans trente-une Peu-

plades. Quoiqu'éloignés d'ennemis si cruels, ils ne se trouverent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hostilités ont enfin cessé, depuis que les Rois d'Espagne ont permis aux Néophytes l'usage des armes à feu, & que dans chaque Peuplade on en dresse un certain nombre à tous les exercices militaires : Ces Indiens se sont rendus redoutables à leur tour, & ils ont remporté plusieurs victoires contre les Mamelus.

La seule précaution que l'on prend, c'est de conserver ces armes dans des Magasins, & de ne les mettre entre les mains des Indiens, que quand il est question de défendre leur Pays, ou de combattre pour les intérêts de l'Etat. Car ces troupes sont toujours prêtes à marcher au premier ordre du Gouverneur de la Pro-

vince, & en différens tems ils ont rendu les plus signalés services à la Couronne d'Espagne. C'est ce qui leur a attiré de grands éloges que le Roy dans diverses Patentes à fait de leur fidélité & de leur zéle pour son service, avec des graces singulieres & des priviléges qu'il leur a accordé, & qui ont même excité la jalousie des Espagnols.

La diversité des Langues qui se parlent parmi ces différentes Nations, est un dernier obstacle très-difficile à surmonter, & qui fournit bien de quoi exercer la patience & la vertu des Ouvriers Evangéliques. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits Villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des Peuples qui les environnent. Lorsque par ordre du Roy Philippe IV. le P.

d'Acugna & le P. de Artieda parcoururent toutes les Nations qui sont sur les bords du Fleuve des Amazones, ils trouvérent au moins cent cinquante Langues plus différentes entr'elles, que la Langue Espagnole n'est différente de la Langue Françoise : dans les Peuplades établies chez les *Moxes*, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la foi, on parle quinze sortes de Langues qui ne se ressemblent nullement. Dans les nouvelles Peuplades des Chiquites, il y a des Néophytes de trois ou quatre Langues différentes. C'est pourquoi, afin que l'instruction soit commune, on a soin de leur faire apprendre la Langue des Chiquites.

Lorsqu'on avancera davantage chez les autres Nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainsi les nouveaux Mission-

naires, outre la Langue des Chiquites, ſeront obligés d'apprendre encore la Langue des *Morotocos*, qui eſt en uſage parmi les Indiens *Zamucos*, & celle des *Guarayens*, qui eſt la même qu'on parle dans les anciennes Miſſions des Indiens *Guaranis*.

Vous ne diſconviendrez pas, Monſieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage, pour ſe roidir contre tant de difficultés, & être animé d'un grand zéle, pour ſe livrer à tant de peines & de dangers. Mais un Miſſionnaire en eſt bien dédommagé, & il a bientôt oublié ſes fatigues, lorſqu'il a la conſolation de voir toutes les vertus Chrétiennes pratiquées avec ferveur par des hommes, qui peu auparavant n'avoient preſque rien d'humain, & qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appetits brutaux. Il

ne faut qu'entendre parler ces hommes Apostoliques.

« Il n'est rien, disoit l'un d'eux, » qu'on ne souffre volontiers pour » le salut de ces Indiens, quand » nous sommes témoins de la do- » cilité de nos Néophytes, de » l'ardeur & de l'affection qu'ils » ont pour tout ce qui concerne » le service de Dieu, & de leur » fidéle obéissance à tout ce qu'or- » donne la Loi Chrétienne. Ils ne » sçavent plus ce que c'est que » fraude, larcin, yvrognerie, » vengeance, impureté, & tant » d'autres vices si fort enracinés » dans le cœur de ces Nations In- » fidelles. Nul esprit d'intérêt » parmi eux, & avec ce vice com- » bien d'autres ne sont-ils pas » bannis ? J'ose assurer sans que » je craigne qu'on m'accuse d'e- » xagération, que ces hommes » adonnés autrefois aux vices

» les plus grossiers, retracent à » nos yeux, après leur conver- » sion, l'innocence & la sainteté » des premiers Fidéles ».

« Il me seroit difficile de vous » exprimer, dit un autre Mission- » naire, avec quelle assiduité & » quelle ardeur ils assistent à tous » les exercices de piété. Ils ont un » goût singulier à entendre expli- » quer les vérités de la Religion, » & ces vérités produisent dans » leurs cœurs les plus grands sen- » timens de componction ».

C'est l'usage dans ces Missions, lorsque la prédication est finie, de prononcer à haute voix un acte de contrition qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offensé Dieu; pendant ce tems-la l'Eglise retentit de leurs soupirs & de leurs sanglots. Ce vif repentir de leurs fautes, est suivi assez

souvent

souvent d'austérités & de macérations qu'ils porteroient à l'excès, si l'on ne prenoit pas soin de les modérer.

C'est sur-tout au Tribunal de la Pénitence, qu'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience : ils fondent en larmes en s'accusant de fautes si légeres, qu'on doute quelquefois si elles sont matiere d'absolution : s'il leur échape quelque faute, quoique peu considérable, ils quittent sur le champ leurs occupations les plus pressantes pour se rendre à l'Eglise, & s'y purifier par le Sacrement de Pénitence.

On fait choix dans chaque Peuplade de quelques Néophytes les plus anciens & les plus respectés, pour y maintenir le bon ordre. Il y en a parmi eux qui sont chargés de veiller à la conduite & aux mœurs des Néophytes ;

car il ne faut pas croire que dans la multitude, il ne s'en trouve quelquefois qui se démentent. S'ils découvrent, ce qui est assez rare, que quelqu'un ait commis quelque faute scandaleuse, on le revêt d'un habit de Pénitent, on le conduit à l'Eglise pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute, & on lui impose une pénitence sévére. Non seulement le coupable se soumet à cette réparation avec docilité; mais quelquefois on en voit d'autres, & même des Catéchumenes, qui ayant commis secrettement la même faute qui n'est connue que d'eux-seuls, viennent s'en accuser publiquement avec larmes, & prient avec instance qu'on leur impose la même pénitence.

Lorsqu'on les admet à la table Eucharistique, ils ne s'en approchent qu'après une longue & fer-

vente préparation, & ils s'étudient à conserver le fruit de la grace qu'ils ont reçue. Quand quelque tems après on leur demande, s'ils ne se sont point rendus coupables des mêmes fautes dont ils s'étoient accusés avant la Communion; ils sont surpris qu'on leur fasse une pareille question: « Se peut-il faire, répondent-ils, » qu'après avoir été nourri de la » chair de Jesus-Christ, on retombe dans les mêmes fautes ? »

Trois fois le jour, le matin, à midi, & sur le soir, toute la jeunesse s'assemble pour chanter à deux chœurs des prieres très-dévotes, & pour répéter les instructions qu'on leur a fait de la doctrine Chrétienne. Rien n'est plus édifiant que le silence & la modestie, avec laquelle ils assistent aux Offices des Dimanches & des Fêtes: lorsqu'ils vont dès le ma-

tin au travail, & qu'ils reviennent le soir à la Peuplade, ils ne manquent jamais d'adorer le Saint Sacrement, & de saluer la Sainte Vierge qu'ils regardent comme leur mere, & pour laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Ils célébrent ses Fêtes avec pompe, & au son de leurs Instrumens. Ils se feroient scrupule de commencer aucune action, sans se munir auparavant du signe de la Croix.

A la nuit fermante, & lorsque le travail cesse, toutes les rues de la Peuplade retentissent de pieux Cantiques, que chantent les jeunes garçons & les jeunes filles, tandis que les hommes & les femmes séparément récitent le Chapelet à deux chœurs.

C'est sur-tout aux grandes solemnités qu'ils font éclater davantage leur piété. Dans les tems destinés par l'Eglise à rappeller le

ſouvenir des ſouffrances du Sauveur dans ſa Paſſion, ils tâchent d'en repréſenter toute l'hiſtoire, & d'exprimer au dehors les ſentimens de pénitence & de componction dont ils ſont pénétrés. Le Jeudi Saint au ſoir, après avoir entendu le Sermon de la Paſſion, ils vont proceſſionellement à une eſpece de Calvaire; les uns portent ſur leurs épaules de peſantes Croix, les autres ont le front ceint de Couronnes d'Epines, il y en a qui marchent les bras étendus en forme de Croix, pluſieurs prennent des diſciplines ſanglantes; la marche eſt fermée par une longue ſuite d'enfans qui vont deux à deux, & qui portent dans leurs mains les divers inſtrumens des ſouffrances du Sauveur. Quand ils ſont arrivés au Calvaire, ils ſe proſternent au pied de la Croix, & après avoir renou-

vellé les divers Actes de Contrition, d'Amour, d'Espérance, &c. ils font une protestation publique d'une fidélité inviolable au service de Dieu.

Lorsque la Fête-Dieu approche, ils se préparent quelques jours auparavant à la célébrer avec toute la magnificence dont leur pauvreté les rend capables. Ils vont à la chasse, & tuent le plus qu'ils peuvent d'Oiseaux & de Bêtes féroces. Ils ornent la face de leurs habitations de branches de Palmiers entrelassées avec art les unes dans les autres, avec des bordures des plus belles fleurs de leurs Jardins, & des plumages de différentes couleurs : Ils dressent des Arcs de triomphe à une certaine distance les uns des autres, qui, quoique champêtres, ne laissent pas d'avoir leur agrément. Ils jonchent de feuilles & de

fleurs toutes les rues où doit passer le S. Sacrement, & ils placent d'espace en espace les Bêtes qu'ils ont tuées, tels que sont des Cerfs, des Tygres, des Lions, &c. voulant que toutes les Créatures rendent hommage au Souverain Maître de l'Univers qui les a créées. Ils exposent vis-à-vis de leur maison le Mays, & les autres Grains dont ils doivent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur les béniſſe à son passage. Enfin, par la modestie & la piété avec laquelle ils suivent la Procession, ils donnent un témoignage authentique de leur foi envers ce grand mystére de l'amour de Dieu pour les hommes. Plusieurs des Infidéles du voisinage, qu'ils invitent d'ordinaire à assister à cette cérémonie, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, demandent à se

fixer dans la Peuplade, & à être admis au rang des Catéchumenes.

Ce qui remplit ces bons Néophytes d'une tendre reconnoissance envers le Seigneur, c'est la comparaison qu'ils font souvent de la douce liberté des Enfans de Dieu dont ils jouissent, avec la vie féroce & brutale qu'ils menoient sous l'empire tyrannique du Démon. C'est aussi ce qui leur inspire un zéle ardent pour procurer le même bonheur aux autres Nations Infidéles, même à celles pour lesquelles, dans le tems de leur infidélité, ils avoient hérité de leurs peres, & sucé avec le lait une haine implacable.

Outre ceux qui accompagnent les Missionnaires, lorsqu'ils font des courses dans les Forêts habitées par tant de Barbares, on envoit plusieurs chaque année,

quand la saison des pluies est passée, qui se répandent dans toutes les terres voisines pour annoncer J. C. aux Infidéles. Les fatigues & les dangers inséparables de ces sortes d'excursions, ne sont pas capables d'affoiblir leur zéle; il n'en est que plus vif. La mort même soufferte pour une pareille cause devient l'objet de leurs desirs. On compte plus de cent Néophytes, qui ont perdu la vie dans ces exercices de charité.

Il regne parmi eux une sainte émulation, à qui convertira le plus d'Infidéles: le jour qu'ils retournent à la Peuplade accompagnés d'un bon nombre d'Indiens qu'ils ont gagnés à J. C. est un jour de fête & de réjouissance publique: il n'y a point de caresses & d'amitiés qu'on ne fasse à ces nouveaux hôtes: chacun s'empresse de fournir à leurs besoins; une

charité si bienfaisante les a bientôt dépris de l'amour naturel qu'ils ont pour leur terre natale, & c'est ainsi que les Peuplades anciennes s'accroissent, & que les nouvelles s'établissent.

Il y a long-tems qu'on cherche à s'ouvrir un chemin dans cette étendue de terres, qui se trouvent entre la Ville de Tarija & le fleuve Paraguay. Rien ne paroît plus important pour le bien de toutes ces Missions : car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer ensemble beaucoup plus aisément, & se prêter mutuellement du secours: maintenant, pour se rendre des Missions du Paraguay ou Guaranis à celles des Chiquites, il faut descendre la riviere jusques vers Buenos ayres, traverser toute la Province de Tucuman, & entrer bien avant dans le Perou, ensorte que le P.

Provincial, lorsqu'il fait la visite de toutes les Réductions ou Peuplades qui composent sa Province, doit essuyer les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cens lieues : au lieu que le voyage s'abrégeroit de moitié, si l'on se faisoit une route au travers des terres, qui sont entre les Missions des Chiquites & celles du Paraguay. C'est une entreprise qu'on a tentée plusieurs fois, & toujours inutilement.

Une fois qu'on étoit entré assez avant dans les terres, on fut arrêté par les Infidéles, qui se doutant du dessein qu'on avoit de découvrir le Fleuve Paraguay, s'y opposerent de toutes leurs forces, & obligerent les Missionnaires de se retirer. Il arriva dans la suite qu'un Catéchumene de la même Nation, s'employa avec tant de force & de zéle auprès

de ſes compatriotes, qu'il les détermina à embraſſer la Foi. On profita d'une conjoncture ſi favorable.

Ce fut en l'année 1702. que le P. François Hervas & le P. Michel de Yegros, partirent avec le Catéchumene & quarante Indiens, ſans autre proviſion que leur confiance en la divine Providence : elle ne leur manqua pas, & pendant le voyage, la chaſſe & la pêche fournirent abondamment à leur ſubſiſtance. Ils furent très-bien reçus en trois Villages de la Nation du Catéchumene ; ſçavoir des *Curuminas*, des *Batasis*, & des *Xarayes*, qui auparavant s'étoient oppoſés à leur entrepriſe. Ainſi ils pourſuivirent librement leur route, laiſſant le Catéchumene bleſſé par une épine qui lui étoit entrée au pied. On ne crut pas que le mal fut dan-

gereux, cependant cette blessure lui causa la mort en peu de jours.

Après bien des incommodités que souffrirent les deux Missionnaires, en se faisant un chemin au travers des bois, en grimpant de hautes montagnes, & traversant des lacs & des marais pleins de fange, sans compter l'inquiétude & la crainte continuelle où ils étoient de tomber entre les mains des Barbares ; ils arriverent enfin sur les bords d'une riviere qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, & ils y planterent une grande Croix. On reconnut dans la suite qu'ils s'étoient trompés, & que ce qu'ils prenoient pour une Riviere, n'étoit qu'un grand Lac, qui se terminoit à une épaisse Forêt de Palmiers.

Dans la persuasion où l'on fut

qu'on avoit enfin découvert ce chemin si fort souhaité, le P. Nugnez, qui étoit alors Provincial, fit choix de cinq anciens Missionnaires des Guaranis, pour parcourir le Fleuve Paraguay, & découvrir du côté de ce Fleuve, l'endroit où l'on avoit planté la Croix du côté des Chiquites. Ces Missionnaires étoient le P. Barthelemy Ximenès, qui mourut chargé d'années & de mérites le 2 Juillet 1717. le P. Jean-Baptiste de Zea, le P. Joseph de Arce, le P. J. B. Neuman, le P. François Hervas, & le Frere Sylvestre Gonzales. Comme le voyage qu'ils firent sur ce grand Fleuve, peut répandre quelque lumiere sur la Géographie des diverses contrées qu'il arrose, je vais vous rapporter le Journal qui en a été fait par un de ces Missionnaires.

Nous partîmes, dit-il, le 10 Mai de l'année 1703. du Port de notre Peuplade de la Purification, d'où après avoir passé par *Atingui*, nous prîmes terre le 27 du même mois à *Itati*. Le P. Gervais Franciscain, qui étoit Curé de cette Bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. De-là nous continuâmes notre route vers la Riviere *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le Fleuve Paraguay : les vents furieux qui régnoient alors, & qui nous étoient contraires, nous retarderent, & nous causerent bien des fatigues ; enforte que nous ne pûmes aborder au Port de l'Assomption que le 27 de Juin, où nous prîmes quatre jours de repos au College que nous avons dans cette Ville. On nous avoit préparé une grande barque, quatre balses, deux pirogues, & un canot.

Nous nous embarquâmes, & après avoir avancé quelques lieues, nous découvrîmes un peu au loin des Canots d'Indiens *Payaguas*, qui sans doute venoient à la découverte. La pensée nous vint de les joindre, & de les gagner, si cela se pouvoit, par quelques témoignages d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le P. Neuman se mit à cet effet dans le Canot avec le frere Gonzales, mais quand ils furent presque à portée de ces Indiens, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces, *Peè pèmonda, ore Camarada buenos, aires viarupi.* Ce qui signifie: Nous ne nous fions point à des gens d'une Nation, qui a fait périr tant d'Indiens, lesquels demeuroient aux environs de Buenos aires.

Le P. Neuman voyant le peu de

ſuccès de ſes démarches, ſe contenta d'avancer vers le bord du Fleuve, & d'attacher aux branches d'un arbre pluſieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui ſont eſtimées de ces Barbares. Ces petits préſens les raſſurerent, ils s'en ſaiſirent auſſi-tôt, & quatre d'entre eux s'approcherent d'une de nos balſes, & y laiſſerent à leur tour des nattes de jonc fort jolies, & d'un travail très-délicat.

Un de nos Néophytes qui nous ſervoit d'Interpréte, nommé Anicet, plein de zéle pour la converſion des Infidéles, jugea de la ſenſibilité des *Payaguas*, que ſes manieres douces & affables pourroient faire quelque impreſſion ſur leurs cœurs; mais il ne connoiſſoit pas aſſez combien cette Nation eſt perfide. Le 12 de Juillet il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il apperçut, &

dans le tems que par de petits préſens, il tâchoit de gagner leur amitié, une troupe de *Payaguas* partagée en deux canots, ſortirent d'une embuſcade où ils étoient cachés, & vinrent fondre ſur Anicet & ſes Compagnons, qu'ils aſſommerent à grands coups de maſſues, & s'enfuirent enſuite avec une célérité extraordinaire.

Nous n'apprimes que fort tard ce triſte événement : quelques-uns de nos Indiens allerent au lieu où s'étoit fait le maſſacre, & ils y trouverent les cadavres de leurs chers Compagnons. Nous célébrâmes le lendemain leurs obſéques, avec la douce eſpérance que Dieu leur aura fait miſéricorde, & aura récompenſé la charité avec laquelle ils avoient expoſé leur vie, pour retirer ces Barbares des ténébres de l'infidélité.

Les *Payaguas* voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance d'une action si cruelle, en devinrent plus audacieux. Ils parurent le lendemain en grand nombre dans une quantité prodigieuse de canots, qui formoient deux especes d'escadre. L'une gagna le rivage, & tous ceux qui y étoient mirent pied à terre; l'autre rôdoit de tous côtés sur le Fleuve, sans que les uns ni les autres osassent nous attaquer: Il n'y eut que dans l'obscurité de la nuit qu'ils jetterent des pierres, & tirerent des fléches sur nous: mais nos Néophytes les mirent bientôt en fuite, & ce ne fut que de fort loin qu'ils continuerent de nous observer. C'est un bonheur qu'ils ne se soient pas joints aux *Guaicurus*, autre Nation Infidéle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, & naturellement en-

nemie du nom Chrétien. Il nous eût été difficile d'échaper aux piéges qu'ils nous auroient dreſſés ſur un fleuve, qui dans cet endroit eſt tout couvert d'Iſles, où ils ſe ſeroient aiſément cachés pour nous ſurprendre.

Le 6 d'Août nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Xexui* : c'eſt par où les Mamelus vinrent faire irruption ſur quelques-unes de nos anciennes Peuplades qu'ils détruiſirent. Le 19 nous apperçûmes une terre de *Payaguas*, dont les habitans s'étoient retirés peu auparavant, pour aller dans une grande Iſle qui étoit vis-à-vis. Cette terre appartient à un Cacique des *Payaguas*, nommé *Jacayra*, qui y entretient quelques-uns de ſes Vaſſaux occupés à la fabrique des canots.

Le 21 nous trouvâmes un pe-

tit Fort entouré de paliſſades, avec trois grandes Croix qu'on y avoit élevées. Nous crûmes d'abord que c'étoit un ouvrage des Mamelus, mais nous apprimes dans la ſuite que c'étoit les *Payaguas*, qui ayant quelque connoiſſance de la vertu de la Croix, avoient planté celles que nous voyions, pour ſe délivrer de la multitude de Tygres qui infeſtoient leur pays. Peu après nous vîmes ſur le rivage douze de ces Barbares, qui ne ſongerent point à nous inquiéter : mais ce qui nous ſurprit, c'eſt que juſqu'au 30 Août, que nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Tapotii*, nous n'apperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette riviere eſt éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut paſſer par des

courans très-rapides, qui se trouvent entre une longue suite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts & taillés naturellement d'une maniere si agréable à la vûe, que l'art ne pourroit guéres y atteindre. En ce lieu-là les *Guaicurus* allumerent des feux, pour avertir les Nations d'alentour qu'on voyoit paroître l'ennemi.

A six lieues de-là est le lac *Nengetures*, où se jette une riviere qui descend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples sont en quelque sorte les Esclaves des *Guaicurus*: ils y entretiennent leurs Haras de Mules & de Cavalles; ils cultivent la terre, & y sement le Tabac qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres Nations, & une entre autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce Lac est l'embouchure du *Mboimboi*. Il y avoit anciennement auprès de cette riviere une Peuplade Chrétienne, qui étoit sous la conduite du P. Christophle de Arenas, & du P. Alphonse Arias : ce dernier étant appellé par les Indiens *Guatos*, pour y administrer le Baptême, tomba dans un parti de Mamelus, qui le tuerent à coups de mousquêts. Le P. Arenas eut quelque tems après le même sort : il fut rencontré par les Mamelus qui le maltraiterent si fort, qu'il ne survécut que peu de jours à ses blessures.

De-là jusqu'aux *Xarayès* on voit de vastes campagnes, où des grains croissent naturellement & sans culture : Aussi les *Payaguas*, les *Caracuras*, & beaucoup d'autres peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs provisions.

Le 22 de Septembre nous paſſâmes entre les montagnes de *Cunayequa* & de *Ito*, où ſont les *Sinamacas*. La Foi fut prêchée à ces peuples par les Peres Juſte Manſilla & Pierre Romero. Celui-ci & le Frere Matthieu Fernandez furent maſſacrés dans la ſuité par les Chiriguanes, en haine de ce que la Loi Chrétienne leur défendoit d'avoir plus d'une femme.

Cinq lieues plus avant ſe trouve une Iſle, où s'étoient retirés deux Caciques nommés *Jarachacu* & *Orapichigua* avec leurs Vaſſaux Payaguas. Dès qu'ils nous apperçurent, ils dépêcherent ſix canots à la grande Iſle des *Orejones*, & auſſi-tôt nous vîmes de près & au loin s'élever une grande fumée, ſignal ordinaire, dont ils ſe ſervent pour avertir les Nations voiſines de ſe tenir ſur leurs gardes. Ces Nations font grand cas des

Payaguas,

Payaguas, parce que ceux-ci leur fourniſſent du tabac, des cuirs, des toiles, & d'autres choſes néceſſaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance.

Nous paſſâmes enſuite auprès des montagnes de *Taraguipita*. Cette Contrée eſt habitée par pluſieurs Nations Indiennes. Quatre de nos Miſſionnaires leur ont annoncé l'Evangile; ſçavoir, le P. Ignace Martinez Eſpagnol, le P. Nicolas Henard François, les Peres Diego Ferrer, & Juſte Manſilla Flamands. Le premier partit dans la ſuite pour la Miſſion des Chiriguanes, & les deux autres ſuccomberent aux fatigues & aux travaux qu'ils ſupporterent, & moururent parmi ces Barbares, dénués de toute conſolation humaine, ainſi que le grand Apôtre des Indes S. François Xavier dans l'Iſle de Sancian. Le der-

nier ne réſiſta pas long-tems aux mêmes fatigues, & finit ſa vie dans l'exercice de ſes fonctions Apoſtoliques.

Huit lieues après avoir quitté le *Tobati*, nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Mbotetei* : c'eſt par cette Riviere que les Mamelus avoient coûtume d'entrer dans le Fleuve Paraguay. De-là on découvre de vaſtes Campagnes, qui s'étendent juſqu'aux *Xarayes* : elles étoient anciennement habitées par les *Guaicurus* & les *Itatines ;* mais ces Indiens ſe voyant continuellement expoſés aux irruptions & à la cruauté des Mamelus, abandonnerent leur pays, & chercherent un aſyle dans d'épaiſſes Forêts, qui depuis le Lac *Jaragui* s'étendent juſqu'à cinquante lieues du côté du Pérou.

Enfin, le 29 Septembre nous arrivâmes à l'endroit, où le Fleuve

Paraguay se partageant en deux bras, forme une grande Isle. Comme nous nous trouvions alors sur les terres des Chiquites, nous cherchâmes à découvrir la Croix que nos deux Missionnaires avoient plantée l'année précédente.

Le 12 d'Octobre, ayant jetté l'ancre, nous apperçumes quelques *Payaguas*: quoiqu'ils fussent intimidés à la vue de nos Indiens, ils ne laisserent pas de nous approcher, & ils nous offrirent des fruits de leurs terres : Nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits présens que nous leur fîmes.

Le 17 nous jettâmes l'ancre à la vue du Lac *Jaragui*, qui est caché en partie entre les bois & les montagnes, jusques vers les *Orejones*. Les Campagnes de l'un & de l'autre côté du Fleuve, sont pleines

d'habitations Indiennes. Il y en a davantage dans celles qui ſont à la gauche, parce que les Marais & les Lacs, dont elles ſont environnées, les rendent en quelque ſorte inacceſſibles, & mettent ces Nations à couvert des incurſions des Mamelus.

Il ſeroit ennuyeux, Monſieur, de vous rapporter les noms de ces différentes Nations. Il ſuffit d'en faire une note à la marge, en cas que vous ayez la curioſité de les connoître.* Ce qu'il y a d'é-

* A main droite, ſont les Guaras, Lenguas, Chibapucus, Ecanaquis, Napiyachus, Guarayos, Tapyminis, Ayguas, Cunicanis, Arienes, Curubinas, Coes, Guareſis, Jarayes, Caraberes, Urutues, Guahenes, Mboryares, Pareſis, Tapaquis.

On trouve à main gauche, les Payaguas, Guacicos, Itatines, Aginis, Sinemacas, Abiais, Abaties, Guitihis, Cubieches, Chicaocas, Coroyas, Trequis, Gucamas, Guatus, Mbiritis, Eleves, Cuchiais, Tarayus, Jaſintes, Guatoguazus, Zuruquas, Ayuceres, Quichiquichis, Xaimes, Guañanis, Curua-

tonnant, c'eſt que la plûpart de ces Nations ſe réduiſent à deux ou trois Villages, & que chacune ne compte guéres plus de trois à quatre cens Indiens. Quoique ces Nations confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, & ne s'entendent point entr'elles ; elles n'ont nul commerce enſemble, elles ſe font ſouvent la guerre, & cherchent à s'entredétruire.

Le 18. ayant laiſſé à main droite le Lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la Riviere *Paraiguazu*, qui décharge ſes eaux dans le Fleuve avec une impétuoſité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un Canot, où étoit un jeune Indien bien fait & robuſte. Il ne craignit point

ras, Cuchycones, Arîpones, Arapores, Cutuares, Itapares, Cutaguas, Arabiras, Cabies, Guannaguazus, Imbues, Mambiquas.

de se rendre à notre Barque. Nous lui fîmes bien des amitiés, & quoiqu'il n'entendit point notre langue, ni nous la sienne, il ne laissa pas de nous faire connoître par signes qu'il étoit de la Nation *Mbiritii*, & qu'il y avoit trois journées de chemin jusqu'à son Village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portoit par la peine qu'il avoit de nous quitter. C'est pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre Barque : Il accepta cette offre avec joie, & y entra avec ses armes & sa natte qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *Capivara* qu'il avoit tué. C'est un Cochon de Riviére assez semblable au Cochon de terre. Voyant au bout de trois jours, que nous navigions le long du rivage, pour ne pas nous embarrasser entre les Isles qui couvroient le Fleuve,

il prit congé de nous avec promesse de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnoissance quelques petits présens que nous lui fîmes, pour les présenter au Cacique, & aux principaux de sa Nation. Cet Indien tint sa parole, & il ne fut pas long-tems sans revenir : mais voulant traverser un bras de Riviére dans un tems orageux, il fit naufrage en notre présence. Il ne se sauva du danger qu'il courut, que pour tomber entre les mains des *Payaguas*, qui le firent conduire dans son Village.

Enfin, le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux Lac des *Xarayes*, dans lequel plusieurs Riviéres navigables viennent se décharger. On croit communément que c'est dans ce Lac que le Fleuve Paraguay prend sa source. A l'entrée du Lac est située la

fameuſe Iſle des *Orejones*, où il y avoit autrefois une Nation très-nombreuſe, qui a été entiérement détruite par les Mamelus. Le climat de cette Iſle eſt tempéré & très-ſain, quoiqu'elle ſoit à la hauteur de dix-ſept degrés & de quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur & dix de largeur : D'autres la font encore plus grande. Son terroir eſt fertile, bien qu'elle ſoit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes ſortes d'ouvrages.

Pendant un mois & demi que nous employâmes ſur la terre & ſur l'eau à chercher cette Croix qu'on avoit plantée, laquelle devoit indiquer le chemin qui conduit aux Miſſions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, & nous n'en découvrîmes

point le moindre vestige. Cependant la saison avançoit, & il étoit à craindre que le Fleuve baissant chaque jour, notre Barque ne se fracassât sur les rochers cachés sous l'eau : il fallut donc songer au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines sans aucun fruit. Quelques-uns de nos Missionnaires prierent le P. Supérieur de les laisser dans l'Isle, où pendant l'hiver ils feroient de nouveaux efforts pour réussir dans cette découverte, mais le succès étoit trop incertain, & le risque trop grand ; ainsi, après avoir loué la ferveur de leur zéle, il leur déclara qu'il ne pouvoit pas condescendre à leurs desirs.

Nous sortîmes donc de ce Lac, que quelques-uns ont appellé la Mer Douce. Mais, comme, ainsi que je viens de le dire, nous entrions dans la saison où les eaux

du Fleuve diminuent considérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans de bas fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, sont presque à fleur d'eau : heureusement nous fîmes cent lieues sans aucun accident. Nous découvrîmes trois Canots qui venoient nous joindre à force de Rames : Il y avoit quatre Indiens ; sçavoir, un Payagua, & trois Guaranis, qui avoient anciennement reçu le Baptême.

Aussi-tôt qu'ils se furent approchés de notre Barque, ils y sauterent avec beaucoup de légéreté, & nous dirent qu'ils étoient déterminés à passer le reste de leurs jours avec nous, quelque peine que leur désertion dût faire à leurs Caciques. Ils se trompoient pour ce dernier article : car les deux Caciques dont ils étoient

Vassaux, frapés de la générosité avec laquelle ils avoient abandonné leurs biens & leurs parens, pour vivre dans une plus exacte observation de la Loi Chrétienne, en conçurent une plus haute estime, & pour eux, & pour les Missionnaires.

Ces deux Caciques joignirent notre barque, & y étant entrés avec confiance, comme si la connoissance eût été ancienne, ils s'assirent sans façon auprès du P. Supérieur. Le Pere profitant de ces favorables dispositions, les entretint de l'importance du Salut, & de la nécessité d'embrasser la Loi Chrétienne pour y parvenir. Il leur fit sentir qu'outre le bonheur qu'ils auroient de vivre en hommes raisonnables, de devenir enfans de Dieu, & de mériter une récompense éternelle, ils couleroient bien plus tranquillement

leurs jours, puiſque trouvant dans les Peuplades des *Guaranis*, autant de défenſeurs qu'il y a de Chrétiens, ils n'auroient plus rien à craindre des Mamelus, & des *Guaicurus*, qui les jettoient dans de continuelles inquiétudes.

Les Caciques qui étoient très-attentifs au diſcours du Pere, parurent en être touchés : ils promirent qu'ils ſe feroient inſtruire avec leurs Vaſſaux pour être admis au Baptême, & qu'ils ſe faiſoient fort d'engager les Indiens *Guatos & Guacharapos* à s'unir avec eux, pour former tous enſemble une nombreuſe Peuplade. Pour nous aſſurer de la ſincérité de leurs promeſſes, nous les priâmes de nous faire préſent de quelques jeunes Indiens, qu'ils avoient fait leurs Eſclaves, afin de les inſtruire des vérités de la Foi, & de nous en ſervir en qua-

lité d'Interprétes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain, des couteaux, des hameçons, de petits ouvrages de Jayet, & d'autres choſes de cette nature. Ils y conſentirent de bonne grace, & nous remirent ſix Indiens de différentes Nations, que nous envoyâmes dans une de nos Peuplades, pour y être inſtruits dans la Religion.

Enfin, après bien des proteſtations d'amitié de part & d'autre, ils nous quitterent très-contens de l'eſpérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des Miſſionnaires. En partant ils ordonnerent à quelques-uns de leurs Vaſſaux habiles Pêcheurs de nous ſuivre dans leurs canots, de faire chaque jour la pêche, & de nous fournir abondamment de poiſſon. C'eſt ce qu'ils exécuterent ponctuellement : ils nous ſuivirent cent

cinquante lieues, & ne nous en laiſſerent jamais manquer. Ce ſecours vint fort à propos, car il y avoit déja du tems que nos proviſions de biſcuit & de Mays étant gâtées, il falloit nous contenter d'une écuellée de féves par jour.

Etant arrivés à l'endroit du Fleuve, où le zélé Néophyte Anicet & ſes Compagnons furent tués par les *Payaguas*, nous députâmes vers ces Barbares quelques *Payaguas* de nos amis, pour leur dire, que nous n'avions pour eux que des penſées de paix & d'amour; que notre plus ardent deſir étoit de procurer leur bonheur en cette vie, & après leur mort; qu'ils en feroient l'expérience, s'ils vouloient ſe joindre à nous: que nous étions perſuadés, que s'ils avoient tué nos Indiens, c'étoit moins par haine pour eux, que par la crainte où ils étoient

qu'on ne leur tendît des piéges ; que du reste nous leur pardonnions ce qui s'étoit passé, & que pour toute satisfaction nous leur demandions les Espagnols qu'ils tenoient en esclavage.

Nos Députés s'acquitterent si bien de leur commission auprès de ces Barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander pardon du meurtre qu'ils avoient commis, & nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave : ils nous assurerent même du desir qu'ils avoient de se réunir dans une Peuplade, & d'embrasser la Loi Chrétienne : mais dans le tems qu'ils nous donnoient ces assurances, ils ne cherchoient qu'à nous tromper : car ils nous protesterent qu'ils n'avoient d'Esclave que ce seul Espagnol, & nous apprîmes dans la suite qu'ils en avoient encore

trois autres. Notre amitié s'étant renouvellée, nous vîmes paroître vingt de leurs Canots qui se suivoient file à file. Ils monterent les uns après les autres dans notre Barque, pour recevoir les petits préſens que nous leur fîmes. Peu après leurs Caciques vinrent nous apporter des fruits, & nous donnerent un Canot fort propre.

Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des peuples, dont nous avions éprouvé si souvent la perfidie & l'inconſtance, & qui ne tiennent leur parole, qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cette Nation, qui ne compte guéres que quatre cens hommes capables de porter les armes, s'étende sur tout le Fleuve Paraguay. Une partie se répand environ deux cens lieues sur le Fleuve ou sur la Terre depuis

le Lac des *Xarayes;* l'autre partie rôde sans cesse vers la Ville de l'Assomption, pillant tout ce qui tombe sous leurs mains, faisant des Esclaves de ceux qu'ils rencontrent, s'ils ne sont bien en garde contre leurs embuscades, ou bien se liguant avec les *Guaycurus*, pour attaquer les Espagnols à force ouverte.

La vie errante & vagabonde qu'ils menent, n'est pas un moindre obstacle à leur conversion, que leur caractere perfide & volage. Ils ne peuvent être longtems sous le même Ciel, aujourd'hui sur la terre ferme, demain dans quelque Isle, ou se dispersant sur le Fleuve; ils ne peuvent guéres vivre d'une autre maniere, ne subsistant que de la chasse ou de la pêche, qui ne se trouve pas toujours dans le même lieu.

Nous poursuivîmes assez tranquillement notre route, mais le 2 de Décembre nous fûmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux, qui poussant notre Barque avec violence, la fit sauter de rochers en rochers. Elle devoit se briser en mille piéces, & nous devions mille fois périr, cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous fûmes certainement redevables de notre conservation, à une protection spéciale de la très-sainte Vierge, que nous invoquions plusieurs fois chaque jour.

Après avoir échapé à ce danger, & en avoir rendu graces à Dieu & à la Sainte Vierge notre protectrice, le P. Supérieur fit prendre les devans à une de nos Barques, ordonnant qu'elle allât à toutes voiles & à force de rames, & fît toute la diligence qui

ſeroit poſſible pour tranſporter au plus vîte à la Ville de l'Aſſomption le P. de Neuman, que la dyſſenterie dont il fut attaqué, avoit réduit à l'extrémité.

Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le Gouverneur de la Ville, toute la Nobleſſe & le peuple en foule vinrent nous recevoir au ſortir de nos Barques, & voulurent abſolument nous conduire juſqu'au College. Il n'y avoit qu'une heure que nous y étions arrivés, lors que le P. de Neuman finit ſa carriere, & alla recevoir la récompenſe de ſes travaux. Les Chanoines de la Cathédrale, les Eccléſiaſtiques, les Religieux, & tous les Corps de la Ville honorerent ſes obſéques de leur préſence, le regardant comme un Martyr de la charité & du zéle, dont il a toujours brûlé pour la

conversion des Infidéles.

Le 9. nous partîmes de la Ville de l'Assomption, pour nous rendre à nos cheres Missions des *Guaranis*, où nous arrivâmes le quatre de Février. Ainsi se termina notre voyage qui dura neuf mois, & où nous perdîmes seize des Néophytes qui nous accompagnoient, & qui nous furent enlevés par le défaut de vivres, & par la dyssenterie.

On a fait quelques tentatives pour découvrir ce chemin, qui n'ont eu d'autre succès, que de procurer au P. de Arce & au P. Blende une mort glorieuse. On en trouve le détail dans le Tome XIV. des Lettres Edifiantes & Curieuses *. Je suis avec respect, &c.

* Page 191.

SECONDE LETTRE SUR LES NOUVELLES MISSIONS DU PARAGUAY,

Au même.

La Paix de N. S.

MONSIEUR,

C'EST pour me conformer à vos desirs, que je continue à vous entretenir des Missions nouvelle-

ment établies dans la grande Province du Paraguay, & des moyens que prennent les Miſſionnaires pour gagner tant de Nations Barbares répandues dans d'immenſes Forêts, & les réunir dans des Peuplades, où l'on puiſſe les policer, & les inſtruire des vérités de la Foi. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, que chaque Peuplade Chrétienne eſt ſous la conduite de deux Miſſionnaires, & qu'en certain tems de l'année, l'un d'eux parcourt les Montagnes & les Forêts, pour chercher ces pauvres Indiens, & les retirer des ténébres de l'Infidélité.

Le P. Cavallero s'eſt rendu illuſtre en ces derniers tems par le ſuccès de ces ſortes d'excurſions Apoſtoliques, & par la mort glorieuſe dont ſon zéle a été couronné. Il fut tiré par ſes Supé-

rieurs de la Mission des Chiriguanes, pour consacrer ses soins à celles des Chiquites. Il gouvernoit alors la Peuplade de Saint François Xavier, d'où il avoit coûtume chaque année de se répandre chez les Indiens Infidéles: il avoit déja disposé la Nation des Indiens *Purakis*, à écouter ses instructions, & il partit de sa Peuplade en l'année 1704. pour se rendre chez eux, & achever l'ouvrage de leur conversion.

Comme il approchoit des Habitations Indiennes, il apperçut une troupe d'Européans, qui, au mépris des Loix qu'ils croyoient pouvoir enfreindre impunément dans un lieu si éloigné des Villes Espagnoles, cherchoient à enlever le plus qu'ils pourroient de ces Indiens, pour en faire un cruel trafic, & les vendre comme autant d'Esclaves.

Le Chef de la troupe aborda le Miſſionnaire, & prenant un ton d'empire & d'autorité, il lui dit que c'étoit bien là le tems de faire des Miſſions : qu'il eût à retourner dans ſa Peuplade, & que s'il balançoit tant ſoit peu à ſe retirer, il ſçauroit bien l'y contraindre. Le Pere nullement intimidé par ſes menaces, lui fit une réponſe honnête, & ſuivit ſon chemin.

Quand il arriva aux Habitations, il les trouva toutes défertes; à la vûe des Européans la peur avoit ſaiſi ces Indiens, ils avoient pris la fuite; & étoient allés ſe cacher dans les bois les plus épais & les moins acceſſibles. Il n'apperçut que deux ou trois jeunes Indiens montés à la cime des arbres, pour obſerver la marche & la contenance des Européans. Quelque impénétrables

trables que fuſſent ces bois, ils ne furent point un obſtacle au zéle du P. Cavallero, il en perça l'épaiſſeur, & ſe rendit, quoiqu'avec beaucoup de peine, au lieu où étoient ſes chers Indiens.

Après leur avoir renouvellé ſes inſtructions, il baptiſa un bon nombre d'enfans qu'ils lui préſenterent. Lorſqu'il eut fini, ce pauvre Peuple conſterné de la longue ſéchereſſe qui ruinoit leurs moiſſons, & qui leur annonçoit une famine générale, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura avec larmes d'employer le pouvoir qu'il avoit auprès du vrai Dieu qu'il leur annonçoit, pour en obtenir de la pluie.

Le Pere, que ce ſpectacle avoit attendri, ne put ſe refuſer à de ſi fortes inſtances, qui étoient une preuve de leur foi & de leur confiance en Dieu; il planta à terre

la Croix qu'il portoit toujours à la main, il ordonna à tous les Indiens de se mettre à genoux devant ce signe de notre salut, d'élever leurs mains au Ciel, & de répéter avec lui la priere qu'il alloit faire au Souverain Maître de l'Univers & au Dispensateur de tous les biens. Dieu daigna exaucer leur priere ; à peine fut-elle achevée, qu'une pluie abondante ressuscita leurs moissons, & ranima les Campagnes.

Le Pere n'eut pas le tems d'être témoin de leur reconnoissance : il partit aussi-tôt pour aller visiter les Indiens *Tapacuras*, avec promesse que ce voyage ne seroit que de peu de jours. Pendant son absence les Européans dont je viens de parler, eurent recours à un stratagême, au moyen duquel il se promettoient un double avantage ; le premier, de rendre le Mis-

sionnaire odieux & suspect aux Indiens; & le second, de se mettre en état de suivre leur proye sans obstacle. A cet effet, ils firent répandre parmi ces Peuples naturellement ombrageux, que le prétendu Missionnaire, auquel ils donnoient leur confiance, étoit un Mamelus déguisé en Jesuite, & qu'il étoit allé querir ses Compagnons pour venir fondre sur eux & les enlever; qu'ils le cherchoient, pour lui mettre les fers aux pieds & aux mains, & le conduire aux prisons de Sainte Croix de la Sierra.

Quoique ce bruit ne les trouva pas assez crédules pour y ajoûter une foi entiere, cependant une ruse pareille employée plus d'une fois par les Mamelus, leur inspiroit je ne sçais, quelle défiance, que le Pere eut bientôt dissipée à son retour, en leur découvrant le piége qu'on avoit tendu à leur simplicité.

Cette fourberie ayant ſi mal réuſſi à ces Européans, ils réſolurent d'employer la violence. Le Chef ſuivi de ſa troupe, & informé par ſes eſpions de la marche du Miſſionnaire, alla le trouver, & donnant à entendre qu'il étoit autoriſé des Magiſtrats, & envoyé à la découverte des Mamelus, il l'accabla d'injures, & leva même la main pour le frapper, « puis avec » un viſage allumé de fureur, « c'eſt » de la part du Roy, lui dit-il, » que je vous ordonne de ſortir au » plûtôt du pays, & d'aller rendre » compte de votre conduite au » Gouverneur de Sainte Croix; » obéiſſez ».

Ces nouvelles inſultes ne cauſerent pas la moindre émotion au P. Cavallero: « Ne vous imagi- » nez pas, lui répondit-il d'un air » tranquille, que vos prétentions » & vos vûes criminelles me ſoient

» inconnues. Vous croyez que ces » lieux déserts & écartés dérobe- » ront vos injustices à la connois- » sance de ceux qui ont l'autorité » & l'obligation de les punir : » Vous vous trompez, sçachez » que le châtiment n'est pas si loin » que vous le pensez. Du reste vos » menaces & vos artifices sont » inutiles ; jamais vous ne m'arra- » cherez d'un lieu, où Dieu de- » mande ma présence, & je ne » souffrirai point que vous atten- » tiez à la liberté d'un Peuple, qui » en jouit sous la protection du » Roy & de ses Edits ».

Ces dernieres paroles dites d'un ton ferme, étonnérent le Chef de ces Brigands, & voyant que ses impostures étoient découvertes, il prit le parti lui-même d'aller chercher fortune ailleurs ; on ne le vit plus reparoître. Peu après un Indien de la Nation des *Ma-*

ñacicas, qu'il avoit fait ſon eſclave, ayant eu l'adreſſe de s'échaper de ſes mains, vint ſe jetter entre les bras du Miſſionnaire. Il entendoit un peu la langue des Chiquites, & il paroiſſoit avoir naturellement du goût pour les exercices de la Religion. Il étudioit toutes les actions du Pere, & il tâchoit de les imiter. On le voyoit ſe proſterner comme lui au pied de la Croix, lever comme lui les mains vers le Ciel, & réciter comme lui à haute voix les prieres. De ſi heureuſes diſpoſitions du jeune Indien donnerent au Pere une idée favorable du caractere de cette Nation, & dès-lors ſes penſées ſe tournerent à la converſion des *Mañacicas*.

Ce fut un grand ſujet de joie pour ces pauvres Indiens, de ſe voir délivrés de l'inquiétude, que leur avoit cauſé cette troupe d'Eu-

ropéans. Leur Cacique venant lui en marquer sa reconnoissance, le pria de se transporter chez les Indiens *Arupores*. « Nous vous » accompagnerons, lui dit-il, » nous les entretiendrons des vé- » rités de la Religion, notre exem- » ple les touchera, & nous les en- » gagerons de se joindre à nous » & aux *Tubacis* nos amis, pour » former tous ensemble une Peu- » plade, où vous puissiez nous » enseigner la Doctrine Chrétien- » ne, & nous mettre par le Baptê- » me au rang des enfans de Dieu ».

Cette priere du Cacique, étoit trop conforme aux vûes du Missionnaire, pour ne pas se rendre à ses desirs. Il se mit aussi-tôt en chemin avec sa suite, & il arriva en peu de jours chez ces Indiens. Il les trouva en effet si bien disposés à embrasser la foi, qu'à cette premiere visite, il baptisa

plus de quatre-vingts enfans. Car pour le Baptême des Adultes, il n'en eſt point queſtion : on ne le leur confére, que quand ils ſont fixés dans une Peuplade, où l'on ait tout le loiſir de les inſtruire.

De-là il paſſa dans un autre Village de la même Nation : mais ces fatigues avec les mauvais alimens qu'il prenoit, le jetterent dans un état de langueur, que ſon courage s'efforçoit en vain de ſurmonter. Enfin, il ſe ſentit défaillir les forces, & il tomba en foibleſſe. Une fiévre ardente qui le ſaiſit au même tems, l'eut bientôt réduit à l'extrémité. Aſſis au pied d'un arbre, il n'attendoit plus que ſa derniere heure, à laquelle il ſe diſpoſoit. Ces pauvres Indiens étoient déſolés, de ce que la ruine de leurs Campagnes les mettoit hors d'état de lui procurer quelque ſecours. Enfin, après

bien des mouvemens, le hazard leur fit trouver une Poule qu'ils lui apporterent, mais il la refusa constamment, & la fit donner à un de ses Néophites qui étoit presque aussi mal que lui.

Dans le triste état où il se trouvoit, il lui vint une forte pensée de promettre à Dieu, que s'il lui rendoit la santé, il la sacrifieroit à la conversion des Indiens *Mañacicas*, & qu'il verseroit volontiers jusqu'à la derniere goutte de son sang pour les mettre dans la voie du Salut. A peine eut-il fait cette promesse, que la fiévre cessa, qu'il trouva du goût aux mets les plus insipides dont usent ces Indiens, & qu'en très-peu de tems il recouvra ses forces.

Le Cacique du lieu nommé *Pou*, suivi de quelques-uns de ses vassaux, vint le féliciter du rétablissement de sa santé. Le Pere

qui connoiſſoit la ſincerité de l'affection qu'il lui portoit, l'entretint du projet qu'il avoit formé, & qu'il étoit ſur le point d'exécuter, en le priant de vouloir bien l'accompagner avec les ſiens dans une expédition, où il s'agiſſoit de gagner tant d'ames à J. C.

Le Cacique qui auguroit mal du ſuccès de cette entrepriſe, lui en expoſa les dangers: il lui repréſenta que cette Nation étoit très-nombreuſe, & encore plus redoutable par ſa valeur; qu'elle étoit irritée au-delà de ce qu'on peut dire contre les Eſpagnols, à cauſe du meurtre tout récent qu'ils avoient faits de quelques-uns des ſiens; qu'elle avoit juré de faire périr tout autant d'Eſpagnols qui tomberoient ſous ſa main; que ſe livrer témérairement à un peuple fier, vindicatif, & outragé, c'étoit courir à une mort certaine;

que tout le chemin qui conduit à leurs Villages étoit semé de pointes d'un bois très-dur, où il n'étoit pas possible de marcher sans s'estropier ; que ces Villages étoient fortifiés de palissades, qu'il n'étoit pas aisé de franchir: Enfin, lui témoignant qu'il l'aimoit comme son pere : « Si ces furieux » vous attaquent, lui dit-il, étant » seul comme vous êtes, quelle » sera votre défense » ?

Le Pere qui l'avoit écouté sans l'interrompre, prit son Crucifix à la main, & le lui montrant : « Voilà, lui répondit-il, le bou» clier qui me défendra de leur » fureur. Je ne crains rien quand » Jesus-Christ m'ordonne de prê» cher sa sainte Loi : ils ne peu» vent, sans sa permission, m'ar» racher un cheveu de la tête ; & » quand je devrois expirer sous » leurs traits, puis-je aspirer à un

» plus grand bonheur? Si vous crai-
» gnez vous autres, vous n'avez
» qu'à demeurer un peu au loin
» derriere moi, tandis que j'en-
» trerai tout seul dans le Village.
» Si l'on m'y fait un bon accueil,
» je viendrai vous appeller: Si au
» contraire je suis mal reçu, vous
» n'aurez qu'à prendre la fuite ».

Une réponse si ferme & si hardie, porta le même courage dans le cœur du Cacique. « Non cer-
» tes, nous ne fuirons pas, dit-il,
» & s'ils venoient à vous tuer,
» nous vous aimons trop pour ne
» pas venger votre mort, dussent-
» ils nous hacher en pieces, & à
» l'instant il frappa sur ses armes ».
A ce signal une nombreuse troupe de braves Indiens parurent, & promirent que si les *Mañacicas* osoient attenter à la personne du Pere; ils mourroient tous à ses côtés. Mais avant que de partir,

ils le prierent de leur accorder un peu de tems, pour les mieux instruire des vérités Chrétiennes, & pour conférer le Batême à leurs enfans.

Ce ne fut donc qu'après quelques jours qu'ils se mirent en marche. Lorsqu'ils eurent passé la Riviere *Arubaitù*, ou comme d'autres l'appellent *Zuquibuiqui*, à la vûe des pointes aigues dont le chemin étoit semé, & des Palissades qui environnoient le Village, la frayeur s'empara des Indiens; ils parloient tous de retourner sur leurs pas, & de renoncer à une entreprise qu'il n'étoit pas possible d'exécuter.

« J'avoue, dit le Pere, dans » une Lettre qu'il écrivit en ce » tems-là à son Supérieur, que » quelque brave que soit la Na» tion des *Purakis*, & quelque » amour qu'elle me porte, il n'y

» a que Dieu qui ait pu donner
» assez d'efficacité à mes paroles,
» pour relever leur courage a-
» battu. A peine eus-je prononcé
» deux mots, que le Cacique
» suivi de ses Vassaux s'avance,
» & marchant pas à pas dans un
» profond silence, il arriva jus-
» qu'à la Palissade, où il ne se
» trouva personne pour la défen-
» dre. Je ne vous dissimulerai
» point qu'après avoir passé cette
» Palissade, & que me voyant
» prêt d'être exposé à la fureur
» de ces Barbares, & selon les
» apparences à teindre de mon
» sang leurs fléches empoison-
» nées, la crainte me saisit à mon
» tour. J'étois pourtant ranimé
» par la présence d'un jeune Néo-
» phyte qui étoit à mes côtés,
» & qui levant ses mains inno-
» centes vers le Ciel, offroit sans
» cesse à Dieu ses sueurs & ses

» peines, pour planter la Foi chez
» ces Infidéles, & ſon ſang pour
» le verſer à ſon ſervice.

Ils entrerent dans le Village qu'ils trouverent entiérement abandonné : on n'y voyoit que des ruines de Cabanes que le feu avoit conſumées, & des cadavres dont la terre étoit jonchée. A la vûe de ce ſpéctacle qui faiſoit horreur, les *Purakis* exhorterent le Miſſionnaire à ſe retirer; mais un Indien Mañacica, nommé *Izu*, qui leur ſervoit d'Interpréte, les aſſura qu'aſſez près de-là il y avoit d'autres terres & d'autres Villages. A ce récit le Pere réveilla le courage de ſes Indiens, & ſe mettant à leur tête, il eut bientôt gagné ce nouveau Village. Il y entra ſeul avec *Izu* ſon Interpréte, laiſſant les Indiens derriere lui à une certaine diſtance.

Auſſi-tôt que ces Barbares l'apperçurent, ils pouſſerent des cris affreux, ils firent ſortir du Village leurs femmes & leurs enfans; ils s'armerent de leurs fléches avec un air menaçant, & jettant ſur lui des yeux étincelans de fureur. Le Néophyte *Izu* élevant la voix, les conjura de ne point faire de mal à un homme, qui n'étoit rien moins que leur ennemi. « Je ſuis un Miſſionnaire, s'écria le Pere, qui viens » vous prêcher la ſainte Loi de » Jeſus-Chriſt. » Tout cela ne fit nulle impreſſion ſur ces Barbares: On leur vit faire un mouvement qui n'annonçoit rien que de funeſte. Alors le Cacique *Pou* s'approchant du Pere, « N'apper- » cevez-vous pas, lui dit-il, qu'ils » forment un cercle pour nous en- » vironner de toutes parts, afin » qu'aucun de nous n'échape de

» leurs mains. » Il eſt étonnant que le Miſſionnaire, qui peu de jours auparavant frémiſſoit de peur à la ſeule penſée de ces Barbares, parut alors imperturbable. « Je vous avouerai ingénue» ment, dit-il, dans une de ſes » Lettres, qu'au milieu du plus » grand péril, où j'étois de per» dre la vie, je n'avois pas la » moindre crainte : une voix inté» rieure me diſoit que cette fois» ci elle ne me ſeroit pas ravie, » & quoique je me viſſe couvert » d'une nuée de fléches, j'étois » dans la Place le Crucifix à la » main, auſſi tranquille, que ſi » j'euſſe été dans mon Egliſe au » milieu de mes Néophytes.

Izu, à la vûe du péril que couroit le Miſſionnaire, s'avança juſqu'au milieu de ſes Compatriotes, & tout nouveau Chrétien qu'il étoit, il leur parla avec tant

de force & d'énergie des grandeurs de Dieu, de la sainteté de sa Loi, & de la nécessité de l'embrasser pour être heureux, que ces cœurs barbares, touchés en même tems par la grace, furent tout-à-coup changés; leur fureur s'appaisa, & toute leur haine se dissipa de telle sorte, que les mains encore pleines de fléches, ils vinrent à la file les uns des autres se mettre à genoux aux pieds du Missionnaire, & baiser avec une profonde vénération le Crucifix qu'il tenoit entre les mains: A quoi ne contribua pas peu le Cacique des *Purakis*, qui leur crioit de toutes ses forces: « Ve» nez, mes amis, venez rendre » hommage à JESUS-CHRIST » notre Créateur, adorez-le, & » rangez-vous au nombre de ses » Vassaux.

Quel spectacle plus consolant

& plus propre à inspirer de la confiance en la divine miséricorde, que de voir d'un côté des Infidéles, qui n'étoient instruits que depuis peu de jours des vérités de la Foi, & qui n'avoient pas encore reçu le Baptême, devenir des Prédicateurs de l'Evangile! & d'un autre côté, une Nation fiere & orgueilleuse, qui ne respiroit que la haine & la vengeance, s'adoucir tout à coup, & s'humilier aux pieds de Jesus-Christ.

Au même moment la place fut remplie des Indiens de l'une & l'autre Nation, qui déposant toute leur haine, se traiterent avec amitié, & jurerent une paix durable, tandis que le Néophyte *Izu*, aidé de ses parens, fabriquoit une grande Croix. Le Pere la fit planter dans le lieu le plus apparent de la place, comme un monument de la victoire que le

Ciel remportoit sur l'Enfer, & de la possession que J. C. venoit prendre de cette terre consacrée auparavant au Démon.

Tout ce grand peuple rendit hommage à ce signe de notre Rédemption, & écouta attentivement les instructions que leur fit le Missionnaire par le moyen de son Interpréte. Les principaux de la Nation en furent si satisfaits, qu'ils le prierent avec instance de demeurer avec eux, pour continuer à leur enseigner le chemin du Ciel. Le Pere l'auroit fort souhaité; mais on entroit dans l'hiver, qui lui auroit entiérement fermé le retour dans sa Peuplade, où les besoins de ses Néophytes demandoient sa présence. Obligé de les quitter, il leur promit de revenir au printems suivant. On lui fournit un cheval, & comme il se préparoit à y monter, ces

bons Indiens, à l'envi l'un de l'autre, s'empreſſoient à lui rendre ſervice, & ils l'accompagnerent pendant un long eſpace de chemin. Le Pere avoue qu'il n'avoit jamais reçu d'aucun autre Peuple, tant d'honnêtetés, & tant de témoignages d'une affection ſincere.

Son départ fut un coup de providence; car s'il fût demeuré plus long-tems avec les Indiens, dont il s'étoit ſéparé, il y auroit eu peut-être bien du ſang répandu à ſon occaſion. Le *Mapono* (c'eſt ainſi que ſe nomment les Prêtres de leurs Idoles (le *Mapono* des *Sibacas*, Village de la même Nation, ayant appris ce qui s'étoit paſſé dans le Village voiſin, entra en fureur, & s'adreſſant à ſon Cacique: « Nos Dieux vous or-» donnent, lui dit-il, d'aller à la » tête de vos Vaſſaux tuer cet é-

» tranger, qui eſt venu dans notre » voiſinage, & qui eſt leur enne- » mi capital; partez au plûtôt, & » attendez-le ſur le chemin, il ne » pourra vous échaper. » Le Ca- cique lui répondit: qu'il falloit s'informer ce que c'étoit que cet étranger, quel étoit ſon deſſein, quel ſujet de plainte il avoit don- né, n'étant pas raiſonnable d'ôter la vie à un homme, qu'on ne con- noiſſoit pas même de vûe.

Cette réponſe augmenta la rage du *Mapono :* il ſe rendit avec un nombre des plus dévots à ſes Dieux au Village où étoit venu le Miſſionnaire, & s'adreſſant au Cacique, qui ſe nomme *Chabi*, « Je viens ſçavoir, dit-il, quel eſt » cet étranger que vous avez reçu » chez vous. Il eſt l'ennemi décla- » ré de nos Dieux, c'eſt de leur » part que je vous parle, & ils » m'ordonnent de le tuer. S'il

» avoit mérité la mort, répondit » le Cacique, je n'aurois pas be- » soin de votre secours, & j'ai en » main dequoi punir ceux qui le » méritent. Mais sçachez que ce- » lui, que vous appellez l'ennemi » de vos Dieux, est mon ami: il » s'est livré avec confiance entre » mes mains, il m'a comblé d'ami- » tiés, & il doit compter sur la » mienne, & sur ma reconnoissan- » ce des biens qu'il m'a faits. De » plus, nous sommes sincérement » reconciliés avec les *Purakis*, » nos anciens ennemis. Ainsi re- » tournez chez vous, & soyez-y » tranquille ». En même-tems il ordonna à ses gens de prendre leurs armes. Le *Mapono* confus, ne repliqua point, il se retira la rage dans le cœur, & jurant qu'au retour du Missionnaire l'année suivante, il sçauroit bien venger ses Dieux outragés: Mais ses Dieux

ne furent guéres ſenſibles à ſon zéle ; car ils ne le préſerverent point, ni lui ni ſes complices, d'une mort cruelle, que leur cauſa peu après la maladie contagieuſe qui déſola leur Village.

Je ne dois pas vous laiſſer ignorer, Monſieur, quelle eſt la nature du pays habité par tant de peuples, qui forment cette nombreuſe Nation, quel eſt leur caractere, leur génie, leur religion, leurs cérémonies, & leurs coûtumes ; c'eſt ce que je vais vous expoſer le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

La Nation des *Mañacicas* eſt partagée en une grande multitude de Villages, qui ſont ſitués vers le Nord, à deux bonnes journées de la Peuplade de Saint Xavier, entre de grandes Forêts, ſi épaiſſes, qu'à peine y voit-on le Soleil. Ces bois vont de l'Orient

rient à l'Occident, & se terminent à de vastes solitudes, qui sont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y est abondante en fruits sauvages : on y trouve quantité d'Animaux farouches, entre lesquelles il y en a un d'une espéce singuliere ; on le nomme *Famacosio*. Cet animal ressemble au Tigre par la tête, & au Chien par le corps, à la reserve qu'il est sans queue. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la course, de sorte qu'on ne peut guéres s'échaper de ses griffes : si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que pour se dérober à sa fureur, on monte à un arbre, l'animal pousse un certain cri, & à l'instant on en voit plusieurs autres, qui tous ensemble creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent, & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le ſecret de ſe défaire de ces animaux ; ils s'aſſemblent en certain nombre, & forment une forte paliſſade, dans laquelle ils ſe renferment ; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts, & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la paliſſade, les Indiens les tuent ſans aucun riſque à coup de fléches.

Tout ce pays eſt arroſé de pluſieurs Rivieres fort poiſſonneuſes, qui fertiliſent les terres, & rendent les moiſſons abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, & ſont du reſte bien pris dans leur taille. Il régne quelquefois parmi eux une maladie aſſez extraordinaire : c'eſt une eſpece de lépre qui leur couvre tout le corps, & y forme une croûte ſemblable à l'écaille de poiſſon : Mais cette

incommodité ne leur cause ni douleur, ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites, & même anciennement ils ne formoient tous ensemble qu'une seule Nation. Mais les troubles & les dissensions qui s'éleverent parmi eux, les obligérent de se séparer. Depuis ce tems-là, par le commerce qu'eurent ces Peuples avec d'autres Nations, leur langage se corrompit entiérement, l'Idolatrie inconnue aux Chiquites, s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs Villages; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en sales, & en plusieurs chambres de suite: c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont

deſtinées auſſi aux aſſemblées publiques & aux feſtins, & ſervent de Temples à leurs Dieux. Les maiſons des particuliers, ſont conſtruites dans un certain ordre d'architecture qui leur eſt propre. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre pour couper le bois, & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand ſoin à fabriquer des toiles, & à faire tous les uſtenſiles du ménage, auſquels elles employent une terre préparée de longue main. Les vaſes qu'elles travaillent avec cette terre, ſont ſi beaux & ſi délicats, qu'à en juger par le ſon, on croiroit qu'ils ſont de métal.

Leurs Villages ſont peu éloignés les uns des autres, c'eſt ce qui facilite les fréquentes viſites qu'ils ſe rendent, & les feſtins

qu'ils se donnent très-souvent, & où ils ne manquent guéres de s'enyvrer. Dans ces Assemblées publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique : les *Mapono*, où Prêtres des Idoles, occupent la seconde place ; les Médecins sont au troisiéme rang, après eux les Capitaines, & ensuite le reste de la Noblesse.

Les habitans de chaque Village rendent à leur Cacique une obéissance entiere. Ils bâtissent ses maisons, ils cultivent ses terres, ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le Pays. C'est lui qui commande dans tout le Village, & qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique, (car il peut en avoir tant qu'il lui plaît), tous lui payent

la dixiéme partie de leur pêche, ou de leur chaſſe, & ils ne peuvent y aller ſans avoir obtenu ſa permiſſion.

Le Gouvernement y eſt héréditaire. On y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne ſur toute la jeuneſſe, & c'eſt comme un apprentiſſage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il eſt parvenu à un âge mûr & capable du maniement des affaires, ſon pere ſe démet du gouvernement, & il lui en donne l'inveſtiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépoſſédé qu'il eſt, on n'en a pas moins d'affection & de reſpect pour lui. Quand il vient à mourir, ſes obſéques ſe font avec grand appareil, où l'on mêle une infinité de ſuperſtitions. Son ſépulchre ſe place dans une voûte ſouterraine bien murée,

afin que l'humidité n'altére pas si-tôt ses ossemens.

La nation des *Mañacicas*, est, comme je l'ai déja dit, fort nombreuse, & se divise en une multitude de Villages & de Peuples, dont je renvoye les noms à la marge. Leur pays forme une espece de pyramide, qui s'étend du Midi au Nord, & dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres peuples aussi différens pour la langue qu'ils parlent, qu'ils sont semblables pour la vie barbare qu'ils ménent.

A la base de la Pyramide, sont à l'Orient les *Quimonocas*, & à l'Occident les *Tapacuras*. Le côté du Nord, en laissant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, est environné de deux rivieres nommées *Potaquissimo* & *Zununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs

ruiſſeaux, qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers Villages vers l'Orient ſont ceux des *Eirinucas*, &c. *a* Vers l'Occident ſe trouvent ceux de *Zounaaca*, &c. *b* En tirant de-là vers la pointe de la Pyramide au Nord, on rencontre les *Quimiricas*, &c. *c* Les *Zibacas*, qui n'en ſont pas fort éloignés, ont été juſqu'ici préſervés des irruptions des Mamelus, leſquels ont déſolé tout le reſte du pays qui

a Mopoſicos, Zibacas, Jurucarecas, Quiviquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozonimaaca, Tunumaaca, Zouca, Quiteſuca, Oſaaca, Matezupinica, Totaica, Quinomeca.

b Quitemuca, Ovizibica, Beruca, Obariquica, Obobococa, Monocaraca, Quizemaaca, Simomuca, Piquica, Otuquimaaca, Oiutuuca, Bararoca, Quimamaca, Cuzica, Pichazica, & d'autres encore qu'on ne connoît point.

c Bovituzaica, Sepeſeca, Otaroſo, Tobaizica, Munaizica, Zaruraca, Obiſiſioca, Baquica, Obobizooca, Soſiaca, Otenemema, Otigoca, Barayzipunoca, Zizooca, Tobazica.

s'étend jusqu'au fleuve Paraguay. Entre l'Orient & le Septentrion, derriere les *Zibacas* & à plusieurs lieues plus loin, on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas*, & les *Mapasinas*, Nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *Peresiucas*, qui vivent sous terre, & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force, & sont si hardis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples sont les *Mochozuus*, & les *Picozas*, qui vont brutalement tout nuds, les femmes mêmes n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras* qui s'étendent entre l'Occident & le Septentrion, sont également nuds, & se nourrissent de chair humaine. Fort

près de-là ſont les *Boures*, &c. *a*

Pour ce qui eſt de la Religion de ces Peuples & des cérémonies qu'ils y obſervent, il n'y a point dans toutes les Indes Occidentales de Nation plus ſuperſtitieuſe. Cependant, au travers de fables groſſieres & ridicules, & des dogmes monſtrueux qui les aſſerviſſent au Démon, on ne laiſſe pas de découvrir quelques traces de la vraie Foi, qui, ſelon la commune opinion, leur fut prêchée par Saint Thomas ou par ſes Diſciples: il paroît même qu'ils ont quelque idée confuſe de l'avénement de Jeſus-Chriſt incar-

a Oyures, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros, Omunaizis, Canamaſi, Comano, Penoquis, Jovatabes, Zutimus, Oyurica, Sibu, Otezoo, Baraiſi, Mochoſi, Teſu, Pochaquiunape, Mayeo, Jobaraſica, Zaſuquichoco, Tepopechofiſos, Soſoaca, Zumonocococa, & pluſieurs autres, dont on n'a pu encore avoir connoiſſance.

né pour la rédemption des hommes.

C'est une tradition parmi eux, que dans les Siécles passés, une Dame d'une grande beauté, conçut un fort bel Enfant, sans l'opération d'aucun homme; que cet Enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges qui remplirent toute la terre d'admiration; qu'il guérit les malades, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vûe aux aveugles, & fit une infinité d'autres merveilles, qui étoient fort au-dessus des forces humaines; qu'un jour ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, & se transforma dans ce Soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui

à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paroît très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte, cependant ils n'adorent que des Démons, qui s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres Dieux, qui ont beaucoup moins d'autorité; sçavoir, le Pere, le Fils, & l'Esprit. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Uragozoriso*; le nom du Fils est *Urusana*, & l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la mere du Dieu *Urusana*, & la femme d'*Uragozoriso*. Le Pere parle d'une voix haute & distincte; le Fils parle du nez, & la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Pere est le Dieu de la Justice, & châtie les

méchans ; le Fils, & l'Esprit, de même que la Déesse, font la fonction de Médiateurs, & intercédent pour les coupables.

C'est une vaste Sale de la maison du Cacique, qui sert de Temple aux Dieux. Une partie de la Sale se ferme d'un grand rideau, & c'est-là le Sanctuaire, où ces trois Divinités, qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples, & publier leurs oracles. Ce Sanctuaire n'est accessible qu'au principal *Mapono ;* car il y en a deux ou trois autres subalternes en chaque Village, mais il leur est défendu d'en approcher sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans le tems des Assemblées publiques, que ces Dieux se rendent dans leur Sanctuaire. Un grand bruit, dont toute la maison retentit, annonce

leur arrivée. Ces peuples qui paſſent le tems à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs, & pouſſent de grands cris de joie pour honorer la préſence de leurs Dieux. « *Tata equice*, diſent-ils, » c'eſt-à-dire, Pere, êtes-vous déja » venu ? Ils entendent une voix » qui leur répond : *Panitoques*, » qui veut dire : Enfans, courage, » continuez à bien boire, à bien » manger, & à vous bien diver- » tir, vous ne ſçauriez me faire » plus de plaiſir ; j'ai grand ſoin » de vous tous : c'eſt moi qui vous » procure les avantages que vous » retirez de la chaſſe & de la pê- » che, c'eſt de moi que vous te- » nez tous les biens que vous poſ- » ſedez.

Après cette réponſe, que ces peuples écoutent en grand ſilence & avec reſpect, ils retournent à leurs danſes & à la *Chicha*, qui

est leur boisson, & bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la Fête se termine par des querelles, par des blessures, & par la mort de plusieurs d'entre eux.

Les Dieux ont soif à leur tour, & demandent à boire: aussi-tôt on prépare des vases ornés de fleurs, & on choisit l'Indien & l'Indienne qui sont le plus en vénération dans le Village, pour presenter la boisson: Le *Mapono* entr'ouvre un coin du rideau, & la reçoit pour la porter aux Dieux, car il n'y a que lui qui soit leur confident, & qui ait le droit de les entretenir. Les Offrandes de ce qu'on a pris à la chasse & à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur yvresse, & de leurs querelles, le *Mapono* sort du Sanctuaire, & leur imposant silence,

il leur annonce qu'il a exposé aux Dieux leurs besoins ; qu'il en a reçu des réponses les plus favorables ; qu'ils leur promettent toute sorte de prospérités, de la pluie selon les besoins, une bonne récolte, une chasse & une pêche abondante, & tout ce qu'ils peuvent desirer. Un jour qu'un de ces Indiens moins duppe que ses Compatriotes, s'avisa de dire en riant que les Dieux avoient bien bû, & que la *Chicha* les avoit rendus de bonne humeur ; le *Mapono* qui entendit ce trait de raillerie, changea aussi-tôt ses magnifiques promesses en autant d'imprécations, & les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine, & de la mort.

Il arrive souvent que ce *Mapono* rapporte de la part des Dieux des réponses bien cruelles : il ordonne à tout le Village de pren-

dre les armes, d'aller fondre sur quelqu'un des Villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à sang. Il est toujours obéi. C'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'est aussi la récompense des hommages qu'ils rendent à l'Esprit infernal, qui ne se plaît que dans le trouble & la division, & qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ses adorateurs.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Isituus*, ce qui signifie; Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux est de parcourir les Rivieres & les Lacs, & de les remplir de Poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le tems de

leur pêche, & les encenſent avec de la fumée de Tabac. Si la chaſſe ou la pêche a été abondante, ils vont au Temple leur en offrir une partie en ſigne de reconnoiſſance.

Ces Idolâtres croient que les ames ſont immortelles, ils les nomment *Oquipau*, & qu'au ſortir de leur corps, elles ſont portées par leurs Prêtres dans le Ciel, où elles doivent ſe réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célébre ſes obſéques avec plus ou moins de ſolemnité, ſelon le rang qu'il tenoit dans le Village. Le *Mapono*, auquel ils croyent que cette ame eſt confiée, reçoit les offrandes que la mere & la femme du défunt lui apportent, il répand de l'eau pour purifier l'ame de ſes ſouillures, il conſole cette mere & cette femme affligées, & leur fait eſpérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur

dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque tems le *Mapono* de retour de son voyage, fait venir la mere & la femme, & prenant un air gay, il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes, & de quitter ses habits de deuil, parce que son mari est heureusement dans le Ciel, où il l'attend, pour partager son bonheur avec elle.

Ce voyage du *Mapono* avec l'ame est pénible : il lui faut traverser d'épaisses Forêts, des montagnes escarpées, descendre dans des vallées remplies de Rivieres, de Lacs, & de Marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin après bien des fatigues, il arrive à une grande Riviere, sur laquelle est un Pont de Bois, gardé nuit & jour par un Dieu nommé *Tatusiso*, qui préси-

de au passage des ames, & qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères & couvert de misérables haillons. Il ne va point au Temple pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il arrive quelquefois que ce Dieu arrête l'ame au passage, sur-tout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette ame est peu docile, & résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame, & la précipite dans la riviére, afin qu'elle se noye. C'est-là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & conti-

nuelles avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Le peuple qui étoit inconsolable, s'adressa au *Mapono*, pour demander aux Dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le *Mapono*, après avoir pris le tems de consulter les Dieux, rapporta leur réponse, qui étoit, qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme, dont le pere vivoit encore dans le Village, cette ame manqua de respect au *Tatusiso*, & ne voulut point se laisser purifier, ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité, de le jetter dans la Riviére.

A ce récit, le pere du jeune homme qui aimoit tendrement son fils, & qui le croyoit déja au Ciel, ne pouvoit se consoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé, que s'il vou-

loit lui préparer un Canot bien propre, il iroit chercher l'ame de ſon fils au fond de la Riviere. Le Canot fut bientôt prêt, & le *Mapono* le chargea ſur ſes épaules. Peu après les pluies étant ceſſées, & le Ciel devenu ſerein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le Canot ne reparut jamais.

Du reſte, c'eſt un pauvre Paradis que le leur, & les plaiſirs qu'on y goûte ne ſont guéres capables de contenter un eſprit tant ſoit peu raiſonnable. Ils diſent qu'il y a de fort gros arbres qui diſtilent une ſorte de gomme, dont ces ames ſubſiſtent; que l'on y trouve des Singes que l'on prendroit pour des Ethiopiens; qu'il y a du miel & un peu de poiſſon; qu'on y voit voler de toutes parts un grand Aigle, ſur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, & ſi dignes de

compassion, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres peuples.

Le P. Cavallero avoit employé tout l'hiver à cultiver dans la Peuplade les nouveaux Chrétiens, & à instruire les Catéchumenes : Le retour de la belle saison l'avertissoit de continuer ses excursions Apostoliques, mais les besoins de ses Néophytes le retinrent plus de tems qu'il ne croyoit; ce ne fut qu'à la mi-Octobre & aux approches de l'hiver qu'il partit avec quelques fervens Néophytes, qui avant leur départ s'étoient fortifiés de la divine Eucharistie, & s'étoient préparés à répandre leur sang pour annoncer JESUS-CHRIST aux Nations Infidéles. Les pluies ne recommencerent pas si-tôt qu'ils l'appréhendoient, & ils eurent beaucoup à souffrir de la soif dans leur voya-

ge, ſur-tout pendant deux jours, où ils furent obligés d'abord de comprimer avec les mains un peu de terre imbibée d'eau, pour en tirer quelque goutte, & ſe rafraîchir la bouche. Mais enfin lorſqu'ils étoient extrémement preſſés de la ſoif, ils trouverent dans le creux d'un arbre une eau pure & claire, & en aſſez grande quantité pour ſe déſalterer.

Les premiers Villages où il entra, le comblerent de joie; car il trouva les Peuples conſtamment attachés aux vérités Chrétiennes qu'il leur avoit prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il avança plus avant. Il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hériſſée de rochers. Quand il fut arrivé au ſommet, il ſe ſentit fort abattu, ſans trouver dequoi reparer ſes forces. Un Indien de ſa ſuite,

suite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, lesquelles, à ce que disent les Gentils, sont les délices de leurs Dieux. On eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur assaisonnement : le Pere en mangea, mais il ne put s'empêcher de sourire en disant, qu'il falloit que ces Dieux eussent terriblement faim, & l'estomac bien chaud, pour prendre goût à un mets semblable.

Après être descendu de la montagne, ses Guides se trompérent, & ne prirent pas le droit chemin : errant à l'avanture dans des bois épais, il fut si maltraité des branches d'arbres souvent entrelassées ensemble, des arbres épineux, des herbes piquantes, des Taons, & des Mosquites, qu'il ne pouvoit se soutenir sur ses pieds, & que ses Néophytes é-

toient obligés de le mettre sur son Cheval, & de l'en descendre.

Enfin, après bien des incommodités souffertes dans ce voyage, il approcha du Village des *Sibacas*. C'est le lieu dont le *Mapono* avoit juré sa perte l'année précédente, ainsi que je l'ai rapporté, & qui peu après fut enlevé avec ses complices par la maladie contagieuse, dont le Village fut affligé.

Le Pere envoya au-devant un fervent Chrétien nommé *Numani*, afin de pressentir la disposition de ces Peuples. Il les trouva persuadés que la mort du *Mapono*, causée par la contagion assez récente, étoit une punition de leurs Dieux, d'où ils concluoient que le Missionnaire étoit leur grand ami, & qu'il falloit bien le recevoir. Ainsi ce n'étoit point le desir de profiter de ses instruc-

ions, mais la crainte d'un nou-
veau déſaſtre, qui les portoit à
ui faire un bon accueil. Le Pere
tant entré dans le Village, tira
part le Cacique, & commença
ar détruire le préjugé ridicule
qu'il s'étoit formé: il lui décou-
rit enſuite le motif qui lui avoit
ait ſupporter tant de fatigues
our le venir voir; qu'il étoit
ouché de leur aveuglement, &
le la vie malheureuſe qu'ils me-
oient ſous la tyrannie du Dé-
non; qu'il venoit diſſiper leurs
énébres, & les éclairer des lu-
nieres de la Foi, en leur faiſant
connoître le vrai Dieu pour l'a-
dorer, & ſa ſainte Loi pour l'ob-
ſerver, & ſe procurer par-là un
véritable bonheur dans cette vie
& dans l'autre.

Tandis que ces paroles frap-
poient les oreilles de ce Barbare,
Dieu lui faiſoit entendre ſa voix

au fond du cœur : il fut touché & converti. L'exemple de son *Mapono* contribua à fortifier ses bons desirs. Ce *Mapono* étoit un jeune homme, fils de celui qui l'année précédente s'étoit engagé par serment de boire le sang du Missionnaire. Un jeune Chrétien fut l'instrument dont Dieu se servit, pour le retirer de l'infidélité : & d'ailleurs l'éloignement où il étoit de la vérité, étoit plus l'effet de son ignorance, que de la dépravation de son cœur. Il ouvrit les yeux à la lumiere, & il devint aussi-tôt Apôtre que Disciple; car ce jour-là même il gagna à JESUS CHRIST deux des principaux du Village.

Le Peuple ne tarda pas à les imiter. Il s'assembla le jour suivant dans la grande Place, où le Pere les entretint fort long-tems des Mysteres de la Foi qu'ils de-

voient croire, des Commandemens de la Loi qu'ils devoient pratiquer, afin de vivre Chrétiennement, & de mériter par une vie Chrétienne, un solide contentement en cette vie, & un bonheur éternel en l'autre. On planta ensuite par ses ordres une grande Croix, & au pied de cette Croix on dressa une espece d'Autel, sur lequel furent exposées les images de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge, & de l'Archange Saint Michel. Tout ce Peuple se mit à genoux, & après une inclination profonde, il cria à haute voix: JESUS-CHRIST Notre Seigneur, soyez Notre Pere: Sainte Marie Notre-Dame, soyez notre Mere. C'est ce que ces bons Indiens répétoient sans cesse; & ce qui répandoit dans le cœur du Missionnaire une joie & une consolation qu'il ne pouvoit expri-

mer. « O mon Seigneur & mon
» Dieu ! s'écrioit-il de son côté,
» que je suis bien payé de mes
» sueurs & de mes fatigues, en
» voyant ce grand Peuple vous
» reconnoître pour son Créateur
» & son Seigneur. Qu'il vous ai-
» me, qu'il vous adore, c'est toute
» la récompense que je vous de-
» mande en ce monde.

La Foi prit de si fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, & entre autres le jeune *Mapono*, dont je viens de parler, souffrirent pour sa défense des vexations cruelles. Le Démon outré de se voir chassé d'un lieu, où depuis tant de siécles il étoit le Maître, suscita un de ses suppôts, qui ameuta quelques autres Indiens, & tous ensemble ils environnerent le jeune homme, & lui firent les reproches les plus amers. « Vous,

» lui dirent-ils, qui étiez le Mi-
» nistre de nos Dieux, & qu'un
» si bel emploi obligeoit à main-
» tenir leur culte, vous les aban-
» donnez lâchement au lieu de
» les défendre: vous écoutez les
» discours séduisans d'un Impos-
» teur qui vous trompe, & vous
» devenez le vil instrument de ses
» pernicieux desseins. Reconnois-
» sez votre faute, demandez par-
» don à nos Dieux, réparez-la
» au plûtôt, représentez au Caci-
» que ses promesses & ses enga-
» gemens, & tous deux travail-
» lez de concert à rétablir la Re-
» ligion de vos peres, qui est sur
» le penchant de sa ruine: sans
» quoi nos Dieux vont tirer une
» vengeance si éclatante, qu'elle
» répandra la terreur dans tous
» les Villages d'alentour.

Le jeune Catéchumene, loin d'être effrayé de ces menaces, ne

fit qu'en rire; & à l'inſtant ces Barbares ſe jetterent ſur lui, le foulerent aux pieds, l'accablerent de coups, & le maltraiterent de telle ſorte, que le ſang lui ſortoit de la bouche en abondance. Un de ſes amis touché de l'état où l'on venoit de le mettre, s'approcha de lui, & l'exhorta à marquer du moins à l'extérieur quelque reſpect pour les Dieux, & à dire un mot pour la forme au Cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il ſacrifieroit volontiers le reſte de vie qu'on lui laiſſoit, pour la défenſe de la ſainte Loi qu'il avoit embraſſée, & pour témoigner ſon amour à JESUS-CHRIST, le ſeul Dieu que nous devons adorer. Sa conſtance confondit ſes perſécuteurs, & Dieu pour le récompenſer le rétablit dans ſa premiere ſanté.

Le P. Cavallero, après avoir

baptisé tous les Enfans que ces nouveaux Catéchumenes lui présenterent, prit le dessein d'aller chez les Indiens *Quiriquicas*. Il en fit part au Cacique du lieu nommé *Patozi*, & le pria de l'accompagner avec un nombre de ses Vassaux, pour lui ouvrir un passage au travers des Forêts, qui se trouvent sur la route. Le Cacique ne goûta pas d'abord cette proposition, à cause de la haine implacable que les Indiens qu'il alloit chercher portoient à ceux de son Village. Cependant, l'amour qu'il avoit pour le Missionnaire, surmonta ses craintes & ses répugnances. Il esperoit même de conclure avec eux une paix qui pût mettre fin pour toujours à leurs divisions. Le Pere avoit outre cela quelques Néophytes, à la tête desquels étoit un nommé Jean *Quiara*, que la bonté de son na-

turel, & l'innocence de ſes mœurs rendoient aimable même aux Infidéles.

Il ſe mit donc en chemin, & il eut à eſſuyer ſur la route les mêmes fatigues & les mêmes incommodités qu'il avoit ſouffertes dans ſes autres voyages, & qu'il eſt inutile de répéter. Lorſqu'il fut près du Village, il fit prendre les devants à deux de ſes Néophytes, pour obſerver ce qui s'y paſſoit. Ils trouverent que tout y étoit en mouvement. Un Suppôt du Démon, informé de l'arrivée du Pere, répandoit l'allarme de tous côtés, criant de toutes ſes forces, que les Dieux ordonnoient de prendre les armes, pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchoit une grande croix à la main, pour les chaſſer de ce lieu, & détruire le culte qu'on leur rend : qu'il n'y

avoit point de tems à perdre, & que s'ils ne s'armoient promptement de force & de courage, pour confondre & terrasser cet ennemi, les Dieux qu'ils avoient toujours adorés, tomboient dans le mépris, & la Religion étoit anéantie.

Ce discours émut tout le Peuple & le remplit de fureur; mais il fit une impression toute contraire sur l'esprit du *Mapono* : « Il faut, se disoit-il, à lui-même, » que nos Dieux soient bien foi- » bles, puisqu'un seul homme les » fait trembler. Si cet étranger, » s'écria-t-il, est l'ennemi de nos » Dieux, que n'usent-ils de leur » puissance pour l'écraser, ou du » moins pour le chasser bien loin » de nos terres, & lui ôter toute » envie d'y revenir ? Pourquoy » empruntent-ils notre secours » pour leur défense ? Ne peuvent-

» ils pas se défendre eux-mêmes ?
» Ou ils ne sont pas ce qu'ils veu-
» lent paroître, ou ils veulent pa-
» roître ce qu'ils ne sont pas.

Une réflexion si raisonnable devoit ouvrir les yeux au Cacique & aux principaux du Village, mais ils n'y firent pas même attention, & ils ne songerent qu'à se tenir bien armés, & attendre de pied ferme cet ennemi irréconciliable des Dieux. Le Pere parut enfin accompagné de peu de Néophytes; car toute sa suite étoit demeurée derriere. Il s'éleva tout à coup un bruit confus de voix tumultueuses, & les Indiens s'avancerent bien armés: A mesure qu'ils s'approchoient du Pere, ils formoient deux aîles pour l'envelopper. Alors la pensée vint à un des Néophytes d'élever bien haut l'image de la Sainte Vierge, afin que tous l'ap-

perçussent : il étoit prévenu d'une secrette confiance, qu'elle les protégeroit dans un danger si pressant. En effet, ces Barbares se mettant en devoir de décocher leurs fléches contre le Missionnaire, leurs bras devinrent si foibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir : ce qui les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipitation dans la Forêt, sans qu'aucun d'eux osât en sortir. Il ne resta dans le Village qu'un seul de ses Indiens nommé *Sonema*, qui fut d'un grand secours dans la suite pour leur conversion.

Le jour suivant le Missionnaire se trouvant comme le Maître dans le Village, dont tous les habitans avoient disparu, ne put voir d'un œil tranquille les deux Temples consacrés au Demon : il en renversa les Tabernacles, &

mit en piéces les Statues ; il en retira les ornemens, & tout ce qui servoit à un culte si abominable ; & après avoir allumé un grand feu, il y jetta tous ces symboles de l'Idolatrie. Le Cacique *Patozi*, qui ne voyoit nul jour à entamer des propositions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de se retirer avec ses Vassaux, & conjura le Missionnaire de venir avec lui, & de mettre ses jours en sûreté. « Partez, à la bonne » heure, lui répondit le Pere, mais » je ne sortirai pas d'ici, que je » n'aye annoncé J. C. à ce pau- » vre peuple, dussai-je y perdre la » vie ». Ses Néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de *Patozi*, le Pere prit son Breviaire, & tandis qu'il récitoit son Office, il apperçût tout à coup à ses côtés un Indien de haute taille, & d'un air

sérieux. Ce Barbare voyant le livre que le Pere tenoit entre les mains, s'imagina qu'il contenoit le charme qui avoit rendu leurs bras immobiles. Il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le Pere qui reconnut que c'étoit le Cacique du lieu, tâcha de le désabuser de son erreur. Il l'entretint d'abord des artifices du Démon, qui abusoit de leur crédulité pour les perdre; il lui parla ensuite du vrai Dieu, à qui nous sommes redevables de notre Etre, & qui mérite seul nos adorations, & de sa Loi toute sainte, à l'observation de laquelle est attaché notre bonheur. Le Cacique l'écouta sans dire un seul mot, puis levant les épaules, il se retira à sa maison, où il prit une grosse poignée de Flêches qu'il porta dans la Forêt.

Il tint la nuit suivante un grand

Conseil de tous les Principaux du Village, où se trouva l'Indien *Sonema*. Ils furent long-tems dans l'irrésolution sur le parti qu'ils devoient prendre. Ce qui leur étoit déja arrivé, leur faisoit craindre que de nouveaux efforts pour perdre le Missionnaire, ne fussent inutiles. *Sonema* parla alors, & après avoir fait les plus grands éloges de la bonté & de la douceur de l'homme Apostolique, il leur parla avec tant d'admiration des instructions qu'il lui avoit faites de la Loi du vrai Dieu, que tous unanimement se déterminerent à retourner au Village, & à se mettre entre ses mains. Ils sortirent donc de leurs bois, & entrant dans le Village, ils allerent droit à la Cabane où étoit le Missionnaire, qui les reçut avec toutes sortes de caresses & d'amitiés : il

semble que Notre Seigneur eût mis dans son air & dans ses manieres, je ne sçais quoi de plus qu'humain, qui attiroit la confiance & le respect de ces peuples. Ils se jetterent à ses pieds, ils lui demanderent pardon, & aucun d'eux n'osoit le quitter sans sa permission. Le *Mapono* vint le dernier, se tenant en sa présence dans une posture modeste. Le Pere le reçut à bras ouverts, & le fit asseoir auprès de lui: Il lui exposa les vérités de la Religion, il lui fit sentir que sans la connoissance du vrai Dieu, & sans la foi en J. C. il étoit impossible de se sauver. Enfin, il lui témoigna qu'il étoit pénétré d'une vive douleur mêlée d'indignation, de les voir tyrannisés par les *Tinimaacas*, cette Trinité Diabolique qui ne cherchoit que leur perte.

Tout le Peuple étoit attentif, &

ne ſçavoit quel ſeroit le fruit de cet entretien. Les uns croyoient que le *Mapono* ne manqueroit pas de s'irriter, & d'uſer de violence, pour défendre avec éclat la divinité des Démons ; d'autres s'attendoient à un ſuccès plus favorable, & ils ne ſe tromperent point. Ce *Mapono* avoit de l'eſprit, & un beau naturel, & Dieu agiſſoit dans ſon cœur par la force de ſa grace. Il ſe jetta aux pieds du Pere, & le pria de l'admettre au rang des Chrétiens ; & pour preuve de la ſincérité de ſes deſirs, il ſe leva auſſi-tôt, & adreſſant la parole à tous ces Indiens qui l'environnoient, il confeſſa hautement qu'il avoit été trompé, & qu'il avoit trompé les autres ; qu'il retractoit tout ce qu'il avoit appris, & ce qu'il leur avoit enſeigné ; qu'il n'y a de vrai Dieu que J. C. que ſa Loi eſt la ſeule qui conduit

au salut éternel ; que pour réparer son infidélité passée, non seulement il les exhortoit à embrasser cette Loi sainte, mais qu'il alloit la faire connoître aux Indiens *Jurucares*, *Cozicas*, & *Quimiticas*, afin qu'ils la suivissent à son exemple. Ce fut là un sujet de joie bien sensible pour le Missionnaire & ses zélés Néophytes, qui ne cessoient d'embrasser le nouveau Catéchumene, & de montrer leur affection au grand Peuple qui s'empressoit d'entrer dans le bercail de Jesus-Christ.

Le Pere ayant fait faire une grande Croix, on la porta en procession jusqu'au milieu de la place, où elle devoit être plantée, tandis que les Néophytes chantoient les Litanies à deux chœurs de musique. Ces Barbares qui n'avoient jamais entendu une pareille harmonie, se croyoient

transportés dans le Ciel, & ne pouvoient se lasser de l'entendre. Il se mit ensuite à baptiser les enfans. « On m'en présenta une si » prodigieuse multitude, dit-il » dans une de ses Lettres, que » toute la journée se passa à leur » administrer le Baptême, & que » les bras me tomboient de lassi- » tude : pourrois-je exprimer l'a- » bondance des consolations in- » térieures que je goûtois, voyant » tant de jeunes Indiens régéné- » rés dans les eaux du Baptême, » & leurs parens, qui étoient peu » auparavant si entêtés de l'idola- » trie, devenus de fervens Caté- » chumenes ! La saison des pluies » qui étoit déja commençée, ne » me permit pas de demeurer plus » longtems parmi eux : il fallut » partir pour retourner dans ma » Peuplade. Ces bons Indiens ne » pouvoient se consoler de mon

» départ : Ils m'environnoient en » sanglottant ; mon Pere, me di- » soient-ils, faut-il que vous nous » abandonniez si-tôt ? Ne nous » oublierez-vous pas ? Quand » viendrez-vous nous revoir ? » Que ce soit au plûtôt, nous vous » en conjurons. Puis s'adressant » à mes Néophytes, ils les prioient » avec larmes de m'amener incessamment dans leur Village. Ils » tinrent toujours le même dis- » cours pendant un long espace de » chemin qu'ils m'accompagne- » rent. Enfin, quand il fallut se » séparer, ils m'offrirent plusieurs » enfans pour me servir à l'Egli- » se ; j'en choisis trois qui me sui- » virent, & que je gardai dans la » Peuplade ».

Le dessein du P. Cavallero étoit de parcourir toutes les terres de la Nation des *Mañacicas*, afin d'en déraciner l'Idolatrie, d'y

planter la foi, & de disposer ces Peuples nombreux à se réunir dans des Peuplades, pour y être instruits, & y être admis au Baptême. Aussi tôt que la saison le permit, il fit choix d'un nombre de fervens Néophytes, prêts comme lui à répandre leur sang, pour la conversion de ces Infidéles, & il partit avec eux le quatriéme d'Août de l'année 1707. Il arriva le jour qu'on célébre la Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, sur les bords de la riviere *Zununaca*. Le Cacique des Indiens *Zibacas* nommé *Petumani*, vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ses Vassaux, avec une provision abondante de poissons pour le régaler. Etant pressé de se rendre au Village, il laissa plusieurs de ses gens pour accompagner le Pere, pour lui applanir le chemin, & lui fournir tout ce

qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Quand le Missionnaire arriva au Village, le Cacique vint le complimenter, & le conduire à la grande place, où tous les Indiens, hommes, femmes, & enfans s'étoient assemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations & que cris de joye: tous l'environnerent, & chacun s'empressa de lui baiser la main, & de lui demander sa bénédiction. Il songea d'abord à pacifier les troubles qui s'étoient élevés depuis son départ, entre eux & les Indiens *Ziritucas*, & qui auroient été la source d'une guerre cruelle. Il fit appeller ces Indiens, qui ne firent nulle difficulté sur sa parole de se rendre dans un Village, qu'ils regardoient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques, & ré-

glé leurs différends à l'amiable, il leur fit jurer une amitié constante, & la paix fut parfaitement rétablie.

Le jour suivant, tous les Indiens des deux Villages s'assemblerent dans la place publique, & le Missionnaire leur renouvella les instructions qu'il leur avoit faite l'année précédente, où il leur inspiroit de l'horreur pour leurs fausses Divinités, & leur expliquoit la Doctrine Chrétienne: & afin qu'elle se gravât bien avant dans leur mémoire, il en avoit réduit tous les articles en des espéces de Cantiques, qu'il avoit composés en leur langue. Il les faisoit chanter par ses Néophytes; mais ces Indiens ne leur donnoient aucun repos, en les leur faisant répéter sans cesse, afin de les apprendre par cœur, & de les chanter tous les jours, pour en conserver le souvenir. Une

Une faveur singuliere accordée par la Sainte Vierge à un de ces Catéchumenes, contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la foi. Le Cacique avoit un neveu nommé *Zumacaze*. Une fiévre maligne le dévoroit depuis plus d'un mois, & l'avoit réduit à l'extrémité. Il se sentoit mourir, & sa douleur étoit de n'avoir pas reçû le Baptême. Il avoit entendu parler du pouvoir de la Sainte Vierge auprès de Dieu, & de sa bonté pour les hommes. La pensée lui vint de l'invoquer, & de mettre en elle toute sa confiance. « Vierge Sainte, s'écria-t-il en présence d'un » grand nombre d'Indiens, je » crois que vous êtes la Mere de » Dieu, je crois en JESUS-CHRIST » votre cher Fils; voudriez-vous » m'abandonner dans le triste é- » tat où je me trouve, & seroit-ce

» ce inutilement que j'aurois eſ-
» peré en vous ? Ne permettez pas
» que je meure infidéle, délivrez-
» moi de cette fiévre, juſqu'à ce
» que je puiſſe recevoir le ſaint
» Baptême, & aller vous voir &
» vous aimer dans le Ciel.

A peine eut-il achevé ſa priere, qu'il ſe ſentit exaucé, ſes forces revinrent tout à coup, & ſa ſanté fut entiérement rétablie. Une guériſon ſi prompte accordée à la priere du Catéchumene, enflamma de plus en plus dans les cœurs de ces peuples, le deſir qu'ils avoient d'être Chrétiens. Dieu touché de la confiance qu'ils avoient en ſes miſéricordes, continua de répandre ſur eux ſes bénédictions : ils amenerent au Miſſionnaire tous leurs Malades, en le ſuppliant d'interceder pour eux auprès d'un Dieu ſi puiſſant, dont il étoit le Miniſtre. Le Pere

se sentit inspiré de condescendre à leurs desirs : Il demandoit à chaque malade, s'il croyoit en J. C. & s'il vouloit recevoir le Baptême. Le malade ayant répondu qu'ouï, il lisoit sur lui l'Evangile de la Messe, que l'Eglise à prescrite pour les infirmes, & il finissoit par ces paroles : *Qu'il soit fait selon que vous avez cru.* Et aussi-tôt le malade étoit guéri, Dieu voulant sans doute récompenser leurs saints desirs, & les confirmer dans la foi qu'ils étoient résolus d'embrasser.

Il finit sa mission par baptiser les enfans qui étoient nés pendant son absence : le Cacique & les principaux du Village le prierent de se transporter chez les Indiens *Jurucares*, qui désoloient tous les Villages d'alentour, en pillant les biens de leurs habitans, & les tuant sans miséricorde. Plus

ce Peuple étoit féroce & barbare, plus le Miſſionnaire eut d'empreſſement à lui annoncer les vérités de la foi. Après avoir marché quatre jours, il ſe trouva à l'entrée de leur Village, dont il croyoit être encore bien éloigné. Voyant le péril de ſi près, il avertit ſes Néophytes de faire un acte de contrition, & il leur donna une abſolution générale. Un Gentil qui les conſidéroit, fut touché, & ſe jettant aux pieds du Pere, il lui proteſta qu'il vouloit vivre & mourir Chrétien.

L'arrivée du Pere avoit été connue dès la veille du *Mapono* de ce Village, & craignant, ſelon les apparences, qu'il ne dévoilât ſes ſupercheries, il avoit déja commandé de la part des Dieux à tous ces Indiens d'aller ſe cacher dans les bois. Quand le Pere entra dans le Village, il en reſtoit enco-

re quelques-uns qui prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un jeune homme d'une figure & d'une physionomie assez aimable. Le Pere s'approcha de lui avec toute sorte de témoignages d'amitié : il lui fit des présens de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares sont très-curieux, & il le renvoya fort content vers ses compatriotes qui avoient pris la fuite.

Dieu inspira à ce jeune homme tant d'affection pour le Missionnaire, & donna tant de force à ses paroles, qu'il changea en un instant le cœur de ses compatriotes. Peu à peu il les ramena au Village, & les conduisit au Missionnaire. Ces barbares en l'envisageant ne pouvoient revenir de leur surprise. Ils s'imaginoient que c'étoit un homme monstrueux, & qui devoit être bien terrible, puisqu'il avoit jetté l'épouvante parmi leurs

Dieux, & qu'il les avoit mis en fuite. Mais étant témoins de sa douceur & de son affabilité, ils conclurent que leurs Divinités étoient bien foibles, puisqu'elles appréhendoient un homme de ce caractere. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, & y firent naître un respect & une véritable affection pour l'homme Apostolique.

Le lendemain tout le peuple s'assembla dans la place au pied d'une Croix que le Pere y avoit déja plantée. Il commença ses instructions sur la Religion. Il leur fit d'abord l'histoire de la création du monde, de la chute des Anges prévaricateurs, & punis de supplices éternels pour leur révolte; il leur demanda si ces esprits rebelles & condamnés à l'enfer méritoient leurs hommages, il leur exposa les ruses & les arti-

fices de leurs Prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infâmes Divinités. Il leur expliqua ensuite les mystères de la foi & les articles de la loi Chrétienne, dont l'observation est suivie d'une éternelle récompense. On l'écoutoit avec la plus grande attention. Le *Mapono* qui avoit vieilli dans l'infidélité, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumiere, avoua publiquement que jusqu'ici il les avoit trompé, pour se procurer de la considération, & une subsistance honnête.

Le Pere, ayant continué pendant quelques jours l'explication de la Doctrine Chrétienne, & voyant l'impression qu'elle faisoit sur l'esprit de ces Barbares, songea à couper jusqu'à la racine de l'Idolatrie, en leur ôtant tout ce qui pouvoit être une occasion de rechute. Il se fit apporter dans la

place les Tabernacles de leurs Idoles, & tout ce qui servoit à leur culte, & après les avoir foulés aux pieds, il les brûla en leur présence. Après quoi il les exhorta fortement à mettre bas les armes, & à finir toute hostilité avec les peuples voisins: le Cacique & les principaux du Village lui promirent d'aller eux-mêmes leur offrir la paix, & terminer toutes leurs querelles. Mais ce Cacique lui représenta qu'étant fort vieux, & n'ayant que peu de tems à vivre, il avoit un extrême desir de recevoir le Baptême. Comme on s'est fait une Loi de ne baptiser les Adultes, que quand ils vivent dans les Peuplades, le Pere ne put lui accorder cette grace, mais il le consola par la promesse qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même, ou quelqu'un de ses Compagnons viendroient le mettre dans la voye

du salut. Du reste, il n'eut garde de lui refuser une petite Croix qu'il lui demanda pour gage de sa parole, afin de la porter pendue au col, & qu'elle fût sa défense contre les attaques du Démon, en lui ajoûtant qu'elle serviroit de modéle à celles qu'il feroit faire à ses Vassaux, pour se garantir pareillement des piéges de l'esprit infernal.

Après avoir baptisé les Enfans qu'on lui présenta en grand nombre, il tourna ses pas vers le Village des Indiens *Quiriquicas*, qui après avoir tenté inutilement l'année précédente de le faire mourir, avoient fait paroître ensuite tant d'ardeur pour embrasser la Foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, & lui firent un bon accueil, mais qui n'étoit pas accompagné de certains témoignages d'affection propres de ces peuples, & ausquels il

s'attendoit. Le Miſſionnaire eut bientôt découvert la cauſe de leur froideur. Une Maladie contagieuſe ravageoit leur Village, & ils s'étoient perſuadés que lui ſeul en étoit l'auteur, & que pour les punir de l'attentat qu'ils avoient formé contre ſa vie, il faiſoit venir d'ailleurs la peſte, & la répandoit dans l'air qu'ils reſpiroient.

Le Miſſionnaire ſongea d'abord à leur ôter de l'eſprit une idée ſi ridicule. « Je ne ſuis, leur » dit-il, qu'une foible Créature, » ſans force & ſans pouvoir. Ce » fléau qui vous afflige, vous eſt » envoyé de Dieu, Créateur & » Souverain Maître de toutes » choſes, c'eſt ſa Juſtice que vous » devez fléchir, & ſes miſéricor- » des qu'il vous faut implorer ». Il parloit encore, lorſqu'on vint l'avertir que le Cacique nommé

Sanucare, étoit sur le point d'expirer : il courut aussi-tôt à son secours, & il le trouva tombé dans un délire frénétique, sans qu'aucun reméde pût le soulager. A cette vûe il se prosterna à terre, & fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de JESUS-CHRIST, que cette ame rachetée de son Sang, pût recevoir le saint Baptême. Au moment le délire cessa, & la raison revint au Malade. Le Pere en profita pour l'instruire de nos divins Mystéres, lui suggérer des Actes de contrition, d'amour de Dieu, & de confiance en sa miséricorde, & lui conférer le Baptême, après quoi le Malade rendit son ame à son Créateur.

Le lendemain le Pere ordonna une Procession générale, où il fit porter l'image de la Sainte Vierge, dont il imploroit l'assistance

en faveur de ce peuple encore tendre dans la Foi ; il visita les Cabanes de ceux qui étoient attaqués de la peste ; en faisant mettre les assistans à genoux, il récitoit tout haut la Salutation Angélique, puis il demandoit au Malade s'il croyoit en J. C. & s'il mettoit sa confiance en la protection de sa Sainte Mere : aussitôt qu'il avoit répondu conformément à sa demande, il lui appliquoit l'image de la Sainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain, car la peste cessa en peu de jours, & tous les malades recouvrerent la santé.

L'hiver qui approchoit, pressoit le Pere de parcourir d'autres Villages. A peine s'étoit-il mis en chemin, pour se rendre chez les Indiens *Cozocas*, qu'un Cacique d'un Village voisin, suivi d'un grand nombre de ses Vassaux, l'a-

borda en lui faisant des plaintes ameres, de ce qu'il ne venoit pas chez lui; & pour l'y engager, il n'y a point d'artifices, de prieres, & de motifs auſquels il n'eût recours. Le Pere ayant tâché de le contenter par les raiſons qu'il lui apporta, l'invita à le ſuivre.

Lorſqu'il fut entré dans le Village des *Cozocas*, & qu'il ſe montra dans la grande place où ces Barbares étoient aſſemblés, il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuſe de fléches, qu'ils lui décocherent de toutes parts: C'eſt une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les fléches, quoique décochées avec le plus grand effort, venoient tomber à ſes pieds, comme ſi elles euſſent été repouſſées par une main inviſible; il n'y eut que deux de ſes Néophytes qui en furent percés, l'un au bras, & l'autre dans le

bas ventre. L'intrépidité du Miſſionnaire, qui, loin de reculer avançoit toujours, les frappa, & ſuſpendit leur fureur. Pendant cet intervalle il s'approcha du *Mapono*, & l'abordant avec un air affable. « Ne voyez-vous pas, lui » dit-il, que tous vos efforts pour » me nuire, ſont inutiles, à moins » que Dieu ne le permette? Oſez-» vous dire que les Démons, que » vous avez fait l'objet de votre » culte, ſont les Seigneurs du » Ciel & les Maîtres de la terre, » eux qui ne ſont que de viles » & mépriſables Créatures, con-» damnées au feu éternel par la » Divine Juſtice? Reconnoiſſez » votre aveuglement, adorez le » Dieu qui les punit, qui ſeul mé-» rite vos adorations, & qui vous » punira comme eux, ſi vous fer-» mez les yeux à la lumiere qui » vient vous éclairer.

Le *Mapono*, qui dans sa fureur avoit dépêché un exprès au Cacique des *Subarecas* nommé *Abetzaico*, pour venir avec ses Soldats l'aider à exterminer l'ennemi capital des Dieux, se trouva tout-à-coup changé, & n'étoit plus le même homme. Il combla le Pere d'amitiés, il le logea chez lui, & le régala de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le Pays. *Abetzaico* arriva en même tems sans armes, & suivi simplement de deux vaisseaux, & comme il étoit prévenu d'estime & d'amitié pour l'homme Apostolique, il reprocha d'abord au *Mapono* ses excès, & le confirma dans les sentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le Pere, que ses deux Néophytes blessés étoient sur le point de rendre le dernier soupir. Il alla aussi-

tôt les joindre. « Pourrois-je ex-
» primer, dit-il, dans une de ſes
» Lettres, combien mon cœur
» fut touché & attendri, quand
» je vis ces deux Néophytes éten-
» dus ſur la terre toute rouge de
» leur ſang, en proie aux Moſ-
» quites, & n'ayant que quelques
» feuilles d'arbres pour couvrir
» leur plaie. Mais quelle fut mon
» admiration, quand je fus témoin
» de leur patience, des tendres
» entretiens qu'ils avoient avec
» JESUS-CHRIST & la Sainte
» Vierge, & de la joye qu'ils fai-
» ſoient paroître de verſer leur
» ſang pour procurer le ſalut à ces
» Barbares. L'un d'eux n'avoit
» reçu le Baptême que depuis
» quelques mois, la fléche lui
» avoit percé le bras de part en
» part, & ſes nerfs bleſſés lui cau-
» ſoient de fréquentes paſmoi-
» ſons. Pour l'autre, les inteſtins

» lui sortoient du bas ventre, &
» l'on eut bien de la peine à les
» remettre dans leur état naturel.
» Ils éprouverent bientôt l'un &
» l'autre l'effet de leur confiance
» en la mere de Dieu : celui-ci
» après un léger sommeil se trouva
» guéri ; & celui-là en peu de
» jours ne ressentit plus de dou-
» leur, & eut le libre usage de son
» bras.

Le Pere demeura quelques jours avec ces Indiens, jusqu'à ce qu'il les eût entiérement gagnés à JESUS-CHRIST. Cependant, *Abetzaico* le sollicitoit continuellement de venir dans son Village, & il n'y eut pas moyen de se refuser plus long-tems à ses fortes instances. Aussi-tôt que le Pere parut parmi les *Subarecas*, ce ne furent que fêtes & que réjouissances, ces bons Indiens ne sçachant comment exprimer leur

joye, & le desir qu'ils avoient d'embrasser la Loi Chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur par la santé qu'il rendit à tous les Malades, sur lesquels le Missionnaire lut le Saint Evangile. Mais leur joye se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux: Comme son départ ne pouvoit se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui applanir le chemin, & le pourvoir de vivres, lui, & ceux qui étoient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours dans une épaisse Forêt, par un sentier étroit & difficile, ses Guides perdirent leur route, & s'égarerent. Il lui fallut errer plusieurs jours à l'avanture dans les bois, sans sçavoir où il alloit, & ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre,

& des racines sauvages. Dans cet extrême embarras il eut recours à l'Archange Saint Raphaël & aux Saints Anges Gardiens, & peu après, lorsqu'il y pensoit le moins, il se vit à la porte du Village des Indiens *Aruporecas*, où il avoit fait Mission les années précédentes.

Il fut bien consolé de trouver dans ces Peuples le même éloignement de l'Idolatrie, & le même desir de professer la Loi Chrétienne, où il les avoit laissés. Il passa quelques jours à les instruire de nouveau, & à les confirmer dans leurs bons sentimens, puis il reprit sa route.

Après avoir traversé des lacs, des Marais, & des bois, il s'égara de nouveau sans pouvoir s'orienter, ni découvrir le chemin qu'il devoit prendre. Il avoit ouï dire que le Village des Indiens

Bohocas se trouvoit dans ces Cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au sommet d'un grand arbre, pour observer tout l'horison. Cet Indien apperçut heureusement la montagne, & c'est vers ce côté-là qu'ils dirigerent leur route. Ils arriverent bien fatigués au Village, où ces bons Indiens n'oublierent rien pour rétablir leurs forces. On avoit logé le Pere dans une Cabane fort propre. Il y trouva des disciplines armées d'épines très-piquantes, & ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre de semblables dans le village, il craignit que cette apparence d'austérité, ne cachât quelque reste de superstition. Il fit venir le Cacique qui se nommoit *Sorioco*, & lui montrant une de ces disciplines, il lui demanda ce que signifioit cette nouveauté, qu'il n'avoit

vû nulle part. « Je vais vous l'ex-
» pliquer, répondit le Cacique :
» les Indiens *Borillos* s'aviserent
» de vouloir s'établir parmi nous,
» & nous y consentîmes. C'est un
» Peuple hautain & superbe, qui
» prit bientôt des airs dédai-
» gneux & mépriſans, tournant
» en ridicule toutes nos actions.
» Nous en fûmes piqués au vif, &
» nous conjurâmes leur perte.
» Dans le silence de la nuit nous
» fîmes périr tous les hommes, ne
» reſervant que les femmes qui
» pouvoient être de quelque utili-
» té. Le châtiment suivit de près
» notre crime, la peſte se répandit
» dans le Village, & nous la re-
» gardâmes comme une punition
» de Dieu. Dès lors nous songeâ-
» mes à appaiſer sa colere. Nous
» ſçavions que dans les Peupla-
» des Chrétiennes, cet inſtrument
» de pénitence est en uſage pour

» expier ſes fautes ; nous y eûmes » recours , & deux fois le jour » nous allions nous proſterner au » pied de la Croix , & criant à » Dieu miſéricorde , nous nous » frappions avec ces diſciplines , » juſqu'à répandre du ſang en » abondance. Il paroît que notre » pénitence fut agréée de Dieu, car » en peu de jours la peſte ceſſa , » & nul de ceux qui en furent at- » teints ne mourut. Depuis ce » tems , la Croix eſt encore beau- » coup plus en vénération parmi » nous ». Le Pere conçut par ce diſcours , quelle ſeroit la ferveur de ces Indiens, lorſque raſſemblés dans des Peuplades , comme ils le ſouhaitoient, ils ſeroient parfaitement inſtruits des vérités de la Religion. Il les laiſſa dans cette douce eſpérance , & continua ſon voyage juſqu'à la réduction ou Peuplade de S. Xavier , où après

cinq mois de fatigues & de souffrances, il arriva au mois de Janvier de l'année 1708.

Dès que la saison des pluies fut passée, le Pere Cavallero songea à recueillir le fruit de ses travaux auprès de tant de Barbares qu'il avoit disposés au Christianisme, & à établir dans une vallée commode une réduction où Peuplade, où il pût les rassembler. Il n'y avoit point à choisir, car le pays est tout couvert de bois. Il ne se présenta qu'une assez vaste campagne, mais fort marécageuse & infestée de Mosquites. Elle est située dans le voisinage des Indiens *Tapacuras* & *Paunocas*. C'est dans cette campagne & aux bords d'un grand Lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle Peuplade sous le titre de l'Immaculée Conception. Il y avoit aux environs de ce Lac plusieurs habitations d'Indiens

Paunapas, Unapes, & *Carababas*. Ces peuples ſont extraordinairement ſauvages, mais lâches & timides : hommes & femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre : ils n'ont proprement d'autre Dieu que leur appétit brutal, & s'ils rendent quelque culte au Démon, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſe perſuadent qu'il y va de leur intérêt : ils ne vont point à la chaſſe dans les bois, & ils ſe contentent de ce que leurs campagnes leur fourniſſent. Ils parurent fort dociles aux inſtructions que leur fit le Miſſionnaire, & ils conſentirent tous à vivre dans la Peuplade, pourvû qu'on leur permît la *Chicha*, qui eſt leur boiſſon ordinaire, & dont ils ne pouvoient pas ſe priver, diſoient-ils, parce que l'eau crue leur cauſoit de violentes coliques d'eſtomac. Le Pere n'eut pas de

peine

peine à leur en permettre l'usage, parce qu'ils la prenoient avec modération, & qu'ils n'étoient pas sujets à s'enyvrer comme les autres Barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est si agréable, ils font rôtir le Maiz jusqu'à ce qu'il devienne du charbon, & après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudiéres d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau noire & dégoûtante, est ce qu'ils appellent *Chicha*, & ce qui fait leurs délices.

D'autres peuples voisins des Indiens *Mañacicas*, vinrent habiter la même Peuplade, qui se trouva en peu de tems très-nombreuse. Mais comme l'air y étoit mal sain, & qu'il y avoit lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau, il résolut de la transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort

agréable, qui avoit à l'Orient, les *Puyzocas*; au Nord, les *Cozocas*; & à l'Occident, les *Cosiricas*. C'eſt dans cette plaine qu'il ſe fixa, & qu'avec le ſecours de ſes Catéchumenes, il eut bientôt rebâti la Peuplade. Il s'appliqua auſſi-tôt avec un zéle infatigable à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fonds de barbarie avec lequel il étoit né, à l'humaniſer peu à peu, & à l'inſtruire de nos divins myſtéres, & des obligations de la vie Chrétienne. Toute la journée étoit occupée dans ces fonctions laborieuſes, & le tems de la nuit il le réſervoit pour la priere, & pour un leger repos de quelques heures, qui le mît en état de reprendre le lendemain ſes travaux ordinaires.

Lorſqu'après une année entiére de ſueurs & de fatigues, il eut établi dans ſa nouvelle Peuplade

le même ordre qui s'observe dans les autres Peuplades Chrétiennes, qu'il vit ses Néophytes bien affermis dans la foi, & se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelques tems à son Compagnon le soin de les entretenir dans ces saintes pratiques, & il tourna ses vûes vers d'autres Nations Barbares, pour les soûmettre au joug de l'Evangile. La conversion des Indiens *Puyzocas* étoit la plus difficile; ces Infidéles devinrent le principal objet de son zéle.

Il partit accompagné de trente-six Indiens *Mañacicas*, auſquels il avoit donné tout récemment le Baptême. Il souffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jettée sur ses jambes, il ne pouvoit marcher qu'avec le secours de ses Néophytes. Enfin, il arriva bien

fatigué chez les *Puyzocas*, on l'y reçut avec des démonſtrations de joie extraordinaires, chacun s'empreſſant à lui marquer ſon affection, & à lui offrir des fruits du pays, & d'autres ſoulagemens ſemblables. Le Cacique ne cédoit à pas un de ſes Vaſſaux dans les témoignages de ſon amitié, tandis que lui & les ſiens, ſous de trompeuſes careſſes, ils couvroient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fuſſent partagés dans différentes Cabannes, enſorte qu'ils ne fuſſent que deux où trois enſemble.

Auſſi-tôt qu'ils ſe furent mis à table pour prendre un léger repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, ſe tirant des lignes noires ſur le viſage. C'eſt une cérémonie en uſage parmi eux, lorſqu'ils trament quelque funeſtes complot. Au même

tems ces Barbares vinrent fondre sur les Néophytes, & les assommerent. Quelques-uns échapés à leur fureur, coururent en hâte à la Cabane où étoit le Pere, qui disoit tranquillement son office : l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement : il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le perçérent d'un Javelot. Le Pere se sentant frappé à mort, se débarrassa du Néophyte qui le portoit, & se mettant à genoux devant son crucifix, il offrit à Dieu son sang pour ceux qui le répandoient si cruellement : prononçant ensuite les saints noms de JESUS & de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 de Septembre de l'année 1711. qu'il termina sa carriere par une mort si glorieuse. Vingt-six Néophytes qui l'accompa-

gnoient furent pareillement les victimes de leur zéle. Les autres retournerent à la Peuplade de la Conception, & cinq y moururent de leurs bleſſures. Ces nouveaux fidéles furent conſternés, lorſqu'ils apprirent la perte qu'ils venoient de faire. Ils allerent en grand nombre bien armés chercher le Corps de leur cher Pere, Ils l'apporterent à la Peuplade avec la plus grande vénération, & ils continuent de le révérer comme un de ces hommes Apoſtoliques, qui * ſe ſont livrés eux-mêmes, & ont expoſé leur vie, pour annoncer aux Nations le nom de notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Cependant le P. de Zea, qui demeuroit à la Peuplade de Saint Joſeph, penſoit de ſon côté à

* *Qui tradiderunt animas ſuas, pro nomine Domini noſtri JESU-CHRISTI.*

établir une nouvelle Réduction ou Peuplade. Un nombre de zélés Néophytes partirent par ses ordres pour aller à la recherche des Barbares. Ils marcherent pendant plusieurs jours, & enfin ils découvrirent des traces de pieds d'hommes, qui marquoient qu'un bon nombre d'Indiens avoit passé par ce lieu-là : s'étant avancés un peu plus loin, ils apperçurent un vieillard avec sa famille, qui ensemençoit ses terres Ce pauvre Indien pâlit à la vue des Néophytes, & tout tremblant de peur il les supplia de ne pas lui ôter la vie. Les Néophytes ne purent s'empêcher de rire de sa frayeur, & pour le délivrer de toute inquiétude, ils accompagnerent de quelques présens, & entre autres d'un petit couteau, les marques d'amitié qu'ils lui donnerent. Le vieillard sautant de joie, conduisit ses bien-

faiteurs à ſon Village, où on les accueillit avec toute ſorte de témoignages d'amitié, auſquels ils répondirent par de petits préſens, qui gagnérent entiérement ces Infidéles. Mais comme leur langue étoit différente, & qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gens qu'ils emmenerent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, & leur ſervir d'Interprétes.

Ces Indiens ſont de la Nation des *Morotocos*. Ils ſont de haute taille, & d'une complexion robuſte. Ils font leurs fléches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils ſçavent manier avec beaucoup d'adreſſe. Les femmes y ont toute l'autorité; & non ſeulement les maris leur obéiſſent, mais ils ſont encore chargés des plus vils miniſtéres du ménage, & des détails domeſtiques. Elles ne conſervent

pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouvernement & de religion. Leur pays est sec & sterile, & tout environné de montagnes & de rochers: ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des Forêts de Palmiers ; le tronc de ces arbres leur fournit une moële spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson. Quoique durant l'hiver, l'air soit fort froid dans leur climat, & que souvent il y géle, ils sont totalement nuds, & n'en ressentent nulle incommodité. Un calus général leur épaissit la peau, l'endurcit, & les rend insensibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens *Morotocos*, ne pouvoient contenir la joie qu'ils ressentoient d'avoir quitté leur misérable pays, & de se trouver parmi les Chrétiens dans un lieu, où ils avoient abondamment de quoi satisfaire aux besoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le P. Philippe Suarez les prit pour interprétes, & alla visiter les cinq Villages d'Indiens qui forment cette Nation, pour leur faire connoître le vrai Dieu. Les entretiens que le Missionnaire eut avec eux sur les vérités de la religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menoit dans la Peuplade, les déterminérent tous à le suivre, & à aller s'y établir.

D'autres Néophytes de la même Peuplade, avoient fait une sembla-

ble excursion chez d'autres Indiens d'une Nation nommée *Quies*, & avoient pareillement amené avec eux deux de ces Indiens pour apprendre la langue Chiquite, & servir d'Interprétes. A quelque tems de-là leurs parens ayant pris quelque inquiétude sur la destinée de leurs Enfans, se rendirent à la Peuplade pour s'en informer par eux-mêmes. On leur témoigna tant d'amitié, & ils furent si charmés des exercices qui s'y pratiquoient, qu'ils engagerent tous les Indiens de leur Nation, à venir fixer leur demeure parmi ces nouveaux Fidéles, & à s'assujettir aux loix de l'Evangile. Il n'y eut que quelques familles qui ne purent se résoudre à quitter leur terre natale; mais enfin en l'année 1715. que le P. Suarez passa par leurs Habitations, elles surmonterent leurs

répugnances, & vinrent se joindre à leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnerent des connoissances bien particularisées d'une infinité d'autres Nations répandues dans toutes ces terres, jusqu'à la grande Province de *Chaco*, & entr'autres des Indiens *Zamucos*, qui habitent six grands Villages, dont chacun est plus peuplé que la Réduction de Saint Joseph; & six autres moins grands, mais qui se touchent presque les uns les autres, tant ils sont voisins, & où l'on parle la même langue. On prit dès lors le dessein de travailler à la conversion de ce grand peuple; mais auparavant on ne pouvoit se dispenser de former au plûtôt une nouvelle Peuplade, en partageant celle de S. Joseph, laquelle étoit devenue si nombreuse par le concours de tant de Fa-

milles Indiennes, qui étoient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvoient plus suffire à leur subsistance.

A neuf lieues de S. Joseph, se voit une belle plaine nommée Naranjal, qui n'est stérile que par le défaut de culture : c'est cette Plaine que l'on choisit, de l'agrément des Néophytes, pour y bâtir la Peuplade sous l'invocation de S. Jean-Baptiste : elle fut composée d'anciens Néophytes, & de quatre Nations différentes d'Indiens, qui se porterent tous avec une égale ardeur à construire l'Eglise & les Maisons, & en même tems à défricher les terres, & à les ensemencer. Le P. Jean-Baptiste Xandra, que le P. de Zéa s'étoit associé pour gouverner la nouvelle Peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zéle peut inspirer, pour former ces Barba-

res aux vertus Civiles & Chrétiennes, & Dieu bénit tellement ſes travaux, que le P. de Zea, au retour de quelques excurſions qu'il avoit faites dans les terres Infidéles, fut fort ſurpris de trouver une nouvelle Chrétienté devenue en peu de tems ſi raiſonnable & ſi fervente.

Il crut qu'il étoit tems d'exécuter le deſſein qui lui tenoit ſi fort au cœur, de porter le nom de JESUS-CHRIST à la nombreuſe Nation des Infidéles *Zamucos*. Cette entrepriſe fut beaucoup plus difficile qu'il ne l'avoit prévû. Il partit au mois de Juillet de l'année 1716. accompagné d'un grand nombre de ſes Néophytes. Les tempêtes qu'il eſſuya d'abord, les continuels tourbillons de vents furieux, & le débordement des Rivieres, ne lui permirent de faire que quatorze

lieues en dix-neuf jours. Il passa par quelques Villages des Indiens *Tapiquies*, absolument ruinés, où il trouva une trentaine de ces Indiens qu'il gagna à JESUS-CHRIST, & qu'il fit conduire par quelques-uns de ses Néophytes à la Réduction de S. Joseph. Lorsqu'il eut marché encore quelques lieues, il se présenta une Forêt longue de dix lieues, la plus épaisse & la moins accessible qu'il eût encore trouvé dans ses différentes courses; il fallut s'y faire un passage. Les Indiens y travaillerent, mais quand ils en eurent défriché environ la moitié, ils perdirent entiérement courage. Le Pere les ranima par ses paroles, & encore plus par son exemple, se mettant à leur tête la hache à la main, & enfin en dix-neuf jours ils percerent tout le bois; mais il est inconcevable ce

qu'ils eurent à souffrir d'une infinité de Mosquites, & de différentes sortes de Taons, qui ne leur donnoient de repos ni jour ni nuit, & qui par leurs continuelles piquûres, les défigurerent entiérement, & leur laisserent long-tems les marques de leur persécution.

Au sortir du bois il se vit dans une vaste Campagne tout-à-fait stérile, & qui étoit terminée par une autre Forêt, où il falloit se faire jour avec les mêmes fatigues, que dans celle qu'il venoit de traverser. Le pays ne fournit ni gibier, ni poisson, ni même de ruches à miel, comme on en trouve par tout ailleurs, & la terre ne produit que quelques racines, dont l'amertume n'étoit pas supportable au goût, quelque affamé qu'on fût. Le Pere alla visiter deux Villages qui n'étoient pas

éloignés, où il croyoit trouver quelque ressource ; mais toutes les habitations étoient abandonnées, les Indiens s'étant répandus dans les Forêts, pour y chercher de quoi subsister. Il rencontra cependant une soixantaine de ces Barbares, auxquels il n'eut pas de peine à persuader les vérités de la Foi. Il les mit entre les mains de quelques-uns de ses Néophytes, qui les menerent à la Peuplade de Saint Joseph. Comme les forces manquoient à toute sa suite faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le présent à son entreprise, & d'en différer l'exécution à l'année suivante.

L'impatience où étoit le P. de Zea de porter la Foi chez les Indiens *Zamucos*, lui fit devancer le tems, où d'ordinaire les pluies finissent. Il prit avec lui douze fervens Chrétiens pleins

d'ardeur & de courage, avec lesquels il se mit en chemin au mois de Février de l'année 1717. & après avoir suivi la même route qu'il avoit tenue l'année précédente, il se trouva enfin à cette seconde Forêt, au travers de laquelle il falloit s'ouvrir un passage. Ils y travaillerent sans relâche, mais les eaux qui croissoient chaque jour, les gagnoient insensiblement, & quand ils eurent pénétré jusqu'au milieu de la forêt, ils se trouverent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le risque où ils étoient de se noyer, obligea le Missionnaire & sa suite à rebrousser chemin, & à retourner pour la seconde fois à la Peuplade de S. Jean-Baptiste.

Le P. de Zea, que tant de difficultés n'avoient point rebuté, partit pour la troisiéme fois au mois de Mai avec plusieurs Néo-

phytes, & enfin il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, & de traverser la Forêt. Il arriva le 12 Juillet au premier Village des *Zamucos* : la joie que causa son arrivée, surpassa ses espérances ; ces peuples ne sçavoient quelles caresses lui faire, ils l'environnerent avec les plus grandes démonstrations de respect & d'amitié, ils s'empressoient à lui baiser la main, ils ne cessoient d'embrasser les Néophytes, ils les logérent dans leurs Cabanes, & ils les régalérent autant bien que pouvoit le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain le Pere les assembla dans la grande place : il leur déclara le sujet qui lui avoit fait essuyer tant de fatigues pour venir les voir, que son dessein étoit de leur faire connoître le vrai Dieu

qu'ils ignoroient, de les engager à pratiquer sa loi, & à se procurer un éternel bonheur; puis il leur demanda s'ils agréoient que des Missionnaires vinssent les instruire des vérités de la foi, & leur enseigner le chemin du Ciel. Ils répondirent que c'étoit là depuis longtems l'objet de leurs desirs, & que s'ils n'étoient pas Chrétiens, c'est que personne ne leur avoit encore expliqué les vérités qu'ils devoient croire, & les commandemens qu'ils devoient observer.

Le Pere ne pouvant contenir la joie qu'il ressentoit au fond du cœur, « Si cela est ainsi, répliqua-» t-il, il faut commencer par éle-» ver une Eglise au vrai Dieu, » & vous réunir tous dans un » même lieu pour l'honorer & le » servir ». Alors les deux principaux Caciques se levérent, & di-

rent qu'ils ne souhaitoient rien davantage, mais qu'il falloit choisir un lieu plus favorable que leur Village, & qu'il pouvoit s'assurer que tous leurs voisins, qui sont de leur Nation, se joindroient volontiers à eux, pour former tous ensemble une nombreuse Peuplade. Cependant le Pere fit planter une grande Croix sur un Tertre. Tous ces Indiens se mirent à genoux & l'adorérent. Les Néophytes chantérent ensuite les Litanies de la Sainte Vierge, après quoi le Pere mit tout ce peuple, & la Peuplade où il alloit s'établir sous la protection de S. Ignace. Il fallut se séparer, & ce ne fut pas sans douleur de part & d'autre, mais ils se consolérent mutuellement, sur ce qu'ils ne seroient pas longtems sans se revoir. Le Pere en s'en retournant eut occasion d'entretenir des vérités

Chrétiennes, une centaine d'Indiens qu'il trouva sur sa route, & de les gagner à JESUS-CHRIST. Ces Indiens étoient de trois Nations différentes; sçavoir, des *Zinotecas*, des *Joporetecas*, & des *Cucarates*. Il les emmena avec lui à la Peuplade de Saint Jean-Baptiste.

A peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre du Révérend Pere Général, qui le constituoit Provincial de la Province du Paraguay: ce fut un coup de foudre pour lui: il comptoit consommer l'ouvrage qu'il avoit commencé de la conversion de ses chers *Zamucos*, & sacrifier le reste de ses jours à les conduire dans la voye du salut: mais considérant que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, il regarda les ordres de Dieu dans ceux de son Supérieur; il s'y conforma avec une parfaite

résignation, & il confia l'établissement & le soin de la nouvelle Peuplade, au zéle du Pere Michel de Yegros.

Ce Pere n'avoit, ce semble, qu'à recueillir le fruit des travaux de son prédécesseur : il ne s'agissoit plus que de convenir avec les Indiens *Zamucos* de l'endroit qui leur agréeroit davantage, pour y bâtir la Peuplade. Il partit donc au mois de Septembre de l'année 1718. avec le frere Albert Romero, & un certain nombre de nouveaux Chrétiens. Quand il fut arrivé dans la Forêt la plus proche du Village, il fit prendre les devants à quelques-uns de ses Chrétiens, pour aller avertir le principal Cacique de son arrivée, & lui porter de sa part une Canne fort propre, & une veste de couleur. C'est un riche présent dans l'idée de ces Indiens.

Toutes les amitiés dont ces peuples ſont capables, ils les témoignerent aux Députés du Miſſionnaire: ils furent admis à la table du Cacique, dont tout le repas conſiſtoit en des racines de Cardes ſauvages. Le lendemain le Cacique, accompagné des Chrétiens, & d'un nombre de ſes Vaſſaux, alla au-devant du Pere, qu'il rencontra preſque au ſortir de la Forêt, & ils vinrent de compagnie juſqu'à l'endroit où la Croix étoit plantée, & où tout le peuple s'étoit aſſemblé. La joie fut univerſelle parmi ces Barbares, & ils ne ſçavoient comment l'exprimer. Le Cacique parla au nom de tous, & dit que nonobſtant leur pauvreté, & l'extrême diſette qu'ils avoient eu à ſouffrir, il n'avoit jamais voulu permettre que ſes Vaſſaux s'éloignaſſent du Village, de crainte qu'un Miſſionnaire

sionnaire n'arrivât pendant leur absence ; que dans l'impatience où il étoit de son arrivée, il avoit souvent envoyé à la découverte, & y étoit allé lui-même, pour voir s'il n'en paroîtroit pas quelqu'un, & qu'il pouvoit juger delà combien il desiroit sa présence, & le plaisir qu'elle leur causoit.

On traita ensuite de l'endroit le plus convenable pour l'établissement de la Peuplade. Le Pere leur dit que dans un de ses voyages, il avoit passé par des terres qui sont au-delà de leurs montagnes, & dans le voisinage des Indiens *Cucarates*, & que ces terres lui paroissoient fort propres à être cultivées, & à fournir abondamment à leurs besoins. Le Cacique répondit au Pere qu'il connoissoit parfaitement ces Campagnes, & qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix ; qu'il retournât donc

chez lui, afin de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour la nouvelle Peuplade, tandis que lui diſpoſeroit ſes voiſins à le ſuivre; & que quand il ſeroit tems, ils iroient tous enſemble l'attendre ſur le lieu même; mais que pour éviter toute mépriſe, il lui donnoit deux de ſes Vaſſaux qui l'accompagneroient, & qui prendroient les devants, afin de venir l'informer du jour qu'il auroit fixé pour ſon départ. Le reſte des Indiens donnérent leur ſuffrage par acclamations, & en lui témoignant le deſir qu'ils avoient de recevoir au plûtôt le Saint Baptême, ils le prierent de preſſer ſon retour.

Le Miſſionnaire partit avec un contentement qui étoit au-deſſus de ſes expreſſions. Il arriva comblé de joie à la Peuplade de S. Jean-Baptiſte, avec les deux Ca-

téchumenes qu'il amenoit, auſquels les Néophytes témoignerent une affection extraordinaire, tout le tems qu'ils demeurerent avec eux. Sur la fin de Juillet de l'année 1719. le Pere les dépêcha vers leur Cacique, afin de l'avertir qu'il étoit ſur le point de ſe rendre au lieu dont ils étoient convenus, & qu'il comptoit de l'y trouver, lui, & tous ceux qui devoient le ſuivre, & former enſemble la nouvelle Peuplade. Il partit en effet peu après, avec le Frere Albert Romero, & un bon nombre de Néophytes, qui étoient chargés des ornemens néceſſaires pour célébrer le Saint Sacrifice de la Meſſe, & de tous les outils propres à défrîcher & à cultiver les terres.

Quand ils arriverent au lieu deſtiné, où ils s'attendoient de voir raſſemblée une multitude de

ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une seule ame. Le Pere envoya plusieurs de ses Néophytes pour parcourir le pays d'alentour : nul de ces Indiens ne parut. Ils pénétrerent jusqu'à leur Village, ils en trouverent les habitations brûlées, ce n'étoit plus qu'une vaste solitude. Ils apprirent néanmoins que ces Barbares s'étoient retirés à quelques journées de-là, proche un Lac fort poissonneux, & qu'ils avoient fermé les passages, par où l'on pouvoit s'y rendre.

Le Frere Romero prit la résolution de les aller chercher. Il se mit en chemin avec quelques Néophytes, & pénétra enfin jusqu'au lieu de leur retraite : il les fit ressouvenir de la promesse qu'ils avoient faite à Dieu & aux Missionnaires, d'embrasser le Christianisme, & de se réunir à ce des-

sein dans cette vaſte campagne, qu'ils avoient choiſie eux-mêmes, pour y bâtir la Peuplade. Ces barbares répondirent ſans ſe déconcerter, qu'ils n'avoient pas changé de ſentiment, & qu'ils étoient prêts de le ſuivre à l'heure même. En effet ils partirent avec lui en grand nombre, un Cacique à leur tête, & ils déguiſerent avec tant d'artifices l'atrocité du crime qu'ils méditoient, qu'on ne pouvoit guéres ſoupçonner leur ſincérité: les premiers jours du voyage, ils ne s'entretenoient d'autre choſe avec le Frere, que de l'ardent deſir qu'ils avoient de recevoir le Baptême, & de pratiquer la Loi Chrétienne. Mais le premier jour d'Octobre ils ſe démaſquérent, & dévoilérent leur perfidie. Ils ſe jettérent ſur les Néophytes, dont douze furent maſſacrés: au même tems le Cacique

saisit le Frere Romero, & lui fendit la tête d'un coup de hache. Il le dépouilla de ses habits, & dans la crainte que les Chiquites ne vinssent tirer vengeance d'un si noir attentat, ils prirent tous la fuite, & se refugiérent dans les bois.

Les Néophytes échapés à la cruauté de ces Barbares, apportérent une nouvelle si peu attendue; elle se répandit bientôt dans toutes les Peuplades Chrétiennes, où ce Saint Frere fut extrémement regretté de tous les Néophytes, qui la plûpart avoient ressenti les effets de son zéle & de sa charité.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai pû apprendre sur l'état présent des Missions de la Province du Paraguay, jusqu'en l'année 1726. L'éloignement des lieux ne permet pas d'en recevoir de fraîches

nouvelles : il est à croire que depuis ce tems-là, on aura fondé la Peuplade de Saint Ignace. A mesure que Dieu bénit les travaux des Ouvriers Evangéliques, & qu'ils réduisent sous l'empire de JESUS-CHRIST tant de Nations barbares, ce sont autant de sujets qu'ils acquiérent à la Monarchie d'Espagne. Je ne manquerai pas de vous faire part des nouvelles connoissances qui me viendront dans la suite, & de vous donner en cela des preuves du desir que j'ai de vous satisfaire, & du respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE
DU P. IGNACE CHOMÉ
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

Au P. PIERRE VANTHIENNEN, *de la même Compagnie.*

A la réduction de S. Ignace des Indiens Zamucos, dans le Paraguay.

Le 17 May 1738.

MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Vous avez sans doute reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous

écrire en l'année 1735. où je vous faisois le détail de la mort du vénérable Pere Lizardi, le compagnon inséparable de mes travaux chez les Chiriguanes, qui le massacrérent inhumainement. Je vous ajoûtois qu'on prenoit la résolution d'abandonner une Nation perfide & cruelle, qui a répandu le sang de tant d'Ouvriers Evangéliques, lesquels, par leur zéle & par des peines immenses, n'ont jamais pû adoucir tant soit peu sa férocité.

Depuis ce tems-là, jusqu'à cette année, j'ai été chargé de la Mission de presque toute la Province de los *Chichas*, de celle de *Lipez*, & de nos Vallées circonvoisines. Ces Missions sont très-laborieuses. Pour m'y rendre plus utile, j'avois appris la langue Indienne, qu'on nomme la langue *Quichoa*, que parlent les Indiens

de presque tout le Pérou, & j'avois acquis la facilité de leur prêcher les vérités Chrétiennes en leur langue naturelle. Lorsque je m'y attendois le moins, je reçus une lettre du R. P. Provincial, qui me destinoit aux Missions des Chiquites, & me recommandoit de m'y rendre dans le cours de cette année.

Ces Missions sont si pénibles, que les Supérieurs n'y envoyent personne, qui ne les ait demandées avec beaucoup d'instance. Ainsi je regardai comme un heureux présage des bénédictions que Dieu daigneroit répandre sur mes travaux, la grace singuliere d'y être nommé, sans qu'il y ait eu de sollicitation de ma part.

On compte plus de 300 lieues depuis *Tarija*, où j'étois, jusqu'à la premiere Réduction ou Peuplade des Chiquites, qui est celle

de S. François Xavier. Il me fallut traverser d'affreuses montagnes, & je n'avois que quatre mois pour faire ce voyage, car pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la Zone torride, m'en auroient fermé l'entrée. Vous serez surpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, & de la quantité de lieues que j'ai été obligé de faire, depuis huit ans que je suis dans ces Missions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous sera peut-être pas désagréable, du moins il vous donnera une connoissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

De Buenos-ayres où j'arrivai d'abord, & qui fut ma premiere entrée dans ces Missions, j'allai à Santafé, ce sont 80 lieues; de Santafé à la Ville de Corrientes, 150 lieues; de Corrientes à la

Réduction de S. Ignace, 72. de S. Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, 60. de celle-ci à *Gapeyu*, 80. de *Gapeyu* à Buenos-ayres, 200. de Buenos-ayres à Corduba, 160. de Corduba à Santiago, 100. de Santiago à San Miguel, 40. de San Miguel à Salta, 80. de Salta à Tarija, 90. de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, 280. de Tarija à Lipez, 80. de Tarija à los Chichas, 70. de Tarija à Cinti, 40. de Tarija aux Vallées, 80. de Tarija à S. Xavier premiere Réduction des Chiquites, 300. de S. Xavier à la Réduction de S. Ignace des Zamucos, 170. Ce qui se monte à 2132 lieues. Que feroit-ce si j'ajoûtois à ce calcul, les lieues que j'ai fait en détours, car je ne parle que de celles qu'il m'a fallu faire en droiture ? on en compteroit plus de 3000.

La premiere Réduction des Chiquites nommée de S. Xavier, est par 16 dégrés de latitude sud, & 318 dégrés de longitude. Celle de S. Ignace des *Zamucos*, d'où je vous écris, est par 20 degrés de latitude-sud, & 320 de longitude, éloignée d'environ 1000 lieues de Buenos-ayres, par la route que l'on doit suivre pour y arriver.

Ce fut à la fin d'Octobre de l'année derniere que j'arrivai à la Réduction de S. Xavier, après avoir mis trois mois dans mon voyage. A peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la Réduction de S. Ignace des *Zamucos*, qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit, de 170 lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette Peuplade & celles des Chiquites, dont la plus proche est à 80 lieues de distan-

ce. Elle eſt compoſée de pluſieurs Nations qui parlent à peu près la même langue ; ſçavoir, des *Zamucos*, des *Cuculados*, des *Tapios*, des *Ugaronos*, & des *Satienos*, qui ſe ſoumirent enfin à JESUS-CHRIST, en l'année 1721. Ces Nations étoient extrémement féroces, & il eſt incroyable combien elles ont coûté à réduire ; elles ſont maintenant plus traitables, mais il y a encore à travailler, pour déraciner entiérement de leurs cœurs certains reſtes de leur ancienne barbarie.

Le deſſein qu'on a eu en preſſant mon départ, c'eſt l'extrême deſir où l'on eſt depuis long-tems de découvrir le fleuve Picolmayo, & les Nations barbares qui habitent l'un & l'autre rivage de ce grand Fleuve. Il me falloit demeurer parmi les Indiens *Zamucos*, pour apprendre leur langue,

qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de tems que j'y ai employé, je suis en état de leur prêcher les vérités de la Religion. Je n'attends plus que les ordres des Supérieurs pour exécuter cette entreprise : on m'annonce qu'elle est très-périlleuse ; car il s'agît de faire brêche dans le plus fort asyle, où le Démon se soit retranché dans cette Province, & d'en ouvrir la porte aux hommes Apostoliques, qui viendront travailler à la conversion de toutes ces Nations barbares, dont on ne sçait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduise, toutes les avenues en sont fermées par d'épaisses forêts qui paroissent impénétrables, où il faut se conduire la Bousſole à la main, pour ne pas s'y perdre.

Enfin ce pays, où jusqu'à présent personne n'a encore mis le pied, est le centre de l'infidélité, d'où ces Barbares sortent souvent en très-grand nombre, & désolent toutes les Provinces voisines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaisses forêts, ne tarderont point à m'abandonner, si ces Infidéles nous attaquent ; & quand ils auroient le courage de tenir pied ferme, quelle pourroit être la résistance d'un contre cent? Je serai donc le premier en proye à leur fureur. Mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui disposera de tout pour sa plus grande gloire, & qui, si c'est sa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans à Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables de vous faire plaisir, & de

vous édifier. J'ai besoin plus que jamais du secours de vos prieres, sur-tout à l'Autel, & dans vos Saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.

ETAT DE LA RELIGION dans l'Empire de la Chine, en l'année 1738.

A Peine reſpiroit-on à Péking de la perſécution qu'on ſuſcita en l'année 1735. contre la Religion Chrétienne, dont le détail ſe trouve dans le Tome 23e de ces Lettres, qu'il s'en éleva une nouvelle en l'année 1737. dont les ſuites furent plus fâcheuſes, & plus capables d'arrêter le progrès de la Foi. Voici ce qui y donna lieu.

On n'ignore pas qu'à Péking on expoſe un grand nombre de petits enfans, qui meurent la plûpart faute des ſecours néceſſaires. Il eſt vrai qu'il y a des charettes établies par autorité publi-

que pour ramasser ces Enfans, & les transporter dans des especes d'Hôpitaux, où l'on enterre ceux qui sont morts, & où l'on doit prendre soin des vivans, mais presque tous meurent de pure misere.

Un des plus grands biens, & le plus solide que fassent les Missionnaires, est de procurer le Baptême à ces pauvres Enfans : les Jésuites des trois Eglises qu'ils ont à Péking, ont depuis longtems partagé entre eux les divers lieux où on les transporte : ils ont chacun des Catéchistes entretenus pour aller leur conférer le Baptême. Il n'y a point d'année qu'on ne baptise environ deux mille de ces Enfans.

Lieou eul, Catéchiste des Peres Portugais, s'occupant à ce saint exercice, fut arrêté dans l'Hôpital, & conduit au Tribunal du

Gouverneur de Péking. On l'interrogea dans plusieurs séances, sans lui trouver d'autre crime que celui d'être Chrétien ; c'en étoit un dans l'idée de ce Gouverneur, à cause des défenses qui avoient été faites, soit la premiere année du régne d'Yong tching en 1723. soit la premiere année du présent régne en 1736. d'embrasser la Religion Chrétienne. Il renvoya donc cette affaire au Tribunal des Crimes, & il y fit conduire le Catéchiste *Lieou eul*, avec *Tchin tsi*, qui étoit Gardien de l'Hôpital, & *Ly sieou*, qui s'étoit fait le dénonciateur de l'un & de l'autre.

Lorsqu'ils arriverent, *Ou che san* Mandarin Mantcheou ne put retenir sa joie : il y avoit longtems qu'il souhaitoit que quelque affaire concernant la Religion Chrétienne tombât entre

ſes mains. Il fit comparoître *Lieou eul*, & lui fit quantité de queſtions captieuſes, auſquelles le Chrétien répondit avec beaucoup de ſageſſe. Mais comme l'intention de ce Juge étoit de le condamner à la mort, il le fit appliquer à la queſtion, dans le deſſein de lui faire avouer, que les Européans attiroient à force d'argent les Chinois à leur Religion. Les tourmens ne purent arracher à *Lieou eul* l'aveu d'une ſi groſſiere calomnie. Le Préſident Mantcheou de ce Tribunal, également ennemi du Chriſtianiſme, le fit mettre de nouveau à la torture, que ce généreux Chrétien ſouffrit avec beaucoup de fermeté & de courage. *Naſchtou*, c'eſt le nom de ce Préſident, auroit pouſſé les choſes plus loin, ſans qu'il fût nommé deux jours après *Tſong tou*, ou Gouverneur Général de Nanking.

Ou che ſan ne pourſuivit pas cette affaire avec moins de vivacité ; il vouloit abſolument faire mourir le Chrétien, & il y auroit réuſſi, ſi ſon Collégue ne s'y fût oppoſé : Cette diverſité de ſentimens obligea de porter l'affaire à *Sun kia*, Préſident Chinois de ce Tribunal, qui blâma la ſévérité outrée d'*Ou che ſan*. La Sentence fut modérée, le Chrétien fut condamné à recevoir cent coups de *pan tſee*, (c'eſt le bâton dont on frappe les coupables) à porter la Cangue * pendant un mois, & enſuite à recevoir encore quarante coups de *pan tſee*. La Sentence de ce Tribunal envoyée au Tribunal du Gouverneur de Péking, étoit conçue en ces termes.

* Eſpece de carcan qui eſt compoſé de deux ais fort peſans, & échancrés vers le milieu de leur union, où eſt inſeré le col de celui qu'on a condamné à cette peine.

Le Tribunal du *Hing pou*, c'est-à-dire des Crimes, sur l'affaire de *Lieou eul*, que le Gouverneur de Péking à fait prendre à l'Hôpital des Enfans trouvés, où il versoit de l'eau sur la tête de ces Enfans, en prononçant des paroles magiques.

» Dans l'interrogatoire qu'a » subi *Lieou eul*, il dit : Je suis un » homme du peuple, âgé de 40 » ans, & du département de *Ta* » *hing hien.* Je suis Chrétien dès » mon enfance ; ayant sçu que » hors la porte de la Ville nom- » mée *Tsong ouen men*, au nord, » à la tête du pont, à côté de la » barriere, il y avoit une Cham- » bre pour recueillir les Enfans » abandonnés, auprès de l'Hôpi- » tal où on les transporte, & uni- » quement dans le dessein de faire » de bonnes œuvres, j'y allois » pour les guérir en récitant quel-

» ques prieres : c'eſt ce que je faïs
» depuis un an. Le moyen que
» j'employe, c'eſt de prendre de
» l'eau, d'en verſer quelques
» gouttes ſur la tête des Enfans,
» de réciter en même tems quel-
» ques prieres, & auſſi-tôt les
» Enfans ſont guéris. S'ils vien-
» nent à mourir, ils vont dans un
» lieu de délices. C'eſt une coûtu-
» me établie dans la Religion Chré-
» tienne. Lorſque je m'occupois
» à cette bonne œuvre, des Offi-
» ciers de Juſtice m'ont arrêté.
» Ce *Tchin tſi* qu'ils ont pris avec
» moi, eſt le Gardien de cet Hô-
» pital : le ſeul motif de faire de
» bonnes œuvres, me portoit à
» lui donner à chaque lune deux
» cens petits deniers, pour ache-
» ter de petits pains, & ſoulager
» ces pauvres Enfans : c'eſt ce
» que j'ai fait pendant treize lu-
» nes. Si l'on trouve que j'aye agi

par

» par d'autres vûes, je m'offre à » souffrir les plus rigoureux châ- » timens de la Justice. Oserois-je » mentir en votre présence? Il est » vrai que je fais profession de la » Religion Chrétienne; mais je » n'ai pas sçu qu'elle fût défen- » due, & je n'ai jamais reçu au- » cun argent des Chrétiens.

On rapporte ensuite les répon- ses du Gardien de l'Hôpital & celles du Délateur, qui disent la même chose; après quoi on con- tinue de la sorte:

« En examinant sur cela nos » Regîstres, nous trouvons que » la premiere année de *Yong-* » *tching* (c'est-à-dire en 1723.) » sur un Placet présenté secrette- » ment par *Mouan pao Tsong tou* » de la Province de Fokien, le » Tribunal des Cérémonies dé- » fendit, sous des peines sévéres, » d'entrer dans la Religion Chré-

» tienne, & ordonna à ceux qui
» l'avoient embrassée, de la quit-
» ter ; maintenant il paroît par les
» réponses de *Lieou eul*, dans l'In-
» terrogatoire qu'il a subi, que
» n'obéissant pas à cette Loi, &
» que persévérant dans la Reli-
» gion Chrétienne, il est allé à
» l'Hôpital des Enfans, qu'il y a
» prononcé des paroles magi-
» ques, en leur versant de l'eau
» sur la tête pour les guérir ; Nous
» le condamnons à recevoir cent
» coups de *pan tsée*, à porter la
» cangue un mois entier, & à re-
» cevoir ensuite quarante autres
» coups de *pan tsée*. Pour ce qui
» est de *Tchin tsi*, Gardien de la
» Chambre de cet Hôpital, il ne
» pouvoit ignorer que *Lieou eul*
» employoit la magie pour les
» guérir. Son devoir étoit de
» l'empêcher, & il l'a souffert ; sui-
» vant la rigueur des Loix, il de-

» vroit recevoir 80 coups de *pan*
» *tsee*, on ne lui en donnera que
» 30. Au regard des 200 deniers
» qu'il recevoit à chaque lune
» pour le secours de ces Enfans,
» il n'est pas nécessaire d'en par-
» ler. Enfin le petit vase de cui-
» vre où *Lieou eul* portoit de l'eau
» sera mis en piéces. Que cette dé-
» termination présente que nous
» avons prise soit envoyée au
» Gouverneur de Péking, & au
» Tribunal de *Tou cha yuen*, afin
» qu'il la fasse connoître aux cinq
» Départemens de la Ville, pour
» la faire sçavoir aux deux *Hien*
» qu'il gouverne, & que par ce
» moyen les uns & les autres dé-
» fendent sous de griéves peines
» à qui que ce soit, non seule-
» ment de fréquenter cet Hôpital,
» sous prétexte d'y guérir les Ma-
» lades, mais encore d'embrasser
» la Loi Chrétienne, avec ordre

» à ceux qui l'auroient embraſſé
» de l'abandonner ; & que ces dé
» fenſes ſoient affichées dans tou
» les carrefours de leurs diſtricts
» Que tout ceci leur ſoit don
» envoyé, & qu'ils l'exécutent »

Ce fut le 23e de la neuviém
lune intercalaire, c'eſt-à-dire l
15 Novembre, que cette Senten
ce fut envoyée à ces différens Tri
bunaux. Il y avoit déja deux jour
qu'elle avoit été exécutée à l'é
gard de *Lieou eul*, qui dès le 1
Novembre étoit à la Cangue, ſu
laquelle on avoit écrit ces mot
en gros caracteres : *Crimine
pour être de la Religion Chré
tienne.*

Les Peres Portugais voyan
que tous les mouvemens qu'il
s'étoient donnés pour calmer cet
te affaire, avoient éte inutiles
prirent la réſolution de recouri
à l'Empereur. Ils dreſſerent u

Placet, & le 20 Novembre le P. Kegler, Préſident du Tribunal des Mathématiques, le P. Parenin Supérieur de la Maiſon Françoiſe, & le P. Pinheiro Supérieur de l'Egliſe Orientale des PP. Portugais, auſquels ſe joignirent le P. Chalier & le Fr. Caſtiglione, qui étoient au Palais, allerent trouver un des grands Maîtres de la Maiſon Impériale nommé *Hay ouang*, qui eſt ſpécialement chargé des affaires des Européans; & ils lui montrerent le Mémorial ou Placet qu'ils avoient dreſſé. Ce Seigneur, que le P. Kegler avoit déja mis au fait de cette affaire, parut fort piqué de ce que le Tribunal des Crimes n'avoit eu nul égard à ſon interceſſion: il leur dit qu'il avoit fait venir le Mandarin *Ou che ſan*, auteur de tout le mal, & qu'il lui avoit parlé en ces ter-

mes : « Si tu as le pouvoir absolu » de chasser tous les Européans » de la Chine, tu peux continuer : » sinon, tu t'engages dans une en- » treprise qui est au-dessus de tes » forces. Qui a ordonné à votre » Tribunal de publier des affi- » ches ? Pourquoi ne trouvant » point de crime dans *Lieou eul*, » l'attaquez-vous sur la Loi Chré- » tienne ? Révoquez au plûtôt » l'ordre que vous avez envoyé » aux différens Tribunaux de » cette Ville, & si vous y man- » quez, je reçois le Mémorial des » Européans qui se sont mis à » genoux devant moi ».

Il dit ensuite aux Missionnaires de lui laisser leur Mémorial, qu'il l'examineroit, qu'ils n'avoient qu'à revenir dans deux jours, & qu'il leur diroit s'il y avoit quelque chose qui dût être réformé. Il n'attendit pas jusqu'à

ce tems-là, il le lut le même jour, & sur le soir il le rendit au Fr. Castiglione, en lui marquant ce qu'il falloit y corriger. Le lendemain qui étoit le 23e Novembre, on le lui porta corrigé selon ses ordres; il le reçut avec promesse de le montrer le jour suivant aux Présidens du Tribunal des Crimes, & qu'au cas qu'ils refusassent de retirer l'ordre qu'ils avoient donné, il le feroit passer à l'Empereur. Sur le soir du même jour il dit au P. Chalier, qu'il n'avoit pas eu encore le tems de le montrer aux grands Mandarins du Tribunal des Crimes; on nous insinua qu'il l'avoit fait dans la suite: quoi qu'il en soit, ce Tribunal agit comme s'il n'en avoit eu nulle connoissance.

Le 25 Novembre l'Empereur partit pour se rendre à la sépulture de l'Empereur *Canghi*, le

grand Maître *Hay ouang* le ſuivit : ainſi la protection que nous eſpérions de ce Seigneur nous manquant pour lors, les Mandarins exécuterent l'ordre que le Tribunal des Crimes leur avoit donné. Deux jours après le départ de l'Empereur, on vit à toutes les portes & à tous les carrefours de la Ville de grands *Caochi* ou Placards contre la Religion Chrétienne. Dans chacun de ces *Caochi* étoit écrite tout du long la Sentence du Tribunal des Crimes, & on concluoit ainſi : « En » conſéquence de quoi, ſi quel» qu'un s'aviſe, ſous prétexte de » maladie, de fréquenter l'Hôpi» tal des Enfans abandonnés, il » ſera arrêté & livré au Tribunal » des Crimes. C'eſt pour vous le » faire ſçavoir, gens de Bannie» res & Peuples, que nous fai» ſons afficher cet ordre. Que

» chacun ait soin de garder les » Loix de l'Empire, que ceux » qui ont erré reviennent à resi- » piscence, & reprennent la Loi » de l'Empire qui leur est natu- » relle ; que s'il s'en trouve qui » suivent en secret cette Loi étran- » gere, ou qui refusent d'y re- » noncer, ils seront très-sévére- » ment punis. Le 6 de la dixiéme » Lune de la seconde année de » *Kien long*, » c'est le 27 Novembre 1737.

Le 2 de Décembre, l'Empereur étant revenu de la sépulture de *Cang hi*, les Peres allérent au Palais pour s'informer de sa santé, ils croyoient y trouver le grand Maître *Hay ouang*, mais il étoit retourné chez lui sans venir au Palais. Ils y allérent le lendemain vers midi, & lui portérent deux Placards affichés contre la Loi Chrétienne. Il leur dit

de revenir dans deux jours, & qu'il offriroit leur Mémorial à l'Empereur. On le fit, & ce Seigneur le remit à un de ses Ecrivains, en lui disant de le porter de sa part à l'Eunuque *Ouang*, avec ordre de le faire offrir le jour suivant à l'Empereur. Voici la teneur de ce Mémorial.

« Les Europeans *Tay tsi hien*, » (le P. Kegler), &c. offrent avec » un profond respect ce Mémorial » à Votre Majesté contre la ca- » lomnie la plus atroce. Nous trou- » vant dénués de tout appui & » de toute protection, à qui au- » rions-nous recours, qu'à Votre » Majesté.

« Le 6 de cette 10e. Lune (27 » Novembre) lorsque nous nous » y attendions le moins, on vint » nous dire que dans toutes les » rues grandes & petites de cette » Ville de Péking, on voyoit

» des affiches du Gouverneur,
» des Mandarins des cinq départemens, des deux *Tchi hien*, &
» autres Juriſdictions; en conſéquence d'un ordre du Tribunal
» des Crimes, qui proſcrit la Religion Chrétienne, ordonne de
» ſe ſaiſir de ceux qui la profeſſent,
» & de les livrer à leur Tribunal,
» pour y être ſévérement punis.

« Ce qui a donné lieu à l'Arrêt
» de ce Tribunal, c'eſt que *Lieou*
» *eul* homme du peuple, ſuivant la
» pratique de ſa Religion, avoit
» verſé de l'eau ſur la tête de quelques petits enfans, & avoit récité des prieres. Cette pratique
» eſt la porte par où l'on entre dans
» la Religion Chrétienne, fondée
» ſur la plus droite raiſon. Nous
» n'avions pas encore entendu dire que ce fût un crime de verſer
» de l'eau, & de réciter des prieres, ni que l'un où l'autre méri-

» tât des châtimens. C'eſt cepen-
» dant uniquement pour cela, &
» non pour aucune autre raiſon,
» que l'on a donné deux fois la
» queſtion à *Lieou eul*; c'eſt uni-
» quement pour la Religion Sain-
» te qu'il profeſſe, qu'il a été battu
» & mis à la Cangue, ſur laquelle
» on a écrit ces mots en gros ca-
» ractéres: *Criminel pour être entré*
» *dans la Réligion Chrétienne*: Com-
» me nous n'oſerions parler à Vo-
» tre Majeſté du motif qui les fait
» agir de la ſorte, nous le paſſerons
» ſous ſilence.

« Nous vos fidéles ſujets, char-
» més de la réputation de votre
» Gouvernement, nous ſommes
» venus ici pour y paſſer le reſte
» de nos jours: ce n'eſt que dans
» le deſſein de porter les peuples à
» honorer & à aimer ce qu'ils doi-
» vent honorer & aimer, & de
» leur faire connoître ce qu'ils

» doivent sçavoir & pratiquer.
» Les Empereurs de votre auguste
» Dynastie se sont servis de gens
» venus de loin sans la moindre
» difficulté. L'Empereur *Chun chi*
» honora feu *Tang jo ouang*, (le
» P. Adam Schal) du glorieux
» titre de *Tong ouei Kiao se*, où
» de maître qui approfondit les
» choses les plus subtiles, & le
» gratifia de l'honorable inscrip-
» tion qui subsiste encore en son
» entier. L'Empereur *Cang hi* em-
» ploya avec un égal avantage
» *Nan hoai gin*, (le P. Verbiest),
» le fit Assesseur du Tribunal des
» Ouvrages publics, & le char-
» gea des affaires du Tribunal
» des Mathématiques. Il donna
» à *Tchang tching*, (le P. Gerbil-
» lon), & à *Pe tsin*, (le P. Bou-
» vet), une maison en dedans
» de la Porte *Si ngan men*, & leur
» y fit bâtir une Eglise. La 31e.

» année de *Cang hi*, le Viceroy
» de la Province de *Tche Kiang*,
» ayant fait défenſe de ſuivre la
» Religion Chrétienne, *Sugeſin*,
» (le P. Thomas Pereyra), &
» *Ngan to*, (le P. Antoine Tho-
» mas), eurent recours à l'Em-
» pereur, qui ordonna au Tribu-
» nal des Miniſtres de ſe joindre
» à celui des cérémonies, & de
» juger conjointement cette affai-
» re. La ſentence qu'ils pronon-
» cérent, fut qu'il ne falloit point
» condamner la Religion Chré-
» tienne, n'y défendre à perſon-
» ne de la pratiquer. Cette ſenten-
» ce fut enregiſtrée dans les Tri-
» bunaux, c'eſt ce qu'on peut
» examiner. Le même Empereur
» la 45e année de ſon régne don-
» na aux Miſſionnaires des Paten-
» tes avec le ſçeau du Grand
» Maître de ſa Maiſon. La 50e.
» année il donna à l'Egliſe qui eſt

» au-dedans de la porte *Suen ou*
» *men*, cette Inscription : *Ouan*
» *yeou tching yuen*, c'est-à-dire le
» vrai principe de toutes choses.
» Il l'accompagna de deux autres
» Inscriptions pour être placées
» à côté selon la coûtume : l'une
» est *Vou chi vou tchong sien tsò*
» *hing ching tchin tchu tsay :* c'est-
» à-dire, sans commencement,
» sans fin, & véritable maître, il
» a donné commencement à tout
» ce qui a figure, & son être les
» gouverne. Et l'autre est : *Suen*
» *gin suen y yue tchao ching tsi ta*
» *kiuen heng*, c'est-à-dire souve-
» rainement bon, souveraine-
» ment juste, il a fait éclater sa
» souveraine puissance en sauvant
» les malheureux. L'Empereur
» votre auguste pere a fait *Tay*
» *tsin hien*, (le P. Kegler), Pré-
» sident du Tribunal des Mathé-
» matiques, & assesseur honorai-

» re du Tribunal des Cérémonies.
» Il a fait de même *Su meou te*,
» (le P. André Pereyra), Aſſeſ-
» ſeur du Tribunal des Mathé-
» matiques; il a donné ordre à
» *Pa to min*, (le P. Parrenin),
» & autres, d'enſeigner le latin à
» pluſieurs jeunes gens fils de
» Mandarins: ce ſont toutes fa-
» veurs ſi éclatantes & ſi ſingu-
» lieres, qu'elles ſont comme le
» Soleil & les Etoiles au Ciel, &
» qu'il eſt difficile de les mettre
» par écrit.

« Ce qui nous a rempli d'une
» nouvelle joie, Sire, c'eſt que
» Votre Majeſté montant ſur le
» Thrône, nous a honoré d'une
» protection particuliere. Nous
» avons appris que cette année à
» la 3e Lune Elle a donné un
» ordre qu'elle a fait publier dans
» tout l'Empire, où Elle dit clai-
» rement que les Loix de l'Empi-

» re n'ont jamais condamné la
» Religion Chrétienne, & ayant
» été informée de l'arrivée toute
» récente de quelques Missionnai-
» res, Elle a ordonnée de les fai-
» re venir à la Cour.

« Lorsqu'on considere tant de
» bienfaits que nous avons reçû
» de Votre Majesté, est-il facile
» de les exprimer? Elle ne nous
» regarde point comme étrangers,
» elle nous traite avec la même
» bonté que ses propres sujets,
» c'est ce que personne n'ignore.
» On cite cependant contre nous
» *Mouan pao*, dans quel dessein?
» A la 8e année d'*Yong tching* ce
» grand Prince à la 8e Lune nous
» gratifia de mille taels pour répa-
» rer nos Eglises; s'il eût été vrai
» qu'il eût proscrit notre Reli-
» gion, nous auroit-il fait une
» si insigne faveur, qui tendoit
» directement à la perpétuer?

» Dans l'affaire que fuſcita *Mouan*
» *pao*, il n'eſt fait nulle mention
» ni d'afficher des Placards dans
» les rues, ni de ſaiſir des Chré-
» tiens, ni de les renfermer dans
» les priſons, encore moins de leur
» donner la queſtion, de les bat-
» tre, & de les mettre à la Can-
» gue. Plus nous penſons à ce qui
» ſe paſſe aujourd'hui à notre é-
» gard, plus nous ſommes per-
» ſuadés qu'on n'a agi que par
» des vûes particuliéres, & par
» une diſpoſition de cœur à nous
» calomnier & à nous perdre,
» juſqu'à nous porter comme re-
» belles ſous le char de Votre
» Majeſté, afin de nous détruire;
» c'eſt ce que nous ne ſçaurions
» expliquer.

« Suivant les maximes de notre
» Sainte Religion, nous ſouffrons
» tranquillement les injures & les
» torts qu'on nous fait ſans nous

» plaindre, & sans avoir même
» la pensée d'en tirer vengeance:
» mais il s'agit ici de l'honneur
» de la Religion que nous pro-
» fessons : Nous trouvant sans
» ressource & sans honneur de-
» vant les hommes, & rappellant
» dans notre souvenir les bienfaits
» de tous les Empereurs de votre
» auguste Dynastie, & ceux que
» nous avons reçû de Votre Ma-
» jesté, nous ne sçaurions retenir
» nos larmes, & ne les pas rap-
» peller dans la mémoire de Votre
» Majesté, en la conjurant de nous
» en accorder un qui sera sembla-
» ble à ceux d'un pere & d'une
» mere, pleins de tendresse & de
» bonté. Malheureux Orphelins
» que nous sommes, & destitués
» de tout appui, nous osons lui
» demander une grace singuliere,
» qui est de terminer Elle-même
» cette affaire, afin que nous ne

» ſuccombions pas ſous la calom-
» nie de ceux qui ne cherchent
» que notre perte. Dès-lors tou-
» tes les calomnies ceſſeront, nous
» regarderons ce jour comme ce-
» lui de notre naiſſance, & cet-
» te faveur comme une année de
» nouvelle vie. C'eſt dans cette
» eſpérance que pénétrés de crain-
» te & de reſpect, nous oſons of-
» frir ce Mémorial à Votre Ma-
» jeſté, le 16e jour de la ſeconde
» année de *Kien long*, c'eſt-à-dire
» le 7 Décembre ».

A une heure après midi le grand Maître *Hay ouang* joignit les Miſſionnaires, & leur dit en langue Tartare : Votre affaire eſt remiſe par l'Empereur au Tribunal des Crimes afin qu'il l'examine, & qu'il en faſſe ſon rapport à ſa Majeſté : A ce diſcours les Miſſionnaires demeurerent interdits : « Notre affaire, dit ſur cela le

» P. Parrenin, est remise au Tri-
» bunal des Crimes? Hé, c'est ce
» Tribunal qui nous la suscitée.
» Il est vrai, répondit ce Seigneur,
» mais *Yn ki chan* qui étoit *Tsong*
» *tou* de la Province de *Koei tche-*
» *ou*, vient d'être fait Préſident
» de ce Tribunal à la place de
» *Naschtou* qui est allé à *Nanking*:
» il n'a nulle part à ce qui s'y est
» passé: allez, allez, ajoûta-t-il,
» quand cette affaire sera termi-
» née, vous viendrez remercier
» sa Majesté ».

Cette réponse ne tranquillisa pas ces Peres, car enfin ils se voyoient en compromis avec un des plus grands Tribunaux de l'Empire, qui ne pouvoit manquer d'être piqué de ce qu'on avoit eu recours à l'Empereur contre sa décision. Ainsi, loin d'espérer rien d'avantageux, ils avoient tout lieu de craindre,

que si le rapport de ce nouveau Préſident n'étoit pas favorable, il fût plus difficile que jamais d'en revenir, à moins d'une protection ſpéciale de la divine Providence. L'événement fit voir qu'ils ne craignoient pas vainement: car voici quelle fut ſa réponſe, offerte à l'Empereur le 22e de la 10e Lune, c'eſt-à-dire le 13 Décembre.

« *In ki chan* Préſident du Tribunal des Crimes, & Préſident » Honoraire du Tribunal de la » Guerre, offre avec reſpect à » Votre Majeſté ce Mémorial, » pour obéir à l'ordre qu'elle m'a » donné, d'examiner le Mémo- » rial des Européans, & de lui » en faire mon rapport ».

Après avoir fait le précis du mémorial préſenté par les Miſſionnaires, & de la Sentence du Tribunal des Crimes, où il rapporte les réponſes faites par le Chrétien

& par le Gardien de l'Hôpital, il poursuit ainsi :

« Examinant les Regiſtres, j'ai » trouvé que dans la 12e Lune » de la premiere année d'*Yong* » *tching*, le Tribunal des Rites » délibéra ſur un Mémorial de » *Mouan pao*, Ceinture rouge, » *Tſong tou*, où Gouverneur gé- » néral des Provinces de *Tche* » *kiang* & *Fo kien*, qui demandoit » que la Religion Chrétienne fût » proſcrite, quoiqu'on pût laiſſer » les Européans à Péking pour y » travailler à quelques ouvrages, » & s'en ſervir dans des affaires » de peu de conſéquence, mais » que pour ceux qui étoient dans » les Provinces, on n'en retiroit » nul avantage; que le peuple ſtu- » pide & ignorant écoutoit leur » Doctrine, & ſuivoit leur Reli- » gion, ſe rempliſſant ainſi l'eſ- » prit & le cœur d'inquiétudes,

» ſans la moindre utilité. Sur quoi
» il demandoit qu'on condamnât
» cette Religion, qu'on obligeât
» ceux qui l'avoient embraſſée d'y
» renoncer, & que s'il s'en trou-
» voit dans la ſuite qui s'aſſemblaſ-
» ſent pour en faire les exercices,
» on les punît rigoureuſement.
» Sentence qui fut approuvée par
» l'Empereur.

« De plus, à la 3e Lune de la
» premiere année de *Kien long*,
» (1736) les Régens de l'Empire,
» les Princes & les Grands déli-
» bérerent ſur le Mémorial de
» *Tcha ſe hay*, Mandarin de *Tong*
» *tching ſe*, qui demandoit qu'il fût
» fait de rigoureuſes défenſes aux
» Soldats & au Peuple d'embraſ-
» ſer la Religion Chrétienne, qu'il
» s'en trouvoit dans les huit Ban-
» nieres qui l'avoient embraſſée,
» qu'on ordonnât à leurs Officiers
» de les punir ſévérement s'ils y
» perſévéroient

» persévéroient, & que le Tribu-
» nal des Rites publiât par des
» placards affichés dans toutes les
» rues la défense qu'il feroit aux
» Européans, d'inviter en quel-
» que maniere que ce fût, les Sol-
» dats ou le peuple à suivre leur
» Religion. Sentence que Votre
» Majesté a approuvée, qu'on
» respecte, & qu'on garde dans
» les Regîstres. Ainsi la défense
» faite aux Soldats & au peuple
» d'embrasser cette Religion, est
» évidemment une Loi de l'Empi-
» re, qu'on doit respecter au-de-
» dans & au-dehors.

« A l'égard de l'affaire présen-
» te, un homme du peuple nom-
» mé *Lieou eul*, est entré dans la
» Religion Chrétienne, est allé
» à l'Hôpital des petits enfans a-
» bandonnés, & il a fait usage
» d'une eau magique: il a violé
» en cela la Loi, sa déposition en

» fait foi, & la Loi porte que pour
» un pareil crime il ſoit condamné
» à la Cangue. Les Soldats & le
» peuple ne ſont pas inſtruits des
» rigueurs des Loix, c'eſt pour-
» quoi il y en a qui embraſſent
» cette Religion. Il a donc fallu
» les leur faire connoître, & en-
» voyer la Sentence au Gouver-
» neur de Péking, & aux Man-
» darins des cinq Départemens
» de la Ville, afin que les Tribu-
» naux en avertiſſent le Public par
» leurs affiches, qu'on maintienne
» les Loix dans leur vigueur, &
» qu'on réveille les ſtupides. C'eſt
» ainſi certainement qu'on doit
» faire reſpecter les Loix, & traiter
» les affaires.

« Pour ce qui eſt de la queſtion,
» à laquelle *Lieou eul* a été appli-
» qué, on a eu raiſon de l'y con-
» damner, parce que l'eau qu'il
» verſoit ſur la tête des petits en-

» fans, a du rapport à la magie,
» & en a toute l'apparence. Le
» criminel ne l'avouant pas, on
» a dû le mettre à la question.
» C'est la coûtume du Tribunal
» fondée sur la raison, afin de dé-
» mêler le vrai d'avec le faux. Il
» faut arracher jusqu'à la racine
» de toute mauvaise doctrine qui
» tend à tromper les peuples. Ce
» n'est que parce que les Euro-
» péans ont quelque connoissan-
» ces de la science des nombres,
» que les prédécesseurs de Votre
» Majesté, pleins de bonté pour
» les étrangers, ne les ont pas
» obligés de s'en retourner. Est-
» ce qu'il leur est permis de répan-
» dre leur Religion dans l'Em-
» pire, de rassembler de côté &
» d'autre nos peuples, & de les
» jetter dans le trouble par leur
» doctrine erronée ? *Lieou eul*,
» qu'on a pris & qu'on a mis à la

» Cangue, est entré à l'étourdie
» dans la Religion Chrétienne:
» Il n'est point Chrétien Euro-
» péan. Appartient-il aux Euro-
» péans de gouverner ceux, qui
» ont embrassé leur Religion?
» S'il est vrai, comme ils l'ont rap-
» porté à Votre Majesté, que
» *Lieou eul*, suivant les maximes
» de leur Religion, ne puisse pas
» être examiné par la justice, il
» ne sera donc plus permis aux
» Mandarins d'interroger nos
» Chinois, qu'ils auront trompés.
» Les Mandarins du Tribunal
» suivant les Loix établies gou-
» vernent les Chinois: Qu'y a-t-il
» en cela qui ne soit conforme à
» la droite raison? & voilà cepen-
» dant ce qu'ils appellent senti-
» ment particulier, & disposition
» de cœur à les calomnier & à
» les perdre. Y a-t-il rien de plus
» absurde? Les étrangers des au-

» tres Royaumes sont naturelle-
» ment fort ignorans, c'est ce qu'il
» n'est pas besoin d'examiner ici;
» mais pour ce qui regarde le
» Gouvernement du peuple, on
» ne sçauroit être trop exact &
» trop sévére, pour inspirer du
» respect & de la crainte pour les
» Loix. La Religion des Euro-
» péans inspire beaucoup d'adres-
» se à tromper les gens, il y auroit
» de grands inconveniens à lui
» accorder la moindre liberté,
» les suites en seroient fâcheuses:
» on ne peut s'empêcher de s'en
» tenir à nos Loix. Voilà, Sire,
» ce que moi, fidéle sujet de Votre
» Majesté, après un examen exact,
» lui présente avec respect sur la
» punition de *Lieou eul*, de défen-
» dre au peuple par des affiches
» publiques d'entrer dans la Re-
» ligion Chrétienne, & d'ordon-
» ner à ceux qui y sont entrés d'y

» renoncer. Prosterné jusqu'à ter-
» re, je prie Votre Majesté de
» l'approuver ».

L'Empereur approuva ce Mémorial, & le même jour les Missionnaires furent appellés au Palais par le grand Maître *Hay ouang*, pour entendre l'ordre de Sa Majesté qui portoit, que le Tribunal des Crimes s'étoit conformé aux Loix tirées de ses Regîstres, qu'on leur laissoit la liberté de faire dans leurs Eglises les exercices de leur Religion, qu'on ne vouloit pas que les Chinois, & sur-tout les Tartares, gens de Bannieres, en fissent profession; que du reste ils n'avoient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire.

Les Missionnaires écouterent cet ordre à genoux. « Nous
» ne sommes pas venus de plus
» de six mille lieues, répondit le

» P. Parrenin, pour demander
» la permission d'être Chrétiens,
» d'en faire les fonctions, de prier
» Dieu en secret. La Cour, la Vil-
» le, les Provinces sçavent que
» nous venons ici pour prêcher
» la Religion Chrétienne, & en
» même tems rendre à l'Empereur
» les services dont nous sommes
» capables. Les Empereurs pré-
» décesseurs de Sa Majesté, & sur-
» tout son auguste Ayeul ont fait
» examiner notre Doctrine; non
» par quelques particuliers igno-
» rans, tels que sont ceux qui nous
» ont accusés sous ce régne, & sous
» le précédent, mais par tous les
» Tribunaux souverains, par les
» Grands du dedans & du dehors,
» qui tous, après une exacte dis-
» cussion, & un mûr examen,
» ont déclaré que la Religion
» Chrétienne étoit bonne, véri-
» table, & entiérement exemte

» du moindre mauvais soupçon ;
» qu'il falloit bien se donner de
» garde de la proscrire, ou d'em-
» pêcher les Chinois de la suivre
» & d'aller dans les Eglises. Cet-
» te déclaration fut confirmée par
» l'Empereur, & publiée dans tout
» l'Empire.

« Depuis ce tems-là notre Sain-
» te Religion n'a point changé,
» elle est toûjours la même, nos
» livres en font foi. Pourquoi donc
» le Tribunal des Crimes fait-il
» empriſonner les Chrétiens ?
» pourquoi les punit-il ? pourquoi
» fait-il afficher des placards par
» toute la Ville, pour obliger
» ceux qui en font profeſſion d'y
» renoncer? pourquoi ordonne-t-il
» la même choſe dans les Provin-
» ces ? ſi c'eſt être criminel que
» d'être Chrétien, nous le ſommes
» bien davantage, nous autres,
» qui exhortons les peuples à em-

» brasser le Christianisme. Ce-
» pendant on nous dit de conti-
» nuer nos emplois. Mais avec
» quel front pourrons-nous désor-
» mais paroître ? Comment pour-
» rons-nous, couverts de honte &
» de confusion, avec le nom odieux
» de Sectaires & de séducteurs du
» peuple, servir tranquillement Sa
» Majesté. Si l'on nous disoit main-
» tenant : retournez dans votre
» pays, notre condition seroit-elle
» meilleure? on nous diroit en Eu-
» rope : N'avez-vous pas comblé
» d'éloges le nouvel Empereur ?
» Dans combien de lettres ne nous
» avez-vous pas mandé que ce
» grand Prince récompensoit les
» gens de bien, qu'il pardonnoit
» aux coupables, qu'il vous traitoit
» aussi bien & encore mieux que
» ses prédécesseurs ? toute l'Euro-
» pe s'en réjouissoit, & lui don-
» noit mille bénédictions. Au-

» jourd'hui vous voilà hors de la
» Chine : vous l'avez donc obli-
» gé, ou par votre mauvaise con-
» duite, ou par quelque faute écla-
» tante de vous chasser de son
» Empire. Que répondrions-nous,
» Seigneur, nous croiroit-on sur
» notre parole ? Daigneroit-on
» écouter ce que nous aurions à
» dire pour notre justification ?
» Nous voilà donc dans le déplo-
» rable état de ceux qui ne peu-
» vent avancer, ni reculer : Que
» nous reste-t-il autre chose, que
» d'implorer la clémence de sa
» Majesté ? C'est notre Empereur,
» c'est notre pere, nous n'avons
» point d'autre appui, pourroit-il
» nous abandonner ? Serions-nous
» les seuls qui gémirions dans
» l'oppression sous son glorieux
» régne ? Et vous, Seigneur, qui
» nous voyez à vos pieds, dai-
» gnez lui représenter notre afflic-

» tion & nos gémissemens, ou per-
» mettez-nous de les offrir par
» écrit.

» Par écrit, non, dit ce Sei-
» gneur, c'est une affaire conclue:
» un grand Tribunal a parlé, on
» ne peut en revenir. Mais, répli-
» qua le Pere, plusieurs grands
» Tribunaux avoient parlé: com-
» ment en revient-on aujourd'hui?
Ce Seigneur étoit réellement affligé d'avoir agi en faveur des Missionnaires avec si peu de succès, mais il n'osoit recevoir aucun écrit: « Si l'on m'in-
» terroge, dit-il, je parlerai, &
» je vous rendrai service ». C'est avec cette réponse, dont il fallut bien se contenter, que les Peres se retirérent.

Le lendemain 23e de la Lune, c'est-à-dire le 14 Décembre, l'Empereur se rendit sur les dix heures du matin dans l'apparte-

ment, où le frere Castiglione étoit occupé à peindre. Il lui fit plusieurs questions sur la peinture: le frere accablé de tristesse & de douleur de l'ordre donné le jour précédent, baissa les yeux, & n'eut pas la force de répondre. L'Empereur lui demanda s'il étoit malade: « Non, Sire, lui ré» pondit-il, mais je suis dans le » plus grand abattement. Puis se » jettant à genoux, Votre Majesté » Sire, condamne notre Sainte » Religion, les ruës sont remplies » de placards qui la proscrivent, » comment pourrons-nous après » cela servir tranquillement votre » Majesté? Lorsqu'on sçaura en » Europe l'ordre qui a été donné, » y aura-t-il quelqu'un qui veuille » venir à votre service? Je n'ai » point défendu votre Religion, » dit l'Empereur par rapport à » vous autres, il vous est libre

» de l'exercer, mais nos gens ne » doivent pas l'embrasser. Nous » ne sommes venus depuis si long- » tems à la Chine, répondit le » frere, que pour la leur prêcher, » & l'Empereur *Cang hi* votre au- » guste Ayeul en a fait publier la » permission dans tout l'Empire. Comme le frere dit tout cela les larmes aux yeux, l'Empereur en fut attendri, il le fit lever, & lui dit qu'il examineroit encore cette affaire.

Le 24e de la Lune, c'est-à-dire le 15 Décembre, le Grand-Maître *Hay ouang*, se trouvant malade, l'Empereur fit appeller le 16e Prince son oncle, pour lui donner ses ordres; c'est celui-là même, qui étoit à la tête des Princes & des Grands, lorsque la premiere année du régne de cet Empéreur, il fut fait défense aux Soldats des huit Bannieres d'em-

braſſer la Religion Chrétienne. * Ce Prince fit avertir les Peres de ſe trouver le lendemain matin au Palais, ils furent fort allarmés de ce nouvel ordre, parce qu'ils connoiſſoient la mauvaiſe diſpoſition de ce 16e Prince à leur égard. Ils redoublerent donc leurs prieres pour l'heureux ſuccès d'une affaire ſi importante, & ſuivant l'ordre qui leur avoit été intimé, ils ſe rendirent de grand matin au Palais. Ils y attendirent juſqu'à une heure après midi que le 16e Prince ſortît de l'intérieur du Palais, & vînt dans les appartemens extérieurs où étoient les Miſſionnaires. Il les fit entrer dans une chambre écartée, il leur renouvella l'ordre de l'Empereur, mais bien plus radouci. « L'Empereur, » leur dit-il, n'a point défendu

* Voyez le XXIII. Tome des Lettres Edifiantes & Curieuſes, page 40.

» votre Religion, *Lieou eul* n'a » point été puni parce qu'il étoit » Chrétien ; il l'a été selon les » Loix de la Chine pour d'autres » fautes ». Comme le fait qu'il nioit étoit évident, ce Prince, pour donner à ce qu'il avançoit un air de vérité, ajouta : » On » punit à la Chine les *Lamas*, les *Ho chang*, les *Tao sse* (ce sont trois différentes sortes de Bonzes) » qui guérissent les Malades en » les touchant à la tête, & réci- » tant des prieres ». On voit assez ce que les Missionnaires répondirent à une semblable comparaison ; mais sur quoi ils insisterent le plus, ce fut sur ce que l'ordre qu'ils recevoient de l'Empereur n'étoit connu que d'eux-seuls, & que n'étant pas signifié au Tribunal, il continueroit à faire mettre des Affiches injurieuses à la Religion Chrétienne, non-seule-

ment à Péking, mais encore dans toutes les Provinces de l'Empire, qui autoriseroient les Mandarins à tourmenter les Chrétiens. » Je » vous réponds du contraire, leur » dit-il, soyez en repos, & si vous » avez sur cela quelque peine, » faites un Mémorial par lequel » vous remercierez l'Empereur, » en lui demandant qu'il ne soit » plus permis de mettre aucune » Affiche contraire à la Religion » Chrétienne : je le ferai passer à » l'Empereur, & s'il m'appelle en » sa présence, je lui exposerai tou- » tes vos raisons.

Les Missionnaires, selon le conseil du Prince, dressèrent un nouveau Mémorial, qu'ils portèrent le lendemain de grand matin au Palais, mais ils ne purent voir le Prince qu'à deux heures après midi ; il reçut le Mémorial, il le lut, mais il le trouva

trop fort : » Il semble, leur dit-il » que vous vouliez dicter à l'Em- » pereur ce qu'il doit faire». Alors il résolut de leur donner par écrit l'ordre de l'Empereur, qu'il ne leur avoit déclaré que de vive voix. Il le dicta à un Ecrivain du Palais, & le fit communiquer au Grand Maître *Hay ouang*, qui l'approuva. Les Missionnaires le remercierent, & firent le Mémorial suivant, pour marquer leur reconnoissance à l'Empereur.

« Les Européans *Tay sin hien* » (le P. Kegler) & autres, offrent » avec respect ce Mémorial à » V. M. pour la remercier d'un » bienfait insigne. Le 25 de cette » Lune le Prince *Tchouang tsin* » *ouang* (nom du 16e Prince) » & le Grand Maître *Hay ouang* » nous ont publié l'ordre de V.M. » qui dit : *Le Tribunal des Crimes* » *a pris & puni Lieou eul pour a-*

» *voir transgressé les Loix de la Chi-*
» *ne. Certainement il devoit être*
» *ainsi puni : cela n'a nul rapport*
» *à la Religion Chrétenne, ni aux*
» *Européans. Qu'on respecte cet or-*
» *dre.* Nous, vos fidèles Sujets, re-
» cevons ce bienfait pleins de re-
» connoissance, & prosternés jus-
» qu'à terre, nous lui en rendons
» de très-humbles actions de gra-
» ces, & nous osons lui deman-
» der, que par un effet de son
» cœur bienfaisant, elle ne per-
» mette pas qu'on affiche des *Cao*
» *chi* ou Placards contre la Reli-
» gion Chrétienne, & que le nom
» de Chrétien ne soit pas un titre
» pour prendre ou punir perso-
» ne, afin que nous jouissions du
» bonheur de la paix de son glo-
» rieux Régne. Quand même nous
» épuiserions toutes nos forces
» pour reconnoître un tel bien-
» fait, nous n'en pourrions jamais

» reconnoître la dix-milliéme par-
» tie. C'eſt pour lui en rendre
» graces que nous lui offrons ce
» Placet. Le 27 de la dixiéme
» Lune de la ſeconde année de
» *Kien long* (18 Décembre.)

Le même jour le 16e Prince vit ce Mémorial, le lut, en fut content, & le fit paſſer à l'Empereur par la voye ordinaire des Mémoriaux. L'Empereur l'approuva dans les mêmes termes, & avec les mêmes caracteres dont il s'étoit ſervi pour approuver le Mémorial d'*Yn ki chan* que j'ai rapporté ci-deſſus. Sa réponſe fut renvoyée au Prince en ces termes : *Ordre de l'Empereur, A l'avenir on ne mettra plus d'Affiches contre la Religion Chrétienne.* Le Prince leur intima cette Réponſe d'un air gay, & comme ils s'étoient mis à genoux pour la recevoir, il les fit relever, il s'aſ-

fit & les fit asseoir : Il leur dit ensuite beaucoup de choses obligeantes, qu'ils écouterent comme s'ils eussent été persuadés qu'elles partoient d'un cœur sincere. Il les exhorta jusqu'à deux fois à continuer chacun leurs occupations. C'étoit un ordre de l'Empereur : il leur fit aussi entendre qu'il signifieroit aux grands Mandarins du Tribunal des Crimes la réponse de S. M. à leur Mémorial, quoiqu'il ne le leur promit pas en termes exprès. Il le fit en effet, mais simplement de vive voix.

Quand les Missionnaires furent de retour dans leur Maison, ils jugerent tous que cette réponse signifiée de la sorte ne suffiroit pas, & qu'il falloit prier le Prince de la faire passer au Tribunal dans les formes ordinaires : c'est ce qui n'étoit pas facile, parce

qu'il n'avoit pas sur cela un ordre précis de l'Empereur, & que d'ailleurs c'étoit faire honte à un des plus grands Tribunaux de l'Empire, de l'obliger à mettre dans ses Registres le contraire de ce qu'il avoit demandé à l'Empereur, & qu'il avoit obtenu. Nonobstant cette difficulté qu'ils ne sentoient que trop, ils ne laisserent pas de dresser un écrit, où sous prétexte de remercier ce Prince des peines qu'il avoit prises, ils lui demanderent cette grace. Quatre d'entre eux allerent à son Hôtel pour lui présenter cet écrit, mais il s'excusa de les voir sur ce qu'il ne faisoit que de rentrer chez lui, & il leur fit dire d'être tranquilles, & qu'il avoit averti les Grands Mandarins des intentions de l'Empereur.

On fut jusqu'au commencement de l'année 1738. sans entendre

dire que le Tribunal eût fait aucune démarche sur cette affaire. Ce ne fut que vers le 14 de Janvier qu'on apprit par une voye sûre que dès le 27 Décembre le Tribunal des Crimes avoit envoyé le Mémorial d'*Yn ki chan*, approuvé par l'Empereur au Tribunal du *Tou tcha yuen*, & dans toutes les Provinces de l'Empire, pour y être inséré dans tous les Regiſtres. Les Miſſionnaires en furent conſternés; car il y avoit tout lieu de craindre une perſécution générale dans tout l'Empire.

Le P. André Pereyra Vice-Provincial des Jéſuites Portugais, qui connoiſſoit le *Tſong tou*, ou Gouverneur Général de la Province de *Petche ly*, lui envoya un Catéchiſte à ſon Hôtel de Péking, où il étoit alors, pour lui communiquer le dernier Mémo-

rial offert à l'Empereur, avec la réponse de S. M. & prier de ne pas permettre qu'on maltraitât les Chrétiens de son Gouvernement.

Ce Mandarin demanda pourquoi les Missionnaires n'avoient pas fait mettre ce Mémorial & la Réponse dans les Gazettes publiques, où il avoit vû celui d'*Inki chan*, qu'il n'en falloit pas davantage pour contenir les Mandarins des Provinces. Le Catéchiste répondit qu'on avoit bien voulu l'y faire mettre, mais que le Gazettier l'avoit refusé, parce que ce Mémorial n'avoit pas été envoyé par l'Empereur au Tribunal des Ministres d'Etat pour y être enregistré. Sur quoi *Ly ouei*, c'est le nom de ce *Tsong tou*, fit venir un de ses Sécretaires, & lui ordonna de prendre le Mémorial & la réponse de l'Empereur, & de les faire mettre dès ce

ſoir-là même dans les Gazettes publiques, afin de les faire paſſer inceſſamment dans toutes les Provinces de l'Empire. En renvoyant le Catéchiſte, il lui recommanda de dire au P. Pereyra, qu'il devoit ſe tranquilliſer ſur ce qui regardoit les Chrétiens de ſon Gouvernement, & qu'on ne les inquiéteroit point ſur leur Religion.

D'un autre côté le P. Parrenin fit imprimer avec tous les ornemens, dont on décore les ordres de l'Empereur, les trois Mémoriaux qui lui avoient été offerts, & ſes réponſes. Ils formoient un petit Livre, dont il fit tirer un grand nombre d'exemplaires, pour en répandre par tout autant qu'il ſeroit poſſible. Outre que ce remède vint trop tard pour prévenir le mal, comme il étoit dénué des formalités de la Juſtice qu'on n'avoit pu obtenir, il s'en fallut bien qu'il

qu'il pût faire une impression semblable à celle, que faisoient des ordres du Tribunal des Crimes appuyés auparavant de l'autorité de l'Empereur.

On ne fut pas en effet longtems sans en éprouver les suites qu'on appréhendoit. Les Peres Portugais reçurent une Lettre que le P. Gabriel de Turin Franciscain, Missionnaire de la Sacrée Congrégation, leur avoit envoyée par un exprès, où il exposoit le triste état où il se trouvoit dans la Province de *Chan si*, en conséquence des *Cao chi*, ou Placards affichés contre la Loi Chrétienne, condamnée par le Tribunal des Crimes. Il mandoit qu'il s'étoit retiré sur une montagne dans un antre avec ses plus fidéles domestiques, & que malgré les précautions qu'il avoit prises pour cacher le lieu de sa retraite, il s'at-

tendoit d'y être arrêté au premier jour, chargé de chaînes, conduit au Tribunal des Mandarins, & peut-être à Péking dans les Prisons du Tribunal des Crimes.

Peu de jours après le R.P. Antoine de la Mere de Dieu, Franciscain & zélé Missionnaire, arriva au Collége des Portugais déguisé en Pauvre pour n'être pas reconnu : il y demeura caché tout le tems qu'il y resta, disant la Messe de grand matin, & ne sortant point de sa chambre le reste de la journée. Il étoit venu de la Province de *Chan tong* à Péking parce qu'ensuite des ordres du Tribunal des Crimes, tous les lieux de sa Mission étoient remplis d'Affiches contre la Loi Chrétienne ; ses Néophytes en avoient été si fort effrayés, que nul d'entre eux n'osoit le recevoir dans sa maison.

Quinze jours étoient à peine écoulés, que le R. P. Ferrayo Franciscain & Missionnaire de la Sacrée Congrégation, vint pareillement à Péking de la Province de *Chan-tong*, où il étoit, pour y chercher quelque protection auprès des Mandarins qui tourmentoient les Chrétiens de son département. Le P. Peinheiro Supérieur de l'Eglise Orientale des Peres Portugais, auquel il s'adressa particuliérement, se donna beaucoup de mouvemens pour lui procurer de fortes recommandations auprès des Mandarins de sa Province, avec lesquelles il retourna dans sa Mission, & l'on n'a pas sçu que le feu de la persécution y ait été tout-à-fait éteint.

Le 16e Août de la même année 1738. la famille d'un Mandarin d'armes toute Chrétienne,

arriva de la Province de *Chen ſi* à Péking. La perſécution excitée par l'ordre qu'on y avoit reçu du Tribunal, avoit contraint cette famille de ſe retirer à *Si ngan fou* qui en eſt la Capitale. Le poſte de ce Mandarin n'étoit point dans cette Capitale, il en étoit éloigné de huit grandes journées, mais il y avoit loué une maiſon pour loger ſa famille, afin qu'elle prît ſoin de ſon pere qui étoit dans un grand âge & malade, & qu'elle lui procurât la conſolation de recevoir les Sacremens pour le diſpoſer à la mort qui n'étoit pas éloignée. Lorſque l'ordre du Tribunal des Crimes arriva, on fit la recherche des maiſons où il y avoit des Chrétiens: le *Tchi hien*, dans le département duquel étoit la maiſon du Mandarin Chrétien, eut quelque ſoupçon qu'un Européan s'y étoit caché : il fit

semblant d'ignorer qu'elle appartînt au Mandarin, & il y envoya des Officiers de Justice pour la visiter & enlever l'Européan. M. Concas Evêque de Lorime & Vicaire Apostolique de cette Province s'y étoit en effet retiré. Aussi-tôt qu'on sçut dans la famille que les Officiers venoient visiter leur maison, ils firent cacher le Prélat dans la Chambre de deux sœurs du Mandarin Chrétien. Lors qu'après avoir bien cherché dans tous les appartemens, ils s'approcherent de cette Chambre, les deux sœurs en sortirent, comme pour leur laisser la liberté d'y entrer; mais n'osant le faire, ils se contenterent d'y jetter un coup d'œil du seuil de la porte, & se retirerent. Le *Tchi hien* non content d'avoir ordonné cette visite, & quoique depuis la mort du pere du Man-

darin Chrétien, il n'y eût plus dans la maison que des femmes, leur fit dire qu'elles eussent à renoncer à la Religion Chrétienne, ou à se retirer d'un lieu de sa Juriſdiction. Elles firent réponſe que leur parti étoit pris de retourner dans la Province de *Petche ly*, qui étoit leur terre natale, & elles ſe retirerent en effet à Péking. C'eſt d'elles qu'on tient ces particularités, auſquelles elles ajoûterent que les Chrétiens de la Province de *Chen ſi* étoient dans le trouble & la confuſion.

Au mois d'Octobre *Ly ouei Tſong tou*, de la Province de *Petche ly*, vint à Péking à l'occaſion du jour où l'on célébre la naiſſance de l'Empereur; car ce n'eſt pas à Péking qu'il fait ſa réſidence ordinaire. Il fit dire au P. Pereyra de bien recommander aux Chrétiens de la Province, de te-

nir une conduite si mesurée, qu'il n'eût aucun reproche à leur faire ; & que dix-sept différens Mandarins lui avoient présenté contre eux des accusations qu'il avoit supprimées.

Dans la Province de *Hou quang*, quoique le *Tsong tou*, qui est de la famille Impériale, soit Chrétien, quelques Mandarins ne laisserent pas d'afficher l'ordre du Tribunal des Crimes, dans les différens départemens. A *Siang yang fou*, qui est une des Chrétientés, le *Tchi hien* apprit qu'à la montagne *Mou pan chan*, il y avoit grand nombre de Chrétiens qui en défrîchoient les terres : il fit prendre quelques-uns des Chefs, se les fit amener, en fit souffleter un ou deux, & les effrayant par les plus terribles menaces, il leur présenta à signer une déclaration par laquelle ils

promettoient de ne plus entrer dans la Religion Chrétienne. Un d'entre eux qui se croyoit habile, dit que par ces paroles on pouvoit entendre qu'ils ne se feroient point rebaptiser, & qu'en ce sens ils pouvoient signer la Déclaration, ce qu'ils firent, & ils revinrent bien contens de s'être tirés si adroitement des mains du Mandarin. A leur retour le Missionnaire les traita comme des Apostats, & après leur avoir fait comprendre qu'il n'étoit jamais permis de dissimuler, ni d'user de termes équivoques, & bien moins quand il s'agit de la Foi, & dans un Tribunal de Justice, il leur refusa l'entrée de l'Eglise & les Sacremens. Les Chrétiens reconnurent leur faute, ils la pleurerent amérement; ils demanderent publiquement pardon à tous les Chrétiens du scandale qu'ils a-

voient donné, & s'offrirent d'aller au Tribunal rétracter leur signature, & faire une profession ouverte du Christianisme. Au même tems Norbert *Tchao*, Mandarin de guerre & fervent Chrétien, vint trouver ce *Tchi hien*, & après lui avoir fait les plus grands reproches de sa conduite, il lui demanda l'Ecrit signé des Néophytes, en lui disant : ne sçavez-vous pas que je suis Chrétien ? mais ce que vous ignorez peut être, c'est que le *Tsong tou* de cette Province & tous ses Officiers sont Chrétiens comme moi. Le *Tchi hien* fut effrayé à son tour, & s'excusant sur l'ordre émané du Tribunal des Crimes, il promit bien de ne plus inquiéter les Chrétiens. Et en effet depuis ce tems-là ils ont toujours été tranquilles.

Tel est l'état présent de la Mis-

ſion de la Chine : le ſimple récit qu'on vient de faire, portera ſans doute pluſieurs ſaintes ames zélées pour la propagation de la Foi dans ce vaſte Empire, a offrir leurs vœux au Seigneur, afin qu'il daigne répandre, comme autrefois, ſes plus abondantes bénédictions ſur cette vigne maintenant ſi déſolée.

LETTRE
DU P. ***.
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS:
Au P. LE CAMUS, *de la même Compagnie.*

A Constantinople,
en l'année 1739.

MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je ne ſçaurois aſſez tôt vous faire part de l'édifiant ſpectacle, qu'un jeune Arménien Catholi-

que, âgé de 22 ans, vient de donner à toute la Ville de Conſtantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaiſir, s'étoit livré à l'intempérance du vin; ſes compagnons de débauche profitérent de l'état d'yvreſſe où il étoit, pour l'engager à embraſſer la Loi Mahométane, & à prendre le Turban. Quand les fumées du Vin furent diſſipées, & qu'il revint à ſon bon ſens, il en conçût le plus vif repentir, mais inutilement; car, quand on a une fois confeſſé Mahomet, & qu'on s'eſt couvert la tête du Turban, il n'y a plus de retour. Le regret & la honte d'avoir été capable d'une démarche ſi criminelle, le tinrent caché près de deux mois ſans oſer paroître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de ſa conſcience, il vint me faire part de

la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, & chercher le remède qui pouvoit le calmer. Je lui conseillai de se dépayser, & je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'étoit un parti qu'il auroit pris depuis long-tems, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il avoit donné; mais que tout Constantinople ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa pénitence : que sa résolution étoit prise de quitter le Turban & le vêtement à la Turque; que dès-lors il seroit regardé comme un déserteur du Mahométisme; qu'infailliblement on le feroit mourir; & que par sa mort soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, & répareroit parfaitement le scandale, qu'il avoit eu le malheur de donner.

Je crus devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouvement passager de ferveur, & si l'on pouvoit compter sur sa fermeté. Je lui représentai donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, & qu'il se contenteroit de son repentir & de sa pénitence ; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte ; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin ; qu'il pouvoit souffrir une mort douce & paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force & de courage dans de longs & cruels supplices. Il m'écouta tranquillement, & quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la Sainte Eucharistie ; parce qu'il n'attendoit que cette grace pour aller déclarer ses sentimens.

Après l'avoir bien éprouvé, &

m'être assuré de sa constance autant qu'il étoit possible, je louai sa résolution, & je lui dis tout ce que le Seigneur m'inspira pour le fortifier & l'encourager à suivre une inspiration, que je ne doutois plus qui ne vînt de Dieu. M'étant assis pour le confesser, il se jetta à mes pieds, & accusa ses péchés avec les plus grands sentimens de piété & de douleur. Depuis son apostasie il s'étoit corrigé de tous les défauts, auxquels la jeunesse de ce pays est sujette. Sa confession étant achevée, je lui présentai mon Crucifix, qu'il baisa en répandant un torrent de larmes. Je lui donnai ensuite quelques avis, non pas sur les réponses qu'il devoit faire lorsqu'il seroit interrogé juridiquement, le Seigneur s'étant engagé de les lui inspirer, mais sur la maniére dont il devoit répondre, c'est-à-

dire, avec modeſtie, & ſans laiſſer échaper aucune parole dont les Turcs puſſent s'offenſer.

Quand il eut reçû la Communion, & fini ſon action de grace, il ſortit de notre maiſon, vêtu à l'Arménienne ; c'eſt ainſi qu'il avoit toujours paru devant moi, quittant ſon habit Turc avant que d'entrer dans notre maiſon, & prenant un habit Arménien, qu'un Catholique de ſes amis lui fourniſſoit. Cette précaution étoit néceſſaire, car s'il eût été prouvé que nous euſſions travaillé à la converſion d'un Turc, la Miſſion ſeroit totalement perdue, & notre maiſon confiſquée & changée en Moſquée.

De notre Maiſon il alla droit au Beziſtein ; c'eſt une eſpéce de Halle fort belle, où ſe trouvent les Marchands : il y eût bientôt réglé ſes affaires, car les Armé-

niens Catholiques, charmés & édifiés de la résolution qu'il prenoit, sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit : lui de son côté remit à ses Créanciers toutes leurs dettes. D'une autre part, les Marchands Turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous d'un air modeste & d'un ton ferme, que le plus grand bonheur auquel il aspiroit, étoit de mourir pour la Religion Sainte, qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques Soldats de la Garde qui passoient par là, ayant entendu ce discours, lui déchargérent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête, qui le mirent tout en sang, & le conduisirent à la prison.

Il entra dans la prison avec des transports de joie qui étonnérent tous les prisonniers. Il se mit en priéres jusqu'à la nuit, & avant que de prendre un peu de sommeil, il demanda en grace à un Arménien qui étoit en prison pour dettes, de le réveiller à une certaine heure, pour reprendre ses priéres. Le lendemain plusieurs Turcs le visitérent, & mirent en œuvre les promesses & les menaces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'Aga de la Prison, voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au Divan du Grand Visir.

Ce Ministre touché de sa jeunesse & de sa physionomie aimable, lui promit des charges & une grosse pension, s'il vouloit changer de sentiment. Le jeune homme le remercia de ses offres,

& lui répondit que sa faveur, & les biens dont il vouloit le combler, ne le garantiroient pas des supplices éternels, s'il mouroit hors du sein de la Religion Catholique. Le Ministre insistant plus que jamais, prit un ton de Maître, & lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. C'est la seule grace que je vous demande, repartit le jeune homme, & la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. Alors le Visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, & il fut conduit au lieu du supplice.

Avant que de sortir du Serrail, le Grand Seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné du Chef des Eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, & lui fit de la part du Prince des promesses bien plus magnifiques que celles du Visir. Ces promesses

n'eurent d'autre effet, que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, & de lui procurer l'honneur de confeſſer JESUS CHRIST, en préſence du Sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers il tira ſon Chapelet de ſon ſein, & le récita pendant tout le chemin, la joie qu'il goûtoit intérieurement ſe répandant juſques ſur ſon viſage. Lorſqu'il fût arrivé à la grande porte du Serrail, qui étoit le lieu de ſon ſupplice, il ſe mit à genoux, fit le ſigne de la Croix, & tenant les yeux élevés au Ciel, ſans faire paroître la moindre émotion, il reçût un ſeul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura expoſé dans la rue ſelon l'uſage : tous les Catholiques allérent lui rendre leurs devoirs, & au moyen de quelque argent, ils recueillirent ſon ſang dans des mouchoirs. Son viſage

oin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs même en témoignérent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coûtume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice; mais les Marchands d'Angoura ses compatriotes, obtinrent à force d'argent la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portérent en triomphe au Cimetiére, suivis d'un peuple infini, qui vouloit lui baiser les pieds, & faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrétement sa tête pour l'envoyer à Angoura. M. notre Archevêque a dressé un Procès verbal de cette mort pour l'envoyer à la Sacrée Congrégation, & pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisiéme, qui, depuis que je suis dans cette Ville, a souffert pour

le même ſujet une mort ſi digne
d'envie: & ce ſont trois nou-
veaux Protecteurs, que cette Miſ-
ſion a dans le Ciel. Je ſuis avec
reſpect, &c.

RELATION HISTORIQUE*

DES REVOLUTIONS DE PERSE, SOUS TAMAS KOULIKAN; jusqu'à son Expédition dans les Indes,

Tirée de différentes Lettres écrites de Perse par des Missionnaires Jésuites.

LES Aghuans, ces fameux Rebelles, qui ont assujetti & désolé pendant huit ans les principales Pro-

* Cette Relation commence à peu près où finit l'Histoire de la Révolution de Perse, imprimée chez Briasson en l'année 1728.

vinces du Royaume de Perſe, s'étoient fait une réputation qu'ils ne méritoient guéres : le nombre de leurs troupes ne montoit qu'à trente mille hommes, & leur valeur étoit médiocre. Ils ne ſe rendirent redoutables que par leur cruauté, maſſacrant impitoyablement tous les Perſans de quelque autorité, qui pouvoient leur donner le plus leger ombrage.

Ces Barbares, que la fortune ſembloit conduire par la main, s'imaginerent qu'après avoir pris Iſpahan, renverſé Schah Huſſein de ſon Thrône, conquis la plus grande partie du Royaume, & battu les Troupes des Turcs, il n'y avoit plus de puiſſance au monde qui pût les abattre. La paix que le Grand Seigneur fit enſuite avec eux, & l'Ambaſſade qu'il leur envoya pour reconnoître leur Chef Aſzraff, les enfla tellement

tellement d'orgueil, qu'ils s'estimoient les plus grands hommes de la terre, en sorte qu'ils ne regardoient plus Schah Tamas, dont ils avoient déthrôné le Pere, que comme un foible ennemi, qu'ils écraseroient, s'il osoit se montrer, l'appellant par mépris *Sekſadé*, qui veut dire fils de Chien, au lieu de Schachzadé, qui signifie fils de Roy.

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manieres brusques & peu civiles des Moscovites, qui non contens de refuser le titre de Roy à leur Chef, avec trois cens hommes seulement, défirent cinq ou six mille de ces Rebelles : mais le Général qui commandoit dans la Province de Guilan, leur ayant accordé une espece de tréve, & réglé certaines limites, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa Cour,

ils se rassurerent entiérement de ce côté-là, d'où ils croyoient n'avoir plus rien à craindre; dès lors Aszraff commença à se donner les airs de grand Prince, & ne faisoit plus la guerre que par ses Généraux. C'est ainsi que le Château d'Yest fut soumis après un an & demi de siége. Cette Place n'auroit tenu en Europe, qu'autant de tems qu'il en auroit fallu pour la disposition de l'attaque; mais ces sortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever l'épée à la main le plus petit retranchement. L'Officier qui la défendoit, ne se rendit que vaincu par la famine; & malgré les promesses données par serment sur l'Alcoran, qu'il ne seroit fait aucun mal, ni à lui, ni aux siens, ce brave Officier fut cruellement mis à mort, & la Garnison passée au fil de l'épée.

C'eſt de la même ſorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Iſpahan juſqu'à Benderabaſſy, en rompant Sayed Amedkan qui le tenoit fermé de côté & d'autre. C'étoit un Prince du Sang Royal du côté des femmes, brave & bienfait. Il s'étoit révolté contre Schah Tamas dès le commencement des troubles, & avoit pris le titre de Roy dans le Kirman: ſon armée n'étant compoſée que de gens ramaſſés & ſans diſcipline, il s'en vit abandonné dans les actions déciſives, de ſorte qu'étant réduit à deux ou trois cens hommes peu capables de le ſoutenir, il aima mieux ſe livrer à ces Barbares ſur leur parole, qu'implorer la clémence de ſon Roy légitime: auſſi eut-il le même ſort que les autres, on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée; ſon infidelité lui

coûta la tête qu'on lui trancha irrémissiblement. Plusieurs Villes sans défense se rendirent en même tems à l'Usurpateur, & tout lui fut soumis jusqu'à Benderabassy.

Ces prospérités le rendirent encore plus fier & plus présomptueux : il ne daignoit plus paroître en Campagne à la tête de ses troupes : il se livroit à toutes les délices de la Capitale, faisoit bâtir des Maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortege, faisoit de nouveaux traités avec les Européans, & se comportoit comme si le Thrône sur lequel il s'étoit assis, eût été si bien affermi, que nulle Puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les Seigneurs & les grands Officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur

Chef ; on eût dit qu'ils avoient
out-à-fait oublié le vil emploi de
Chameliers, ou la condition d'Es-
claves dans laquelle ils étoient
nés. Les richesses immenses dont
ls avoient dépouillé les Persans,
a beauté des femmes & des filles
qu'ils leur avoient enlevées, &
dont chacun d'eux avoit un grand
nombre, les superbes Palais qu'ils
nabitoient, les habits somptueux
dont ils se couvroient, la bonne
chere à laquelle ils se livroient,
out cela joint ensemble, & com-
paré avec la bassesse & la pauvre-
é de l'état d'où ils étoient sortis,
eur établissoit dans cette vie, de
eur propre aveu, un Paradis tel
que Mahomet promet dans son
Alcoran.

Tandis qu'Aszraff tranchoit
insi du grand Monarque, Schah
Tamas de son côté travailloit au
établissement de ses affaires. Le

bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siége avec une simple escorte de 500 hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour & de l'heure de sa sortie ; la préférence que lui avoit donné Schah Hussein son pere sur ses deux aînés, pour le faire succéder au thrône ; sa bonne fortune qui le préserva du piége qu'Aszraff lui avoit tendu à Tehran, où il prétendoit l'envelopper, sous prétexte de venir lui rendre hommage, & lui rendre la Couronne que Mahmoud lui avoit enlevée ; tous ces événemens sembloient promettre, qu'il ne seroit pas long tems sans remonter sur le thrône de ses peres.

Ce Prince élevé, comme le sont ordinairement les fils des Rois de Perse, n'avoit rien vû lorsqu'il sortit d'Ispahan, que

l'intérieur du Serrail, des femmes, & des Eunuques : il trouva un dérangement affreux dans le Royaume, pas un Gouverneur qui eût le nombre de troupes que sa charge l'obligeoit d'entretenir, les finances épuisées & mal réglées, des ennemis de tous côtés, & une foule de flatteurs qui l'environnoient, & qui n'avoient en vûe que leur intérêt propre, sans penser le moins du monde aux besoins de l'Etat. Il ne laissa pas pourtant de lever des troupes, & il eut plusieurs combats à soutenir avec les Osmanlus, les Moscovites, les Géorgiens, & d'autres rebelles, mais ce fut presque toûjours avec du désavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ses plus braves soldats. Enfin, ne pouvant résister à tant d'ennemis a la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Osmanlus lui

enlevérent tout le pays qui eſt depuis Erivan juſqu'à Tauris, & de la juſqu'à Hamadan; les Moſcovites s'emparérent du Guilan: c'eſt la plus riche Province de Perſe, celle qui fournit les Soyeries. Les Aghuans Afdalis, autres Rebelles, ſe rendirent maîtres d'Herac & de Maſchchat dans le Khoraſſan; les Géorgiens ſecouérent le joug, & cet infortuné Prince ſe trouva tout d'un coup réduit à la ſeule Province du Mazandéran, à une partie du Schirvan, & à une autre partie du Khoraſſan.

Tant de malheurs capables d'abattre un Prince moins courageux que Schah Tamas, ne ſervirent qu'à le corriger de quelques vices auſquels il étoit ſujet; & lorſque ſes affaires étoient le plus déſeſpérées, il s'éleva parmi ſes Officiers de guerre un brave Perſan

destiné à les rétablir. Il se nommoit Tamas Koulikan. Il étoit âgé de 40 ans, & dès sa plus tendre jeunesse il avoit exercé la profession des armes, & s'étoit toûjours distingué par son courage & ses autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'esprit, franc & sincére, récompensant bien la valeur de ses Soldats, & punissant de mort les lâches qui fuyoient, lorsqu'ils pouvoient résister. Il mérita l'estime & l'affection de son Roi, par les preuves continuelles qu'il donnoit de sa capacité, de son zéle, de son courage, & de sa fidélité.

Quand Koulikan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes graces de son Prince, il lui fit discerner les flatteurs & les traîtres, de ceux qui lui étoient véritablement attachés ; il l'engagea à châtier les uns & à éloigner les

autres ; il sçut même adroitement lui insinuer, ce qui est difficile à l'égard des Princes, qu'il devoit s'affranchir de certains vices, qui terniſſoient l'éclat de ſes grandes qualités, & qui ſeroient un obſtacle aux bénédictions que Dieu voudroit répandre ſur ſes entrepriſes. Le Roi écouta ſes conſeils, il les goûta, les ſuivit, & ſes affaires ſi fort délabrées commencérent dès-lors à changer de face.

L'Armée Royale n'étoit pas fort nombreuſe, mais elle étoit bien payée & bien diſciplinée : les principaux Officiers & la plûpart des Subalternes étoient du choix de Koulikan, qui connoiſſoit leur expérience & leur courage : c'eſt avec cette armée qu'en l'année 1729. Schah Tamas avoit gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Herac, & Maſchchat, & ſoumis tous

les rebelles du Khoraſſan & des environs. Dans ces expéditions on paſſa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, mais on pardonna à ceux qui les mirent bas, & qui implorérent la clémence du Roi, à condition néanmoins qu'ils ſerviroient dans l'armée, & que leurs chefs donneroient leurs parens en ôtages, comme autant de garants de leur fidelité.

Tout étant pacifié de ce côté-là, on ſongea à détruire les Aghuans. Le Roi fit marcher ſon Armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas deſſein de rien entreprendre du reſte de la Campagne. Son intention étoit de donner à ſes troupes leurs quartiers d'hiver ſur les Frontiéres, afin qu'elles fuſſent à portée d'agir dès le commencement du printems.

Aſzraff informé des victoires

que le Roi avoit remportées, & de la marche de son armée, se douta bien qu'il venoit l'attaquer: il rassembla ses troupes qui étoient dispersées de côté & d'autre, & dès le commencement du mois d'Août, il se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cens hommes qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitans, car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes: il avoit pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Tehran, & dans plusieurs autres Villes, où il ne laissa que les vieillards, les femmes, & les enfans.

Les Aghuans firent paroître une grande joie de ce que le Sekzadé, (car c'est ainsi que parmi eux ils nommoient le Roi), leur épargnoit la peine de l'aller cher-

cher dans le Mazanderan : le moindre exploit dont ils se flattoient, c'étoit de le faire prisonnier : les plus raisonnables avoient compassion de cette pauvre brebis, qui venoit d'elle-même se jetter dans la gueule du loup.

Ils partent donc, remplis de ces belles idées. Schah Tamas de son côté qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec ces Rebelles, & qui n'avoit consenti qu'à regret à terminer de si bonne heure la derniere Campagne, fut ravi d'apprendre leur résolution, & se disposa à les bien recevoir. Cependant il n'avançoit pas, & même il affectoit de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aszraff le plus avant qu'il pourroit.

Le Chef des Rebelles qui n'avoit jamais vû les Persans tenir pied ferme en sa présence, s'avan-

ça avec toute la confiance d'un homme qui se croît déja vainqueur. Les Armées se joignirent à Damguan, petite Ville sur les frontiéres du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse, les Persans animés par la présence de leur Roi la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff: il pratiqua ce qui lui avoit déja réussi dans un combat contre les Turcs, & ce qui lui avoit procuré la victoire: il fit deux détachemens de deux à trois mille hommes commandés chacun par deux de ses plus grands Capitaines, avec ordre de prendre un détour, & de venir attaquer l'ennemi en queue & en flanc. Ils trouverent par tout le même ordre & la même résistance: ces détachemens furent repoussés & défaits: le corps d'Armée où Aszraff commandoit en personne, commença à s'ébran-

ler, les Persans redoublerent leur feu, & après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jettérent sur les Rebelles, qui prirent aussi-tôt la fuite, & abandonnérent leurs Canons & leurs équipages, & se sauverent de si bonne grace, qu'en vingt-quatre heures il firent sept journées ordinaires de chemin, & vinrent jusqu'à Tehran, où ils se reposérent un jour entier, après quoi doublant toûjours leurs journées, ils continuérent leur marche jusqu'à Ispahan.

Leur entrée fut assez paisible, mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens, de se retirer dans le Château avec leurs biens & leur famille. Ce Château n'est autre chose qu'une enceinte de murailles de terre, avec des Tours à douze pas de distance l'une de l'autre, qui renferme la vieille

Citadelle, la grande place, & la Maiſon du Roi. Cette enceinte qui eſt l'ouvrage d'Aſzraff quand il fut déclaré Roi, a une bonne lieue de circuit. On ne ſçauroit décrire avec quelle précipitation, quel tumulte, & quelle confuſion ces Rebelles s'y retirérent; ils en chaſſérent tous les Perſans, pillant, ravageant, & brûlant tout ce qui leur appartenoit, & comme les plus riches boutiques ſe trouvoient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes, que fit alors cette Ville infortunée.

Auſſi-tôt que les Rebelles eurent mis à couvert leurs biens & leurs familles, ils rentrerent en Campagne, & allerent établir leur Camp à neuf ou dix lieues d'Iſpahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant, l'Armée Royale avançoit à journées

réglées : Tamas Koulikan faisant réflexion que dans les Batailles précédentes le Roy s'exposoit trop, & qu'on avoit autant de peine à modérer l'impétuosité de son courage, qu'à vaincre les Ennemis, représenta vivement à ce Prince, que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devoit demeurer à quelque distance du combat, parce que s'il lui arrivoit quelque malheur, il entraîneroit infailliblement la perte de l'Armée. Le Roi se rendit, quoi qu'avec peine, à ses fortes instances, & il resta à Tehran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes.

Tamas Koulikan ayant reçu un plein pouvoir de son Prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les Rebelles avoient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jus-

qu'à Ispahan, les Villageois venoient de tous côtés en foule au-devant de l'armée, & apportoient d'eux-mêmes tous les rafraîchissemens dont elle avoit besoin: les Villes la recevoient à bras ouverts, & généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils faisoient à leurs Libérateurs.

Enfin, les deux armées se trouvérent en présence le 13 de Novembre à huit heures du matin: les Rebelles avoient eu tout le tems de se poster avec avantage: leurs batteries étoient bien retranchées & bien soutenues, & Aszraff se flattoit de recouvrer par une pleine & entiére victoire, tout le pays qu'il avoit été forcé d'abandonner.

Le Général Persan qui méprisoit son ennemi, ne daigna pas

seulement se servir de son canon ; après avoir essuyé toute la décharge de celui des Rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, & sans tirer un seul coup, jusqu'à ce qu'il fût sur leur batterie, où il fit à bout portant la premiere & l'unique décharge ; car les Rebelles épouvantés de cette fiere manœuvre, prirent aussi-tôt la fuite, & se sauverent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencerent d'arriver à trois heures après midi, publiant par tout que les Persans avoient été battus. Mais une heure après on fut détrompé par les cris & les lamentations des femmes & des enfans, que l'on entendoit dans le Château. Aszraff qui par honneur ne fuyoit pas si vîte, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut

bien-tôt la Ville, & l'on s'attendoit à un massacre général dont ces Barbares l'avoient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque disgrace; c'est pourquoi chacun prenoit toutes sortes de précautions pour se soustraire à leur fureur. Mais la frayeur avoit tellement saisi ces Barbares, qu'ils ne songerent pour lors qu'à leur propre salut. Le calme & le silence, qui, depuis l'arrivée d'Aszraff, avoit succedé au bruit & au tumulte, étonna tout le monde: on fut bien plus surpris, lorsque dès le grand matin la nouvelle de leur fuite se répandit: Personne n'osoit pourtant sortir dehors, lorsque quelques femmes envoyées de divers endroits dans le Château pour s'en informer, remporterent des meubles qu'elles avoient pillées dans les maisons abandonnées: ces femmes

furent bien-tôt suivies par d'autres : les hommes s'y joignirent de même que les gens de la Campagne, & en deux heures de tems les rues fourmilloient de peuple qui alloit & venoit, chargé de tout ce qu'il avoit enlevé : les tapis, les coussins, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute sorte, tout cela étoit à l'abandon ; pilloit qui vouloit, mais emportoit qui pouvoit ; car ils se détroussoient les uns les autres, & le meilleur butin restoit au plus fort. Il ne se trouva pas un seul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence.

Le pillage dura deux jours & demi, jusqu'à l'arrivée du Général Persan, qui envoya des Soldats dans le Château, pour en chasser les pillards, & écarter la populace. Il arriva néanmoins

que les mêmes denrées, que les Aghuans tenoient fermées dans les Magazins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du Château & des environs, que pendant plusieurs jours on ne pouvoit y faire un pas, sans marcher sur des tas de ris, de froment, & d'orge.

On apprit par des Esclaves échapés des mains des Rebelles, qu'ils marcherent quinze lieues sans s'arrêter, ce qui joint aux dix lieues qu'ils avoient faites depuis le Champ de bataille jusqu'à Ispahan, fait une espace de chemin bien considérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman, mais ayant sçu que les passages en étoient fermés, ils tournerent du côté de Schiras, ou ils massacrerent tous

les Perſans qu'ils rencontrerent.

Aſzraff enleva 300 Chameaux chargés d'or & d'argent, & des meubles les plus précieux de la Couronne, avec la famille de Mahmoud & la ſienne; il emmenoit encore toutes les Princeſſes du Sang Royal, à la réſerve de la mere de Schah Tamas, qu'il ne connoiſſoit pas, & qui pendant le Régne des Rebelles, fit toujours l'Office de Servante dans le Serrail, ſans que les autres femmes ni les Eunuques l'ayent jamais découverte: rare exemple de fidélité, & preuve ſenſible de l'eſpérance qu'ils nourriſſoient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On aſſure que la fuite du Tyran cauſa un ſi grand tranſport de joye à cette Princeſſe, qu'elle en eut l'eſprit aliéné pendant trois jours, & qu'elle ne ſe remit tout-à-fait, que quand

elle vit & embraſſa ce cher fils, pour lequel elle avoit ſi ſouvent tremblé avec tout le reſte du Royaume.

Il étoit reſté dans la Ville une grande quantité d'Aghuans ou de leurs Eſclaves, qui n'ayant pu ſuivre les fuyards, s'étoient cachés dans les maiſons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouverent la mort, qu'ils avoient tâché d'éviter; on les déterra par tout, & l'on ne fit grace qu'à quelques-uns de grande conſidération parmi eux, & deſquels on rendoit de bons témoignages. Les rues furent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux Rebelles, comme elles l'avoient été autrefois de ceux des habitans de cette grande Ville. Le tombeau de Mahmoud, que les Aghuans avoient bâti avec grand ſoin dans un enclos au-delà du Pont de Schiras,

Schiras, & qu'ils respectoient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le Peuple étoit tellement animé de l'esprit de vengeance, qu'en deux heures de tems, il ne resta pas pierre sur pierre d'un ouvrage, auquel plus de mille personnes avoient travaillé pendant plusieurs mois.

Le Roy qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le 9 Décembre. Son entrée fut toute guerriere ; il marcha depuis Gaze, Village à deux lieues & demie d'Ispahan, à la tête de son Corps de réserve, qu'il conduisoit en ordre de Bataille, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas Kan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le Roy à une lieue de la Ville. Les deux Armées avant que de se joindre, firent plusieurs

mouvemens & diverſes évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas Kan deſcendit de cheval, & courut vers le Roy pour l'empêcher de mettre pied à terre. » Laiſſe-moi faire, dit gra-» cieuſement ce Prince, j'ai fait » vœu de marcher ſept pas de-» vant toi, la premiere fois que je » te verrois, après avoir chaſſé » mes ennemis de ma Capitale. Il deſcendit effectivement de cheval, marcha quelques pas, & prit du caffé, après quoi ils remonterent à cheval, & continuerent leur marche vers la Ville. Les troupes défilerent, non pas avec ce bel ordre qui s'obſerve en Europe, mais preſſées & entaſſées les unes ſur les autres: on laiſſa pourtant un intervalle aſſez conſidérable, dans lequel le Roy marchoit ſeul précédé de ſes Chatis, c'eſt-à-

dire, de ses Valets de pied : Thamas Kan suivoit à douze pas de distance : le reste n'étoit plus qu'un amas confus de Soldats, qui se serroient autant qu'ils pouvoient.

Tout le peuple, hommes, femmes, & enfans étoient sur le passage ; les ruës depuis la porte de Tokgi, jusqu'à l'intérieur du Palais, étoient, selon l'ancien usage, couvertes de pieces d'étoffe, que les Soldats enlevoient aussi-tôt que le Roy avoit passé. On n'entendoit par tout que des acclamations & des cris d'allégresse, au lieu que quand le Rebelle, au retour de quelque expédition, faisoit son entrée dans la Capitale, tout le peuple s'enfuyoit, les portes des maisons étoient fermées, nul des habitans ne paroissoit, si ce n'est les Marchands qu'on forcoit de se tenir dans

leurs boutiques ouvertes dans les ruës par où le Tyran devoit passer.

Le Roy, après avoir satisfait dans l'intérieur de son Palais, à tout ce que la bonté de son cœur & sa tendresse naturelle demandoient de lui, passa les premieres journées à recevoir les hommages des différens Ordres de l'Etat : il reçut aussi les complimens des Etrangers, & traita tout le monde avec des égards & avec une douceur, qui lui gagnerent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur Prince, & pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flateuses espérances. Nonobstant la misére, où la longue tyrannie des Aghuans avoit réduit le peuple, il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa : Rien ne pouvoit trou-

bler le fonds de joye qui s'étoit emparé de tous les cœurs.

Cependant, le Roy, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçoit de lui procurer, conservoit toujours un air inquiet & chagrin ; & lorsque Thamas Kan lui représenta qu'il devoit désormais oublier les disgraces passées, ce Prince lui fit entendre, que, quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics, & à ses disgraces domestiques, il ne pouvoit ignorer que le meurtrier de son pere, & les bourreaux de ses freres étoient encore à Schiras. Le Général comprit ce que le Roy vouloit dire, & au même moment il donna ses ordres : En quatre ou cinq jours toute l'Armée fut prête à marcher, & elle entra en Campagne sur la fin de Décembre. Les Mahometans n'aiment pas à faire la guerre en hyver; mais Tha-

mas Kan étoit un guerrier de toutes les saisons : comme il ne se traitoit pas autrement que le simple Soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zéle & d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges, & les glaces, il s'ouvrit par tout un chemin, mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes & de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les Rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en-deçà de Schiras, & nonobstant l'avantage du poste, où ils s'étoient placés, il les battit & les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque

détachement venant à être battu, ne jettât l'épouvante dans le reste de l'Armée : il avoit même accoûtumé de dire, que les Victorieux joignent au petit pas l'Ennemi qui fuit à toute bride.

Les Rebelles eurent donc le tems de se rallier dans Schiras : mais ils étoient bien différens d'eux-mêmes : on ne leur voyoit plus cette fierté & cette férocité, qui leur faisoient mépriser le reste des mortels, & dédaigner les conseils des plus habiles ; ils prenoient le ton de Supplians avec les mêmes hommes, auſquels ils commandoient le baton ou le sabre à la main : ils prenoient conseil de tout le monde, même de leurs femmes & de leurs esclaves : ils résolurent pourtant de faire un dernier effort, & quand il fallut sortir de Schiras pour aller au-devant des Persans, Aszraff & les princi-

paux Chefs étant aux portes de la Ville, faisoient jurer aux Officiers & aux Soldats, qu'ils étoient prêts de vaincre ou de mourir.

Ils promirent les uns & les autres plus qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient tenir; car ils n'avoient ni la force de vaincre, ni le courage de mourir. Ils furent battus, & cette Bataille, si l'on peut donner ce nom à quelques miserables actions, où il n'y eût pas deux mille hommes de tués sur la place; cette bataille, dis-je, fut la derniere & la moins vigoureuse de toutes. Les Rebelles plus épouvantés que jamais, oublierent leurs promesses & leurs sermens, ils attaquoient tumultueusement & par pelotons, mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du Fusil, qu'ils faisoient leur décharge, & se retiroient: Enfin, voyant que les Persans fai-

soient bonne contenance, & avancoient toujours en bon ordre, ils prirent bien vîte la fuite.

Le Général Persan les laissa fuir, & ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coûtume: mais à ce coup-là il fut la duppe de sa maxime. Asfraff s'en prévalut pour le tromper. Aussi-tôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux Officiers, pour traiter d'accommodement: ils offrirent de rendre tous les trésors de la Couronne, pourvû qu'on les laissât se retirer tranquillement ou bon leur sembleroit. Thamas Kan leur répondit, que dans un autre tems il auroit pu écouter cette proposition, mais que les temps étoient changés, & qu'il les passeroit tous au fil de l'épée, s'ils ne lui remettoient Asfraff entre les mains.

Ces Députés qui ne cherchoient

qu'à l'amuſer, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grace, qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres Officiers, ce qui parut raiſonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouverent que tout étoit prêt pour aſſurer leur fuite : ils ſe ſauverent donc tous enſemble avec leurs familles & leur butin.

Ils étoient déja bien loin quand le Général Perſan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de ſon Armée pour les ſuivre : l'un de ces détachemens les joignit au paſſage d'un pont ; les Aghuans firent volte face, pour faciliter le paſſage à leur équipage & à leurs familles : le détachement fut battu, & contraint de ſe retirer. Ils continuerent donc leur marche : mais comme ils ne tenoient aucune route cer-

taine, & que tout le pays leur étoit contraire, les Payſans les harceloient continuellement : le moindre Village qui pouvoit aſſembler dix fuſiliers leur diſputoit le paſſage ; il n'y avoit point de défilé où ils ne fiſſent quelque perte : au commencement c'étoit les gros équipages, une autrefois c'étoit de leurs femmes & de leurs enfans, & il y en avoit parmi ces Barbares, qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombaſſent pas entre les mains de leurs ennemis : pendant la nuit les Eſclaves détournoient toujours quelques Chameaux ; & c'eſt de cette maniere que furent ramenées la ſœur & la tante de Schah Thamas, avec quelques autres Princeſſes du Sang Royal.

Enfin, ces Miſérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur ſubſiſtance, & preſſés par la

faim & la soif commencerent à se débander. Aszraff resta avec quatre ou cinq cens hommes de ses plus fidéles amis : son dessein étoit de se retirer aux Indes, mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein Kan frere de Mahmoud, qui étoit en possession de cette place, en sortit avec un Corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors & le tua. C'est ainsi que périt ce détestable usurpateur, qui, après une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans le sang de Schah Hussein, le plus pacifique & le meilleur Prince qui ait porté la Couronne de Perse.

Aussi tôt que Thamas Kan fut entré dans Schiras, cette Ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avoit vû auparavant

dans Ispahan : les ruës furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans, qui n'avoient pu se sauver avec les autres : il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asyle ; on ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens, qui furent envoyés au Roy ; tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persans qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'Armée rebelle, se consolerent plus aisément de la faute qu'avoit fait leur Général de les laisser échapper, & quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la Couronne, ce Général n'en reçut aucun reproche du Roy, qui le ménageoit, & n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas Kan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses Troupes tout

le reſte de l'hyver dans Schiras ; mais à peine le printems fut-il arrivé, qu'il ſe mit en Campagne. Après avoir viſité le Loriſtan & les Arabes du Koquilou, il tourna du côté d'Hamadam, où la Victoire qu'il remporta ſur les Turcs, le mit en état de reprendre Hamadam, Tauris, & preſque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles juſqu'à Erivan. Un Roy rétabli dans ſes Etats, pluſieurs Batailles gagnées, un grand Royaume en quelque ſorte reconquis en moins de deux années, c'en eſt bien aſſez pour le mettre au rang d'un grand nombre de Héros des ſiécles paſſés.

Les rares talens de ce Général pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ſes expéditions, la confiance du Soldât qui l'aimoit & le craignoit,

tout cela joint ensemble, le rendoit rédoutable chez les ennemis, & suspect à la Cour du Roi son maître. Tout trembloit dans les Provinces à son seul nom. A Ispahan le Peuple, la Cour, le Roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut: un pas en avant le mettoit sur le Thrône. Il étoit le Maître absolu. Le Roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois; il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges, seroient plus utilement employés au payement des troupes. A l'armée, il étoit le seul Officier Général, tous les autres n'étoient que des Subalternes, qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il cassoit, & rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit

même que depuis ſes victoires, il abuſoit de l'autorité ſans bornes, que le Roi lui avoit confiée dans la néceſſité de ſes affaires ; ce Prince étoit obligé de diſſimuler ; mais on a ſçu par des perſonnes qui l'approchoient, qu'il ſouffroit impatiemment le joug, & qu'il ſongeoit à parler en maître, quand la guerre avec les Turcs ſeroit entiérement terminée. Thamas Koulikan de ſon côté craignoit le Roi, & n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'eſt pourquoi il prit le parti de ſe tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la ſituation des affaires de Perſe, au mois de Mai de l'année 1730.

Thamas Koulikan ne manqua pas de raiſons pour continuer de tenir la Campagne, & d'être toûjours à la tête d'une nombreuſe armée toute dévouée à ſes ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chaſſés

de tout le Royaume, succéda un ennemi plus redoutable : les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenans à la Perse, que les Aghuans leur cédérent lorsqu'ils eurent usurpé la Couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, & même faire de nouvelles conquêtes, si l'on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le Général Persan : mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira sous divers prétextes Schah Thamas d'Ispahan, & le fit transporter à Maschchat Capitale du Khoraſſan, où il le tint sous une seure garde, &, pour ainsi dire, dans une honorable prison.

Il y avoit déja du tems que ce Prince n'avoit que l'ombre & les

apparences de l'autorité Royale, c'étoit Thamas Kan qui l'exerçoit réellement, & qui commandoit en souverain. Il en vint jusqu'à porter l'Aigrette sur son Turban, marque de distinction, que le Roi seul a droit de porter. Il rassembla ses Troupes à Tauris, tandis que le Général Turc assembloit les siennes à Erivan. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, & il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de Cavalerie. Il se rendit à Bagdat qui est l'ancienne Babylone, & après l'avoir bloquée, il s'avança jusqu'à Diarbekir & aux environs, ravageant tout le pays par où il passoit. La fortune qui l'avoit toûjours favorisé jusques-là, lui devint alors contraire:

son armée fut défaite, & il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadam.

On ne doutoit pas que le Vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse épuisée tout à la fois & d'hommes & d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, & demeura tranquille dans son Camp, sans songer à rien entreprendre: ce qu'on peut attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses Troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être excessives; ou à la défiance qu'on avoit conçue de ce Bacha à la Porte; ou à l'affoiblissement de son armée, dont on avoit fait un démembrement pour renforcer celle que commandoit le Bacha d'Erivan; ou à la jalousie & à la mésintelligence qui régnoit

entre ces deux Généraux ; ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avoit promis, qui se faisoit attendre depuis long-tems, & qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le Grand Seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le Bacha de Tauris qui s'approcha d'Erivan & qui s'en empara; mais il l'abandonna bientôt, & Thamas Kan y envoya des troupes fraîches, qui entrerent dans cette Place, & la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes Ottomanes donna tout le loisir au Général Persan de se rétablir, & de lever une nouvelle Armée beaucoup plus forte que la premiere. Aussi-tôt que la saison le permit, il rentra en Campagne, & retourna à Bagdat : après avoir formé le blocus de cette Ville,

il alla chercher l'Armée des Turcs, qui s'étoit assemblée aux environs de Diarbekir. Le Bacha auquel ses premiers succès devoient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale: il n'y eut que quelques escarmouches de part & d'autre, où les Persans eurent toûjours l'avantage. Enfin, on parla de paix, on entra en négociation, & les articles furent envoyés par le Bacha au Grand Seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ ce tems-là qu'arriva le Prince Galliczin en qualité d'Ambassadeur de Russie. On ne sçavoit alors que croire du sort de Schah Thamas, on ne pouvoit dire s'il étoit mort, ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la Couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, est que Thamas Koulikan, pour mieux couvrir le

deſſein qu'il méditoit, avoit fait placer ſur le Thrône un des enfans du Roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou ſix mois.

Le motif apparent de l'Ambaſſade de Ruſſie dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le Général Perſan à rétablir le Roi dépoſé, & à faire un Traité de Commerce entre la Ruſſie & la Perſe; mais le motif ſecret, étoit de fomenter la guerre entre cette Cour-ci & la Porte. C'eſt dans cette vûe & pour y réuſſir, que la Cour de Ruſſie rendit la riche Province de Ghilan, & toutes les places appartenantes à la domination Perſanne qu'elle occupoit dans le Schirvan; ſçavoir, Bakoud, Derbent, Mezova, Soulak, &c. & qu'elle lui fournit encore des ſecours conſidérables de vivres, d'Artillerie, & d'autres munitions de guerre.

Cette ambassade fut toute ambulante : car le Prince Galliczin, aussi-tôt après la premiere audience que lui donna le Général Persan, reçut ordre de le suivre : ce ne fut qu'à la fin de la Campagne qu'il prit son Audience de Congé, laissant par ordre de sa Cour, en qualité de Résident, M. Calouski, homme de mérite, qui étoit Sécretaire de l'Ambassade. Ce Résident a pareillement accompagné Thamas Kan dans toutes ses courses jusqu'à quelques journées d'Ispahan, ou celui-ci s'étant arrêté pour soumettre quelques Montagnards rebelles, il permit au Résident d'aller l'attendre dans la Capitale.

Ces circonstances n'étoient pas propres à disposer Thamas Kan à une paix, qu'il n'avoit pas déja trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer Abdallah,

Bacha d'Erivan, qui commandoit la seconde Armée du Grand Seigneur. Le Bacha qui ne se croyoit pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un Officier pour le prier de faire attention, qu'il avoit traité de la Paix avec le Bacha de Bagdat; que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, & que sans doute elles y seroient approuvées; qu'il alloit écrire de son côté au Grand Seigneur pour en presser la ratification, & qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas Kan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du tems, mais comme il avoit en tête une autre entreprise, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas

s'en

s'en appercevoir, & il se rendit aux raisons du Bacha. Cette entreprise étoit de réduire les Lesghis: ce sont des especes de Tartares, qui dès le commencement des révolutions de Perse, s'étoient emparés de Schamaki, & s'y maintenoient sous la protection du Grand Seigneur, auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une Armée qui n'étoit que de vingt mille hommes, encore n'y avoit-il guéres que douze mille hommes de bonnes troupes, qui portoient des cottes de maille, sur lesquelles ils avoient des plaques d'acier d'un pied en quarré; le reste n'étoit que des valets, & de jeunes gens qu'ils appellent *Ictim*, c'est-à-dire Orphelins, qui ne servent guéres qu'à ruiner le pays par où passe l'Armée.

Thamas Kan fit des marches

forcées, & arriva sur les bords de la riviere du Cours, à deux journées de Schamaki, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la riviere, & son Armée, faute d'eau & de vivres, auroit péri infailliblement dans ces plaines arides du Monghan. Mais cette Province étoit entiérement dépourvûe de troupes, & les Lesghis qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs Montagnes. Les Persans voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traverserent tranquillement la riviere, & arriverent à Schamaki, dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette Ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans; car Thamas Kan avoit promis aux siens que pour peu

qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ses Troupes la plus exacte discipline, mais les contributions qu'il exigea de la Ville & de la Province, ne différoient guéres d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouïes, mettant indifféremment sous le bâton les Chrétiens & les Turcs, les hommes & les femmes: il y en eut plusieurs qui expirerent sous les coups.

Le P. Bachoud, Missionnaire dans cette Ville, se trouvoit hors d'état de rien payer, & il ne pouvoit être secouru des Chrétiens, qui étoient eux-mêmes très-embarrassés à trouver ce qu'on exigeoit d'eux. Il n'auroit pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection de M. le Prince Galliczin, qui s'intéressa

pour lui auprès de Thamas Kan, & qui obtint en faveur du Miſſionnaire, non ſeulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entiere de faire ſes fonctions, & d'aſſembler les Chrétiens dans ſon Egliſe.

Après la levée des contributions, Thamas Kan ſe diſpoſa à aller combattre les Leſghis. Il envoya d'abord ſon Lieutenant avec ſix à ſept mille hommes, qui marcha du côté de la Citadelle de bois, que Serkober leur Chef avoit fait bâtir à l'entrée du Dagheſtan: c'eſt le nom des Montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même avec le reſte de ſes Troupes de l'autre côté du Dagheſtan, pour y faire une pareille attaque. Les Leſghis perſuadés que c'étoit Thamas Kan en perſonne, qui venoit avec toutes ſes forces du côté de la Cita-

delle, tournerent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même tems il vint de Ganges à leur secours dix à douze mille hommes des troupes du Grand Seigneur. Le Lieutenant de Thamas Kan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas Kan s'avançoit de l'autre côté: à l'instant les Lesghis tournerent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles & leurs effets. Les troupes de Ganges resterent seules, & combattirent encore quelque tems; mais enfin se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, & presque point parmi les Lesghis, qui enleverent tout ce qu'ils avoient dans leurs Villages les

plus exposés, se retirerent dans leurs Montagnes les plus escarpées, où Thamas Kan ne put les forcer, ni les suivre.

Après l'expédition du Dagheſtan, l'Armée Persane fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette Province, & six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas Kan marcha avec son Armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on le lui eût promis, de même qu'Erivan & Teflis. Il y avoit déja quelque tems que Ganges étoit assiégée, sans que le siége fut plus avancé que le premier jour. Comme cette Ville est située dans une plaine, & qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans éleverent une platte forme pour y dresser une batterie de Canons. La Citadelle

en est très-forte, elle a double enceinte & triple fossé. Il y avoit une bonne Garnison, & toute sorte de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit guéres moins fortifiée que Ganges: La Citadelle de Teflis étoit plus foible, mais elle avoit été fortifiée récemment, & il y étoit entré beaucoup de troupes. De plus, Abdallah Bacha, Généralissime de l'Armée Ottomane, s'avançoit depuis long-tems avec son Armée, & étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas Kan sentoit bien qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces Places occupées par les Turcs, & en présence de leur Armée: il résolut donc de livrer la Bataille au Général Ottoman, qui s'étoit posté à quelques lieues d'Erivan, & il les mit dans la nécessité de combattre. Il n'y

avoit pas long-tems qu'on en étoit aux mains, lorſque je ne ſçais quelle terreur panique s'empara des troupes Ottomanes, & fit prendre la fuite à la plûpart ſans tirer un ſeul coup. Ce fut plûtôt une déroute qu'un combat. Il eſt ſurprenant qu'il n'y ait guéres eu que cent hommes de tués de la part des Perſans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi leſquels on met leur Général Abdallah, & quelques Officiers de marque. Les Vainqueurs firent auſſi quelques priſonniers, du nombre deſquels étoit un Gendre du Grand Seigneur.

Le Général Perſan ſe vit par cette Victoire maître d'un butin conſidérable de vivres & d'argent; il ravagea tout le pays du côté de Kars & d'Erzerum, & fit quantité d'Eſclaves. Peu après

la Garnison de Ganges, que les maladies avoient extrémement diminuée, se rendit par capitulation, & fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué, & remis entre les mains de Thamas Kan, quoique cette Place fût très-forte, bien munie de toute sorte de provisions, & qu'elle n'eût été ni assiegée ni bloquée: avant la reddition d'Erivan, Teflis bloqué depuis long-tems fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs, après la perte de cette Bataille, se rallieroient, & feroient de nouveaux efforts, mais ils resterent dans l'inaction; & Thamas Kan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis, & d'Erivan, ne pousſa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, & il paroît qu'on la souhaitoit

part & d'autre : le Grand Seigneur par le besoin qu'il pouvoit avoir de toutes ses troupes en Europe ; & Thamas Kan pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-tems, de mettre la Couronne de Perse sur sa tête.

Une Victoire si décisive, & la cessation de toute hostilité, lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande Assemblée des Principaux du Royaume. L'Edit de convocation portoit, que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit, & par leur sçavoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit, à *Mougham tchoels*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les Etats du Royaume, & leur communiquer des affaires très-impor-

tantes au bien de la Religion & de l'Empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colomnes. Chaque rang étoit de quatorze colomnes posées à cinq toises de distance de l'une à l'autre. Elles étoient chacune de trois pieces, qui s'emboitoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds, & elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré d'un pied & demi de diamétre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente; étoffes d'or & d'argent, franges, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut en tenant cette Assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, & de leur faire déclarer de la ma-

niere la plus authentique, que le Royaume ne vouloit point d'autre Roy que lui.

Tout se passa dans cette Assemblée selon ses desirs. Il y fut proclamé Arbitre souverain de l'autorité Royale, sous le titre de Velim Amet, qui ne se donne qu'aux Rois, & qui signifie le distributeur des graces. On dépêcha aussi-tôt des Couriers dans tout l'Empire : la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équinoxe; & dans toutes les autres Villes, plûtôt ou plus tard, à mesure que les Couriers arrivérent. Cette Déclaration fut signée de tout ce qu'il y a de considérable dans le Royaume, au nombre de plus de quinze mille, & elle fut envoyée au Grand Seigneur par une Ambassade magnifique.

On regarda comme un grand acheminement à la paix cette Am-

bassade, & quelques autres démarches, par lesquelles le Velim Amet paroissoit d'intelligence avec la Porte, & desiroit gagner l'amitié du Grand Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une cérémonie de Religion, dont les Turcs se sont toûjours tenus offensés. On sçait que les Persans & les Turcs, quoique Mahométans, forment deux Sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Homar, qu'ils regardent comme le légitime descendant de leur Prophéte, & le dépositaire de son autorité. Les Persans déférent cet honneur à Hali, gendre de Mahomet. Ils racontent que Homar & Hali armérent chacun de leur côté tout l'Empire Ottoman, pour soute-

nir leurs droits ; que Homar fut victorieux ; que Hali fut tué, & qu'après sa victoire, Homar fit massacrer tous les enfans d'Hali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire & le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de Religion : tous les jours les Moullahs, du haut des Tours attenantes à leurs Mosquées, ajoûtent aux prieres ordinaires des malédictions contre Homar. Tous les ans dans le mois du Moharam *, ils font le dixiéme de la Lune une représentation du massacre d'Hali & de ses enfans.

La cérémonie commence dans la Mosquée, où l'on choisit les plus habiles Moullahs, pour faire l'Oraison funébre de ces pauvres

* Nom du premier mois de l'année Arabique.

Princes : tout le Peuple s'y assemble en foule : le Moullah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, & va se placer sur un Fauteuil, qui est encore élevé de dix où douze dégrés au-dessus de l'estrade, afin d'être vû de tout le Peuple. Là, tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins pathétiques de son discours, il expose le plus éloquemment qu'il peut l'indignité de ce massacre, & dans la disposition où il trouve les esprits, il ne lui est pas difficile d'émouvoir ses auditeurs, & d'exciter leur compassion.

Pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du peuple, ils font une représentation tragique de toutes les circonstances de ce massacre, dans une espéce de procession qui marche tout autour de la Ville, & qui fait un spectacle

assez curieux, quand on y assiste pour la premiere fois. On voit différens chariots, dont les uns sont chargés de divers symboles, les autres portent des Princes morts ou mourans : il y en a un sur-tout qui porte un Ambassadeur Européan, parce que, selon que le rapporte leur histoire, un Ambassadeur d'Europe se trouvant auprès de Homar, lui demanda la vie des jeunes Princes, & quoiqu'il ne l'obtint pas, ils ont cru devoir par reconnoissance lui donner une place dans leur procession. Il est ordinairement vêtu d'une maniere grotesque, il a sur la tête un vieux Chapeau, une guenille autour du col qui lui sert de cravate, & sur les épaules une vieille casaque, qu'on ne daigneroit pas ramasser dans la rue. C'est sous ce burlesque équipage qu'ils croyent bien représenter un Eu-

ropéan. Quand ceux qui sont destinés à faire ce personnage se trouvent dans le voisinage des Européans, on les ajuste d'une manière plus décente. Messieurs les Anglois & Hollandois leur prêtent souvent un Equipage, qui fait plus d'honneur à la Nation Franque. Lorsque ce comique Européan passe devant quelque franc, il ne manque pas de tirer son Chapeau pour le saluer.

Ces différens Chariots sont suivis d'espace en espace de compagnies de gens nuds jusqu'à la ceinture, qui forment une espéce de danse, en poussant des cris lamentables, en se frappant la poitrine, & se déchiquetant les bras, dont on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur de Hali.

Le spectacle qui touche le plus, c'est de voir une compagnie de

jeunes enfans de six à sept ans, les plus jolis qu'on puisse trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés & garottés, conduits comme prisonniers par une espéce de Sbirres d'une mine affreuse, qui les intimident de tems en tems par des menaces si bien concertées, & qui paroissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voyent passer, & qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur de Homar.

C'est aussi dans cette procession, qu'on porte le Sabre admirable d'Hali. C'est une lame d'acier, longue de trente pieds, sur un demi pied de largeur, & qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut, pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux Sabre, qu'il fendit la Lu-

ne en deux. L'homme le plus fort à bien de la peine à le porter.

Je ne prétends pas faire une description complette de cette cérémonie : ce que j'en ai dit, suffit pour mettre le Lecteur au fait du démêlé de Religion, qui est entre les Turcs & les Persans. Soit que le Velim Amet pensât comme les Turcs en matiere de Religion, soit qu'il ait cru que la Religion doit quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Homar, & de faire cette représentation tragique du *Moharam*. Il porta de plus un Edit, par lequel il permet à tous ses sujets d'embrasser laquelle des deux Sectes ils voudroient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis son avénement à la Couronne, il a fait battre une monnoye nouvelle, qui ressem-

ble plus à la monnoye Turque qu'à la Perſanne, mais il n'y a pas encore fait mettre ſon nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la Capitale, on y travailla fortement à la réparation des Maiſons Royales, & des autres endroits publics. Il y a ſur tout à Iſpahan un beau Cours, long d'une demi-lieue, ſur trente toiſes de largeur. C'eſt un ouvrage que le fameux Schah Abas fit faire de ſon tems. Il y fit planter deux rangs d'une eſpéce de Peupliers, qui ſont maintenant fort hauts & fort gros. Il le diviſa dans ſa largeur en cinq parties: les deux aîles étoient deſtinées pour le paſſage des gens à Cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées & ſoutenues de pierres de taille, & pavées dans le milieu. Les en-

tre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, & rempli de toute sorte de fleurs. Trois grands bassins, qui recevoient l'eau de la riviere, la distribuoient continuellement dans des canaux qui servoient à arroser ce parterre, & à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela étoit abandonné, soit que ceux qui étoient prépossés à l'entretien de ces agrémens publics, trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les Princes eux-mêmes concentrés dans leur Serrail, se missent peu en peine des plaisirs de dehors, ce Cours étoit devenu seulement un lieu de passage ou de course de Chevaux. Velim Amet, pour faire revîvre les grandes idées de Schah Abas, voulut qu'il fut

rétabli dans sa premiere forme.

Reconnu pour Souverain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eu jusques-là avec le Grand Seigneur. Quoique le démêlé de ce Prince avec les Moscovites, ne laissât guéres douter de sa disposition à la paix, cependant le Velim Amet se flattoit qu'elle seroit le fruit de la terreur, que son nom avoit répandu dans tout l'Empire Ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de se comparer. Etant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le Siége de Candahar, s'assurant de prendre la Ville, de soumettre ces Barbares, de passer dans les Indes, & après les

avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un Ambassadeur de la Porte nommé Hali Bacha. Sa négociation ne fut pas longue, car dès la premiere Audience, elle fut arrêtée par des demandes & des propositions si hautes de la part de Vélim Amet, que l'Ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure, sans en avoir donné avis à sa Cour, pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir si-tôt des nouvelles de la Porte, & le Velim Amet voulant toujours suivre son entreprise; le parti qu'il prit, fut de donner de pleins pouvoirs à un de ses Kan ou Gouverneurs, pour traiter

avec l'Ambaſſadeur, ſelon les réponſes qui lui viendroient de Conſtantinople. Bagdat fut choiſi pour le lieu des Conférences, & les deux Plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propoſitions de Velim Amet étoient, 1°. Qu'on lui rendit Baſſora, Bagdat, Mouſſol, Diarbekir, & Erzerum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien Domaine de Perſe. 2°. Qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une Moſquée, où les Pelerins Perſans puſſent faire leurs prieres ſelon leurs uſages, & y euſſent un libre exercice de leur Religion. 3°. Qu'on y établît des Receveurs de ſa Nation, qui retireroient à ſon profit, tout l'argent qui ſortiroit de Perſe.

Le Siége de Candahar dura plus long-tems qu'il n'avoit cru: ce ne fut qu'après quinze à ſeize mois,

mois qu'il s'en rendit le maître. Cette Place étoit le dernier retranchement des Aghuans, elle passoit pour imprenable, & elle l'avoit été en effet, depuis Schah Abas le Grand, à tous les Rois ses successeurs. Le Velim Amet y trouva des richesses immenses; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan & de la Perse, avec tout l'or & les joyaux de la Couronne. Le Chef des Rebelles, frere du fameux Mahmoud, qui avoit fait la premiere entreprise sur la Perse, & se nommoit Hussein Kan, fut pris & livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du Conquérant se jetta à ses pieds, lui demanda sa grace, & l'obtint: sçavoir, si ce devoit être pour long-tems: du moins elle aura duré jusqu'à ce que ce Prince ait découvert par

ſon moyen tout ce qui pouvoit être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud, mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de ſon Prince. Il fut gratifié d'une Penſion. Le frere d'Aſzraff, qui avoit ſuccédé à Mahmoud du tems de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponſe ſi ſage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permiſſion de faire un Pelerinage à la Mecque, & elle lui fut refuſée. La plûpart des Officiers & des Soldats Aghuans prirent parti dans ſes troupes, & il les incorpora dans ſon Armée.

Après la priſe de Candahar qui lui avoit coûté beaucoup de peines & de fatigues, il alla ſe délaſſer auprès de Kaboul, dont il fit le ſiége: c'eſt une Ville aſſez

considérable, à seize journées de Candahar, sur les terres du Grand Mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit.

Cette nouvelle conquête jetta l'épouvante dans toute l'Inde. L'Empereur Mogol lui ayant fait demander quelles étoient ses prétentions, il répondit froidement, que son dessein étoit de lui aller rendre visite jusqu'à Djanabat, lieu de sa résidence ; & que si cette visite devoit lui causer quelque embarras, il pouvoit s'en délivrer en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sçait pas quelle fut la réponse du Mogol ; mais ce qu'on sçait, c'est que le Velim Amet suivit son projet, & fit la conquête des Indes. On trouvera le détail de cette conquête dans la Lettre qui suit cette Rélation.

Ce Prince qui avoit pris le

nom de Velim Amet se nomme maintenant Schah Nader : Schah signifie Roi, & Nader est son nom propre ; car Thamas Koulikan ou Thamas Kan n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah Thamas, en considération de ses importans services. Le nouveau Souverain est d'une taille haute & bien proportionnée, d'une mine fiére, d'un vaste génie, hardi & brave jusqu'à la témérité. Il est très-secret dans les projets qu'il forme, & également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même, & sçait se faire obéir : ses ordres ne souffrent ni représentations, ni délai ; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paroissent. Le procès est bien-tôt fait, au moindre signe qu'il donne, on

étrangle le coupable en sa présence, & on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres, qu'il s'est acquis une autorité si absolue.

Il ne consulte dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience: il a affecté d'abaisser tous les Grands de l'ancien Gouvernement, & il leur a substitué des gens de néant; son choix fait tout leur mérite; comme il les éléve sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité: le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, & les réduit à leur premier état.

Nul Prince n'a gouverné la Perse d'une maniére si despotique: rien de plus sacré que sa

volonté : Religion, Loix, Coûtumes, il faut que tout lui céde. Rien de plus reſpectable aux Perſans que la Religion, & principalement la ſecte d'Hali, qui eſt parmi eux la dominante : il en a proſcrit les cérémonies les plus ſolemnelles ; il a réformé la maniére de prier ; il a fait défenſes ſous des peines très-ſévéres de prononcer anathême contre les Adverſaires de leur Secte. Les plus zélés ſe contentent d'en gémir en ſécret, mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin défendu par Mahomet, ſe vend par ſes ordres indifféremment à tout le monde. A ſon exemple les Grands & les petits ne ſe font nul ſcrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, & deux ſur les Turcs, ſont aſſez connoître ſon génie pour la guerre. Il tient ſes

Troupes dans une discipline beaucoup plus exacte, que ne font communément les Orientaux: il les fait avancer avec plus d'ordre, & il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui est des Villes dont il fait le siége, il n'a d'autre secret que de les bloquer, & de les prendre par famine, soit faute d'Ingénieurs, ou d'Artillerie, ou de gens qui sçachent la servir. Aussi les siéges qu'il a formés, ont-ils été très-longs: celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des Bombes, des Mortiers, & des Grenades: tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschchat, & l'établit Lieutenant Général du Royaume, lui confiant toute l'autorité Royale

pendant ſon abſence. L'éloignement du Roi, & l'autorité confiée au jeune Prince, parurent des conjonctures favorables aux Moines Arméniens Schiſmatiques de Julfa, Fauxbourg d'Iſpahan, pour s'élever contre les Miſſionnaires & les Catholiques, & pour les faire chaſſer du Royaume. Ils comptoient beaucoup ſur le prétendu crédit de leur Patriarche, auquel Thamas Kan avant ſon avénement à la Couronne avoit donné quelque marque de bienveillance, lorſqu'il paſſa par Edchmiadzin, lieu de la réſidence de ce Patriarche. Le Monaſtére de Julfa, où ſont ces Moines, ne renferme là, comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, ſans éducation, ſans étude, & aſſez équivoques dans leurs mœurs. C'eſt l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur ſont ſou-

mis. Dès qu'ils trouvent la moindre occasion de brouiller, ils ne la laissent pas échapper. Ils portérent donc leurs plaintes au Patriarche contre le grand nombre de leurs peuples, qui les avoient abandonnés pour embrasser la Religion Catholique. La réponse du Patriarche fut, qu'ils tâchassent de les ramener par des instructions & des remontrances particuliéres & publiques, & que s'ils ne pouvoient rien gagner sur ces esprits indociles, ils lui en donnassent avis, & qu'alors il préſenteroit une Requête au Prince, afin de les réduire par autorité, & de les forcer à se soumettre,

Cette réponse du Patriarche ne fut pas plûtôt arrivée, qu'ils convoquérent le peuple dans l'Eglise du Monastére : ils la lûrent avec emphase, y ajoûtant des recits dé-

nués de toute vraisemblance, des grands égards & des bontés singuliéres du Roi pour leur Patriarche, afin d'intimider ce peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un Moine qui a le titre d'Evêque (car il y en a cinq ou six de cette espéce, le Patriarche consacrant volontiers ceux qui ont de l'argent à lui donner), ce Moine, dis-je, & un Prêtre furent députés vers le Patriarche ; il fut conclu qu'ils iroient de sa part présenter une Requête au Prince. Ils allérent donc à Maschchat où il tenoit sa Cour. Ils exposoient dans leur Requête, qu'il y avoit à Ispahan une espéce de gens inconnus, qui ne faisoient aucun trafic utile au Roi & au Royaume, qui leur causoient même un préjudice notable, puisqu'ils engageoient tous ceux qu'ils avoient gagnés, à se

retirer en Europe où aux Indes: que l'attention du Roy eſt de procurer à ſes Sujets une vie paiſible & tranquille, & que ces Européans mettoient par tout le trouble & la diviſion, ne s'occupant d'ailleurs que du ſoin d'inſtruire leur Prince de ce qui ſe paſſoit dans le Royaume; qu'eux en particulier avoient à ſouffrir plus que perſonne de ces hommes inquiets & turbulens, puiſqu'ils ſéduiſoient continuellement leurs peuples; que leur unique reſſource étoit d'implorer ſa protection & ſon autorité, en le ſuppliant d'éloigner de la Perſe des gens d'un ſi mauvais caractére.

La réponſe du Prince fut très » ſage: cette affaire, dit-il, méri- » te attention: je donnerai ordre » au Gouverneur d'Iſpahan d'en » prendre connoiſſance, & ſi ce » que vous m'expoſez, ſe trouve

» véritable, je n'héſiterai point à » les chaſſer du Royaume ».

Ces Moines ſe retirérent peu contens ; ils auroient voulu qu'on les eût crû ſur leur parole : mais la Cour de Perſe eſt fort flegmatique, elle trouve d'ailleurs ſon intérêt dans ces ſortes de diviſions : auſſi ſe garde-t-elle bien de décider d'abord, & d'ôter toute eſpérance à l'une des deux parties. Cependant, ils ne ſe découragérent pas, ils ſe flattérent même, qu'à force d'argent, ils réuſſiroient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Iſpahan d'un air triomphant, & publiérent qu'ils avoient obtenu un édit qui banniſſoit les Miſſionnaires du Royaume. Outre ce menſonge, ils débitérent encore cent contes ridicules, & entre autres, que leur Patriarche avoit reçu une lettre du Souverain Pon-

tife, où il marquoit que les Missionnaires outrepassoient ses ordres ; qu'il ne les avoit pas envoyés pour prêcher aux Arméniens ; qu'il reconnoissoit la pureté de leur foi ; que le Patriarche étoit son frere, & les Arméniens ses enfans. Tel est l'esprit de toutes les sectes, qui n'ont guéres de moyens de se soutenir que par le mensonge.

Le Gouverneur fit venir les Missionnaires, & leur demanda simplement s'ils avoient quelque Edit qui les favorisât : heureusement pour eux, ils avoient apporté l'Edit tout récent de Schah Nader, qui accordoit la liberté de conscience, & qui permettoit aux Chrétiens, soit Catholiques, soit Schismatiques, d'embrasser le parti qu'il leur plairoit, sans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet Edit au Gouverneur.

Quoiqu'il eût été gagné par une bonne ſomme d'argent, il n'oſa prononcer: il ſe contenta de faire tranſcrire l'Edit, & d'en envoyer copie au Prince, puis il ordonna qu'en attendant la déciſion, chacun retournât librement dans ſon Egliſe.

Les Arméniens eurent recours à la violence, & du conſentement tacite que leur donna le Gouverneur, ils gagnérent un Juge du pays qui ſe nomme Daroga. On fit par ſon autorité les plus exactes perquiſitions de ceux qui avoient renoncé à la Secte des Arméniens, pour embraſſer la foi Catholique. On les traîna au Monaſtére, & le Daroga qui s'y étoit rendu, s'efforçoit de les pervertir, en faiſant donner une cruelle baſtonnade à ceux qui refuſoient de renoncer à leur foi. A la réſerve d'un ou deux qui

chancelérent, tous souffrirent avec constance ce supplice, & donnérent des preuves de leur ferme attachement à la Religion Catholique. Un jeune Arménien entr'autres, nommé Jean-Baptiste, se signala : plus on le traitoit cruellement, plus il protestoit qu'il sacrifieroit mille vies, s'il les avoit, plûtôt que de devenir Schismatique, & d'abandonner la vraie foi, sans laquelle il n'y a point de salut.

Les Missionnaires, pour mettre fin à ces violences, allérent trouver le Gouverneur, & le suppliérent d'assembler un Conseil qui terminât cette affaire, lui représentant que si le Conseil décidoit en leur faveur, il auroit de quoi se disculper auprès des Arméniens, qu'il honoroit de ses bonnes graces. Le Gouverneur goûta la proposition, & convoqua

les Officiers Persans, qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lût d'abord en leur présence la Requête, qui contenoit les chefs d'accusations contre les Missionnaires, & sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses, & de nulle valeur. La résolution du Conseil fut aussi-tôt envoyée au Prince.

Les Arméniens Schismatiques voyant que les mouvemens extraordinaires qu'ils s'étoient donnés, & les grosses sommes d'argent qu'ils avoient dépensées, devenoient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision; mais s'étant un peu remis, ils publiérent avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendroient à bout de leurs prétentions, & que leur Patriarche avoit résolu d'y dépenser la moitié de ses reve-

nus. Cependant, le Prince ayant vû l'Edit du Roi son pere, qui étoit favorable aux Missionnaires, écrivit qu'il prétendoit que l'on s'y conformât, & donna ordre au Gouverneur d'Ispahan de punir sévérement ceux qui oseroient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire à la confusion de ces Schismatiques.

Un autre événement arrivé presque en même tems, les couvrit d'une confusion nouvelle, & fit bien connoître de quoi ces Moines étoient capables. Trois d'entr'eux mécontens d'un Evêque qui gouvernoit alors le Monastere, entrérent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auroient réussi, sans qu'il lui vint un prompt secours, lequel écarta ces meurtriers qui le laissérent à demi-mort.

LETTRE
DU P. SAIGNES
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

A Mad. de St Hiacinthe de Sauveterre, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Chandernagor dans le Royaume de Bengale, le 10 Février 1740.

MADAME,

La Paix de N. S.

La perte que nous avons faite du P. du Champ & du P. Josselin,

deux excellens Missionnaires que nous regretterons long-tems, ont porté les Supérieurs à m'envoyer dans le Royaume de Bengale. Ce n'est pas ici, comme dans les Missions du Carnate, le théatre des grandes souffrances, des célébres conversions, des persécutions fréquentes, & de tant d'autres événemens propres à édifier. Cependant, je ne puis pas laisser partir les Vaisseaux, sans vous remercier de votre charité ordinaire pour nos pauvres Chrétiens. Je leur ai distribué en votre nom l'aumône que vous m'envoyâtes l'an passé. Je serois dispensé de vous écrire plus au long, sans les deux questions que vous me faites, 1°. Sur la guerre que nous fait le Roy de Perse. 2°. Sur la façon de vivre des Dames Mahométanes de cet Empire. Je vais vous satisfaire, au risque de troubler

peut-être pour quelque moment le repos de votre ſolitude.

Thamas Koulikan Roy de Perſe, qui fait tant de bruit dans toute l'Aſie, n'eſt point Européan, comme on l'a débité en France. J'ai ſouvent entretenu ici un vieux Négociant Arménien, qui m'a aſſuré qu'il étoit Perſan d'origine; il m'a ajoûté qu'il avoit connu ſa famille à Iſpahan qui étoit illuſtre; & qu'il avoit vû lui-même ce jeune Seigneur dans cette Ville, lorſqu'il commençoit à ſe ſignaler dans la guerre contre les Aghuans.

Ce Guerrier, par ſa bravoure, gagna ſi bien avec le tems la confiance des troupes, qu'il s'en rendit tout-à-fait le maître: il dompta les Sujets rebelles, il délivra enſuite ſa Patrie & ſon Roy des mains des Ennemis: mais il ne ſçut pas borner là ſa gloire & ſon

ambition, comme il l'auroit dû. On sçait ce que sont devenus tous les Princes de la Maison Royale, & le Roy même, & comment il monta sur le Trône, & se fit couronner Roy de Perse.

Dès qu'il fut sur le Trône, il commença par réformer le luxe excessif de la Cour, & il établit quelques Loix nouvelles, fort utiles à la Milice & aux Peuples. Il ne paroît pas qu'il soit grand zélateur du Mahométisme, quoiqu'il fasse profession de la Secte d'Hali, ainsi que presque tous les Persans. Il a une estime singuliere pour les Européans, & parmi les Européans, il distingue les François à cause de leur valeur & de leur politesse. Il a permis aux Missionnaires de prêcher publiquement la Religion Chrétienne dans tous ses Etats, & chacun est libre de l'embrasser, sans

crainte d'être inquiété. C'eſt-là un point d'une conſéquence infinie, & qui doit bien faire plaiſir à ceux qui s'intéreſſent autant que vous, Madame, à la gloire de Dieu.

Depuis ſon élévation au Trône, il ne s'occupa que de la guerre; battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin ſa revanche, & termina cette guerre par une paix glorieuſe. Enſuite il tourna ſes Armes contre l'Empire du Mogol, & ſe jetta dans ſes Provinces avec l'impétuoſité d'un torrent qui ſe déborde: rien ne put l'arrêter, ni Montagnes, ni Déſerts, ni Villes, ni Citadelles, ni Armées: Ses Conquêtes furent auſſi rapides que celles d'Alexandre: toujours victorieux, il arriva le 17 de la Lune de Février 1739. à deux journées de Dely, Capitale de l'Empire. L'Ar-

mée de l'Empereur Mahamad Schah, la plus brillante & la plus nombreuse dont on ait jamais ouï parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit composée de quatre cent mille Chevaux, de quatre cent mille Mousquetaires, de trois cent mille Soldats armés de lances, de fléches & de sagayes, de dix mille piéces de canon, de trente mille Chameaux, & de deux mille Eléphans armés en guerre. Cette formidable Armée s'étoit campée avantageusement, & elle avoit eu le loisir de faire de bons retranchemens de six lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas Koulikan, qui depuis son avénement au Trône, s'appelle Nader Schah, n'avoit dans son Armée que soixante mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si

ſupérieur en forces : il ſe contenta de s'emparer de quelques poſtes éloignés, au moyen deſquels il lui rompit la communication des vivres & des fourages avec la Ville & la Campagne. Des détachemens de quatre mille, de cinq mille hommes commencerent à ſortir du Camp pour aller chercher des proviſions ; on tomboit ſur ces détachemens, & on les mettoit en piéces : il ne falloit pour cela que deux ou trois cens Cavaliers Perſans. La Cavalerie Perſanne l'emporte ſur les meilleures troupes de l'Aſie ; mais la réputation où étoient les Cavaliers de Nader Schah, inſpiroit de la terreur : leur ſeule figure, & leur habillement faiſoient trembler les Mogols.

Les Chevaux Perſans ſont grands : les Cavaliers ſont communément bien-faits, ils gardent leurs

leurs mouſtaches, ils ont pour turban un bonnet quarré, haut d'un pied & demi, couvert d'une peau de chevre ou de tygre avec ſon poil. A ce turban eſt attachée une lame de fer courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de ſabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe. Leur habit de couleur verte, jaune, ou rouge eſt ample, court, avec de larges manches: ils portent au-deſſous une eſpece de chemiſe entr'ouverte ſur la poitrine: ils ont de petits calçons, & des bottines de cuir. Leurs armes ſont un fuſil à méche, une hache, un ſabre & un bouclier. Ces Cavaliers avec cet attirail, qu'ils ſçavoient être redoutable à leurs ennemis, marchoient à eux ſûrs de la victoire; ils les attaquoient par tout en quelque nombre qu'ils

fuſſent, & ils les pourſuivoient quelquefois juſques ſous leurs batteries de canon. Dans pluſieurs de ces ſorties, qui ſe firent pendant quinze jours, Mahadmad Schah perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine ſe mit dans ſa nombreuſe Armée, on y mangeoit les chevaux & les chameaux, une petite meſure de ris étoit vendue juſqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva preſque plus ni ris ni froment, ni aucune ſorte de grains; la faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le Camp plus de ſoixante mille hommes. Le déſordre & la diſette y augmentant chaque jour, trois cent mille ſortirent du Camp à la débandade, peu échaperent aux troupes de Perſe. Le ſurlendemain Nader Schah envoya dire à Nirzamamoulouk,

Généraliſſime de l'Armée Mogole, qu'il vînt le trouver, & qu'il traiteroit avec lui de paix & d'accommodement.

Il faut vous faire connoître, MADAME, ce Général de l'Armée Mogole. Mirzamamoulouk étoit auparavant un des premiers Miniſtres de l'Empire; ſon principal emploi à la Cour, étoit de former l'Empereur à la guerre & aux bonnes mœurs. Il auroit ſouhaité que Mahadmad Schah eut été plus docile à ſes leçons, & qu'il ſe fût moins occupé de ſes plaiſirs : il s'en expliquoit ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes Courtiſans débauchés, aux Eunuques, & à quelques Dames favorites, qui indiſpoſerent l'eſprit du Prince contre le Cenſeur de ſes deſordres. On penſa à l'arrêter ſur je ne ſçais

quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avoit par sa dignité d'Amiral Omrah, le Commandement d'un Corps de troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ses principaux Officiers, qu'un Empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'aussi braves gens qu'ils étoient; & que pour le bien public & la propre gloire de Mahadmad Schah, un coup d'éclat qu'il méditoit étoit nécessaire, pour le retirer de la profonde léthargie où le plongeoient ses voluptés. Cet éclat fut de se mettre à la tête de son Armée, & de se retirer dans le Dekan, dont il étoit Souba ou Gouverneur. En vain Mahadmad Schah ordonna-t-il de le suivre & de le combattre dans sa retraite, il ne fut point obéi. Nirzamamoulouk retiré dans le Dekan avec son Armée, se compor-

ta toûjours en sujet fidéle & respectueux ; il ne manqua jamais d'envoyer à l'Empereur le Tribut ordinaire de sa Province ; il acquit même à l'Empire de nouveaux pays, qu'il prit sur le Sevagi & sur d'autres Rajas gentils.

Une conduite si soumise & si peu attendue, fit oublier à la Cour qu'il avoit été Rebelle. L'Empereur lui rendit dans la suite sa bienveillance, il lui augmenta ses titres d'honneur, & il lui soumit tous les Nababs & les Soubas qui sont dans la Peninsule, depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, & ne lui donna-t-il que ce qu'on craignit qu'il ne prît par force.

Nirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la Cour, quoiqu'il y fût souvent invité par l'Empereur, par ses parens, &

par ſes amis. Enfin, dans les fâcheuſes circonſtances où étoit l'Etat, il céda aux inſtances réiterées qui lui en furent faites. Il va donc avec ſon Armée joindre celle de l'Empereur à Dely. Ce Prince lui fit l'accueil le plus favorable, & les honnêtes gens de la Cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre & ſon courage éprouvé, ranimerent tous les cœurs. Tel étoit le Généraliſſime des Armées du Grand Mogol, avec qui Nader Schah vouloit s'aboucher, & traiter de la Paix.

Nirzamamoulouk, ou plûtôt *Azefia*, qui eſt le nom ſous lequel il eſt maintenant plus connu, & dont je me ſervirai dans la ſuite; Azefia, dis-je, qui connoiſſoit le génie de ſes Troupes, craignant qu'en ſon abſence une terreur panique ne les ſaisît, &

qu'ils ne prissent la fuite, n'accepta point la proposition du Roy Persan, au contraire il exhorta Camordikan, Simolkan, & quelques autres de ses Généraux de sortir généreusement de leurs retranchemens, & de le suivre pour combattre des ennemis qu'il vouloit, disoit-il, mettre en poudre sous les pieds de ses Chevaux. Ses Généraux lui ayant promis de le suivre par tout, il alla faire part à l'Empereur de la résolution qu'il avoit prise, de livrer bataille à l'Ennemi. L'Empereur y consentit, & pendant la nuit suivante tous les préparatifs se firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'Empereur qui l'avoit passée dans son Serrail, où il écouta le conseil des Eunuques aussi lâches que lui, changea de sentiment, révoqua l'ordre qu'il avoit donné à *Azefia*, & lui fit

défenſe de hazarder la bataille.

Ce contre-ordre mit au déſeſpoir Azefia, parce qu'il voyoit périr miſérablement ſon Armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Nader Schah, accompagné ſeulement de dix Officiers. Nader Schah qui étoit aſſis, ſe leva à ſon arrivée: « Voyez, lui dit-» il, combien je vous eſtime, » puiſque je me leve pour vous » faire honneur, je ne vous aime » pas moins, aſſeyez-vous. » Azefia, après avoir fait trois révérences, ſelon l'uſage, s'aſſit, & Nader Schah déduiſit ſes griefs, & les ſujets qu'il avoit de ſe plaindre du Mogol.

Le premier étoit que Mahadmad Schah retenoit injuſtement le trône que Timourleng ou Tamerlan, Fondateur de la Monarchie Mogole, avoit tranſporté autrefois de la Perſe dans l'Empi-

re, lequel avoit coûté neuf carols neuf cens mille roupies. Il faut vous expliquer, Madame, la valeur de cette monnoye du Mogol, afin qu'elle ne vous arrête pas lorsque je vous en parlerai dans la suite de cette Lettre. Un carol vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies, une roupie d'or vaut treize roupies d'argent, & une roupie d'argent vaut trente-huit sols de la monnoye de France.

Le second étoit que les Perses ayant prêté & soudoyé dix mille hommes, pour aider le grand pere de Mahadmad Schah oncle de Gehanguir à monter sur le trône, l'Empire Mogol n'avoit point encore dédommagé la Perse des dépenses qu'elle avoit faites en sa faveur.

Le troisiéme, que l'Empereur n'avoit point secouru la Perse,

comme il s'y étoit engagé, durant les dernieres guerres qu'elle a soutenue contre les Turcs, & où faute de ce secours, elle a essuyé de grandes pertes.

Le quatriéme, que l'Empereur contre le droit des gens, avoit arrêté ses Ambassadeurs, sans daigner même répondre aux lettres qu'il lui avoit écrites.

Le cinquiéme, que Mahadmad Schah lui avoit donné la peine de venir de si loin, pour se faire justice par lui-même.

Azefia répondit au Roi de Perse, que ses plaintes lui paroissoient bien fondées, & qu'il en écriroit à l'Empereur, afin qu'il reparât ses fautes le plus promptament & le mieux qu'il seroit possible; que du reste il prioit sa Majesté de ne lui rien imputer sur les sujets de mécontentement qu'il avoit, puisque depuis plusieurs

années il s'étoit absenté de la Cour, & qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires du Gouvernement; que pour le dernier article qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée de faire un si long voyage, il devoit d'autant plus être porté à la leur pardonner, que lui & ses compatriotes souhaitoient avec passion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous ensemble l'honneur de lui baiser les pieds.

« Nader Schah se mit à rire, » puis regardant fixement Azefia, » Vos réponses, lui dit-il, sont » justes & spirituelles, elles me » font plaisir, mais écoutez-moi, » j'ai à vous parler plus sérieuse- » ment : Je vous ordonne d'aller » dire à votre Maître qu'il vienne » me trouver demain, je ferai la » moitié du chemin, & nous nous » rencontrerons au milieu de nos

» deux armées : je veux bien lui » accorder la paix, mais s'il eſt peu » touché de ma généroſité, je lui » ferai couper la tête ».

Azefia alla rendre compte à l'Empereur d'un ſi fier entretien, & ne pouvant pas lui inſpirer ce noble courage dont il étoit animé, il l'engagea à accepter l'entrevue qui lui étoit propoſée. Le Perſan & le Mogol ſe rencontrérent le lendemain en préſence des deux armées : ils s'abordérent en s'appellant du nom de freres à la maniere Aſiatique, ils s'embraſſérent avec beaucoup de démonſtrations d'une amitié apparente. L'Empereur qui avoit été intimidé de la menace qu'on lui avoit faite, offrit ſa Couronne à Nader Schah. « Je » ſalue votre Couronne, répon- » dit-il ; elle eſt à moi, je vous la » rends. Tout ce que j'exige, c'eſt

» que vous restituiez à la Perse ce » qui lui est dû. Le Mogol lui » promit de le satisfaire pleine- » ment ».

Cette parole donnée, on ne parla plus que de choses agréables: la conversation dura six heures, & Nader Schah invita l'Empereur à un festin pour le lendemain. Ce festin fut somptueux, il coûta trois laks de roupies. Les deux Rois y parurent accompagnés des principaux Seigneurs de leur Cour, & couverts d'habits d'un éclat & d'une magnificence qui éblouissoit. A la fin du repas on fit tirer plusieurs feux d'artifice, une troupe de Musiciens divertit quelque tems la compagnie, vinrent ensuite les danseuses qui sont toûjours à la suite de la Cour, & qui firent admirer leur bonne grace, leur agilité & leur adresse.

L'Empereur retourna dans son

Camp fort satisfait. Il régala à son tour le Roi de Perse, mais d'une maniére beaucoup plus somptueuse. Tous les mets étoient servis dans de la vaisselle d'or. Il termina le repas par un préſent qu'il fit au Roi de Perse, de six Chevaux Tartares, parfaitement beaux, & de deux Elephans, dont l'un étoit chargé de bijoux, & l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double fête, Nader Schah fit remettre à l'Empereur Mogol un Mémoire, par lequel il lui demandoit quarante carols de roupies, soit pour les dépenses qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venoit de faire, ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perse. Mahadmad Schah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, & cent Chameaux chargés

de roupies d'argent, ordonnant à Azefia son Plénipotentiaire, de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Nader Schah lui demandoit.

Azefia s'acquitta de sa commission avec succès: Nader Schah reçut ce qui lui étoit envoyé, & il se contenta de douze carols de roupies qu'on lui payeroit dans le terme de quatre ans, & de cinq carols de joyaux qu'on lui livreroit actuellement avec le fameux Trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azefia alla le présenter à l'Empereur son Maître pour le lui faire signer. L'Empereur refusa de le faire, alléguant pour raison qu'il étoit hors d'état de fournir une somme si considérable, qu'il renonceroit plûtôt à l'Empire que d'y consentir, & que si on le pressoit davantage, il iroit se confiner dans un coin de

ſa Province de Bengale, pour y vivre en Dervis le reſte de ſes jours.

Azefia remontra à l'Empereur qu'il ne pouvoit aſſez reconnoître la généroſité avec laquelle Nader Schah lui avoit rendu la Couronne; qu'il ne s'embarraſsât point de la ſomme qu'on lui demandoit, qu'il ſçavoit où la prendre, qu'il mettroit ſur les Gentils un impôt, comme on avoit accoûtumé de faire dans les néceſſités preſſantes de l'Empire; & qu'au lieu de douze carols, il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendroit dans le Tréſor Impérial.

L'Empereur en délibéra avec ſes Viſirs, & leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors, Azefia élevant la voix, » Empereur, dit-il d'un ton ferme, » Livrez donc la bataille avec vos

» Visirs ». Plusieurs d'entr'eux furent de ce sentiment, mais plusieurs autres prétendirent que les troupes affoiblies par la faim & par les miseres qu'elles avoient souffertes, étoient incapables de combattre. La délibération dégénéra ensuite en des disputes & des altercations inutiles, sans prendre aucune résolution. Cependant, le tems auquel Azefia devoit rendre réponse expiroit ; il part donc brusquement, & aussi-tôt qu'il fut en présence du Roi de Perse, « Prince, lui dit-il, je vous ap» porte ma tête, j'avois engagé » ma parole de faire ratifier par » l'Empereur mon maître le traité » que j'avois fait en son nom, il » refuse de le signer, disposez de » ma vie comme il vous plaira.

Nader Schah plus irrité qu'on ne peut dire, fit arrêter Azefia, & défendit qu'on lui donnât à

manger & à boire de toute la journée. Il dépêcha auſſi-tôt un exprès à l'Empereur Mogol pour lui dire, que puiſqu'il n'avoit pas plus de bonne foi qu'un Infidéle, il ſe diſpoſoit à le traiter en Infidéle, & qu'il alloit faire paſſer toute l'armée Mogole au fil de l'épée, qu'il le feroit hacher lui-même en piéces, avec ſes femmes, ſes enfans, & toute ſa race, & réduire en cendres ſa Capitale. Il donna auſſi-tôt ſes ordres pour le combat, & fit publier à la tête de ſon armée, qu'après avoir paſſé ſur le ventre de l'ennemi, on tombât ſur Dely, qu'on y mît tout à feu & à ſang, qu'on n'y épargnât perſonne, & qu'il abandonnoit cette Ville ſi riche à un pillage général.

Azefia apprit dans ſa priſon les terribles projets de vengeance qui ſe préparoient pour le lendemain, il en fit informer ſecrettement le

Mogol, afin qu'il prit la généreuse résolution de combattre & de défendre sa vie & sa Couronne. Mais loin de prendre une pareille résolution, ce pauvre Prince n'en fut que plus découragé, & à l'heure même, il fit préparer du poison, pour lui, pour sa femme, ses enfans & toute sa famille. Cependant, il fit dire à Azefia qu'il reconnoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son Empereur & sa patrie, il le prît tel qu'il pût être.

Azefia envoya aussi-tôt supplier le Roi de Perse de lui accorder un moment d'entretien pour la derniere fois. Cette grace lui ayant été accordée, il fut conduit de sa prison dans la tente du Prince, & tout en pleurs il le conjura de suspendre pour un jour seulement l'ef-

fet de ſon juſte courroux. « Après » quelques momens de réflexion, » ma clémence, répondit Nader » Schah, vous accorde ce que » vous demandez, mais à condi- » tion que l'Empereur votre maî- » tre vienne inceſſamment ſe re- » mettre en mon pouvoir, ou pour » le faire mourir, ou pour le laiſſer » vivre, ſelon que je le jugerai à » propos ».

Un Courrier dépêché par Azefia à l'Empereur Mogol, ne l'eût pas plûtôt informé de cette réponſe, que ſans délibérer davantage, il partit pour ſe livrer à la diſcrétion de Nader Schah. Dès qu'il s'approcha de la tente, il fut ſi conſterné de l'air fier & ſévére dont le Perſan l'enviſagea, que tremblant de tout ſon corps, il ne put pas dire le moindre mot pour ſa juſtification. Nader Schah, ſans rien dire, ordonna par un ſim-

ple signe de la main, qu'on l'éloignât de sa présence, & qu'on le conduisît en un lieu où il fût gardé seurement, ce qui fut exécuté à l'instant. Il s'empara ensuite de toute l'Artillerie de l'Armée ennemie, & fit couper la tête à plusieurs, tant Visirs, qu'Omrahs, Hazaris & autres Officiers subalternes de tout rang & de toute condition qu'il avoit fait prisonniers de guerre: il ne fit distribuer des vivres dans le Camp des Mogols qu'en telle quantité, & pour autant de tems qu'il étoit nécessaire, afin d'en faire sortir tout l'argent qui y restoit. Tout s'y vendit à un prix marqué par les gens du Roy de Perse, c'est-à-dire, extrémement cher. Une quantité prodigieuse d'hommes & d'animaux y périrent.

Sadatkan, Persan de nation, Lieutenant Général des Armées

du Mogol, s'étoit rendu au commencement de la Guerre auprès du Roy de Perſe, pour quelque ſujet de mécontentement que lui avoit donné l'Empereur ſon Maître. Ce Rebelle inſinuoit ſouvent à Nader Schah, qu'il devoit faire crever les yeux à ſon Priſonnier, & le faire enfermer entre quatre murailles; ou ce qui ſeroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter ſur ſon Trône, & unir la Couronne de l'Empire Mogol à celle de Perſe.

Nader Schah fit ſemblant de ne pas comprendre ce qui lui étoit inſinué par ce Courtiſan vindicatif; il s'étoit fait un autre ſyſtême qu'il ſuivit. Il laiſſa ſes Ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ſes troupes, en leur faiſant fournir les vivres purement néceſſaires: puis avec l'élite de ſon Armée, il

s'avança vers Dely, où il fit son entrée triomphante le septiéme de la Lune de Mars. Mahadmad Schah dépouillé de tous les ornemens de la dignité Impériale étoit à la suite du Vainqueur, après quoi il fut renfermé dans la Tour sous bonne garde. Nader Schah prit son logement dans le Palais Impérial: il monta sur le Trône des Mogols, & s'y fit couronner Empereur aux acclamations de son Armée & des Peuples, qui changeoient volontiers de maître; il fit battre monnoye à son coin, & y commanda en Souverain tout le tems qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin de Nader-Schah, étoient de vingt grains plus fortes que celles du Mogol. Telle étoit la légende qu'on y avoit gravée: *Il est né pour être le Roy du monde: Le Roy des Rois*

Le lendemain de ſon entrée dans Dely, Nader Schah partagea l'Armée qui l'avoit ſuivi en deux corps : l'un reſta dans la Place & dans la Citadelle, l'autre au-dehors tenoit la Campagne, & gardoit les Portes de la Ville, de façon que perſonne ne pouvoit y entrer ni en ſortir que par ſon ordre. Les vivres & les fourrages n'y abondoient que pour ſes troupes ; on vendoit les vivres aux habitans, comme dans le Camp, c'eſt-à-dire, à un prix exceſſif, & il n'y avoit point d'injuſtice que les troupes Perſanes ne commiſſent impunément.

Nader Schah informé de la licence de ſes Soldats, tâcha d'y remédier par la défenſe qu'il fit à tout Cavalier & à tout Fantaſſin de garder & d'avoir plus de cent roupiesd'argent, ſous peine

peine d'avoir le ventre ouvert, ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du Palais ; & ces richesses étoient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'Empereur étoient d'or, d'argent, ou de vermeil. Vaisselles, tables, lits, canapés, palanquins, parasols, lustres, garde-bétel, gourgouris à fumer, cassettes, &c.

La grande Salle nommée la Salle Royale, étoit revêtue de haut en bas de lames d'or & d'argent finement travaillées ; le platfond brilloit par les diamans qu'on y avoit placés. C'est dans cette Salle qu'on voyoit le Trône Impérial : il avoit douze colomnes d'or massif qui fermoient les trois côtés : ces colomnes étoient garnies de perles & de pierres précieuses ; le dais du

Trône étoit sur-tout digne d'attention : il représentoit la figure d'un Paon. Depuis que les Empereurs Mogols sont Mahométans, ils ont choisi cet oyseau pour leur armoirie. Ce Paon étendant sa queue & ses aîles, couvroit le Trône de son ombre : l'industrie avec laquelle on avoit placé & ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes les sortes de pierreries qui le formoient, représentoit au naturel les diverses couleurs de cet oyseau, & l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille de l'Univers. Aussi est-il vrai de dire que pendant plusieurs Siécles, tous les Empereurs qui ont précédé celui-ci, se sont piqués à l'envi d'embellir & d'enrichir ce Dais & ce Trône. Les pierreries qu'on en arracha montoient à la valeur de cent cinquante carol

de roupies, en y joignant les bijoux que l'Impératrice, les Princesses, & toutes les Dames du Serrail furent priées de céder à Nader Schah. Cette priere étoit un ordre auquel elles n'auroient pas osé manquer. Leurs perles seules furent estimées vingt carols de roupies, & l'on trouva dans leurs appartemens jusqu'à dix carols d'or, ou d'argent monnoyé.

Nader Schah voyoit avec plaisir grossir ses trésors : tout paroissoit tranquille, lorsqu'un accident funeste vint troubler sa joie. Il avoit fait prisonniers de guerre, comme je l'ai dit, tous les Généraux de l'Armée Mogole. Quatre d'entr'eux étoient gardés dans un Hôtel par vingt Cavaliers Persans. Ces quatre Officiers firent un jour la débauche, & nonobstant la loi qui leur dé-

fendoit l'uſage du vin, ils s'enyvrerent. Aidés de leurs domeſtiques, qu'on leur avoit laiſſés en trop grand nombre, ils forcerent leurs Gardes & les tuerent. Auſſi-tôt ils ſe répandirent dans les rues, criant de tous côtés, victoire, victoire, Mahadmad Schah a tué Nader Schah d'un coup de cataris (c'eſt une ſorte de poignard des Indes.) A ce bruit qui couroit toute la Ville, la populace prit les armes, & fondit de toutes parts ſur les troupes Perſanes: cinq ou ſix mille Perſans furent tués dans cette émeute qui dura quatre heures. Elle auroit duré bien plus longtems, ſi Nader Schah, de la Forteresſe où il étoit, n'eut fait ſur la Ville un feu continuel de canon depuis huit heures du ſoir juſqu'à minuit, que les hoſtilités ceſſerent.

Le lendemain dès la pointe du jour Nader Schah moins touché du faux bruit de sa mort, que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses troupes se trouverent à l'instant sous les armes & en bataille dans les grands Bazars. Nader Schah parcourut tous ces Bazars le cimeterre nud à la main : il assigna aux différens corps autant de différens quartiers de la Ville à ravager. « Allez, » Camarades, leur dit-il, allez, » pillez, tuez, saccagez, brûlez » tout, traitons les lâches & per- » fides Mogols comme ils le mé- » ritent ».

Chaque Commandant partit avec sa troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Nader Schah alla avec la sienne dans le champ de Nichok, qui est le plus beau & le plus riche quartier de la Ville; il entra dans la Mosquée

de Roxerdoullak, qui eſt ſur une petite éminence, d'où il pouvoit promener ſes regards par tout; s'yétant aſſis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, & qu'on fît main-baſſe ſur quiconque, ſans diſtinction de qualité, d'âge, ni de ſexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre, & en même-tems dans tous les quartiers, on pilloit, on violoit & on maſſacroit impitoyablement tout ce qui ſe préſentoit; ceux qui par la fuite échapperent aux flammes, expirerent par le fer; on n'entendoit que cris & que hurlemens lamentables d'hommes, de femmes, & d'enfans: il n'y a point d'excès, de violence, de cruautés, & d'abominations qui n'ayent été commis, non ſeulement par les troupes Perſanes, mais par quantité de canaille qui cherchoit à avoir part au pillage.

Azefia, par une faveur spéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des Prisonniers de guerre ; il sortit de son Palais, & après bien des dangers qu'il courut dans cet affreux tumulte, il arrive au camp de Nichok. Là sans Turban, & ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds de Nader Schah. Ce Prince le releva, & lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeoit à ce moment.

Azefia, dont le cœur étoit pénétré de douleur, le remercia sans vouloir y toucher. « Hélas, » Prince, lui dit-il, comment » pourrois-je goûter ces douceurs » que vous m'offrez, tandis que je » vois couler à grands flots le sang » de mes concitoyens? Faites-moi » plûtôt mourir avec eux. Des » millions de misérables que vous » faites égorger, ne sont pas plus

» coupables que moi : ne craignez-
» vous pas que Dieu ne faſſe crou-
» ler ſur vous cette Moſquée &
» ne vous écraſe ? y a-t-il de la
» juſtice dans votre vengeance ?
» faut-il que pour la faute de quel-
» ques particuliers, toute une Ville
» innocente ſoit miſe à feu & à
» ſang ? donnez-moi le ſoin de
» rechercher les coupables ; je les
» ferai mourir par les plus cruels
» ſupplices ; mais avant toutes
» choſes, ordonnez qu'on mette
» fin au pillage & au maſſacre ».

Nader Schah qui avoit conçu une haute eſtime pour Azefia, ne s'offenſa point de ce que ſon diſcours pouvoit avoir de trop fort : il dépêcha des Officiers pour faire ceſſer le pillage & le maſſacre, qui malgré ſes ordres continua en diminuant peu à peu, juſqu'à neuf heures du ſoir, & qui ne ceſſa que lorſque le Grand Prevôt de l'Ar-

mée, avec la Tymbale Royale, parcourut les quartiers, tuant ou faisant tuer par ses Gardes, ceux qui exerçoient encore quelques hostilités. Les trois quarts de Dely furent renversés ou ruinés, le feu y dura huit jours sans qu'il fut possible de l'éteindre. Les Hôtels des Princes & des Seigneurs furent sur-tout l'objet de la fureur & de l'avarice du Soldat. On compte qu'il périt un million d'ames dans cette Capitale.

A cette désolation en succéda une autre : on força ceux qui avoient échappés à l'incendie & au massacre, de porter tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la Citadelle. Ceux qu'on soupçonnoit de le tenir caché, on les étendoit sur une espece de croix de S. André, & après les y avoir attachés, on les frappoit si cruellement, qu'il leur falloit, ou expirer

dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur reſtoit d'or ou d'argent. Azefia fut chargé de cette recherche, qui ſe faiſoit des biens de tous les Officiers de l'Empereur, depuis le Viſir juſqu'au Fantaſſin, & de tout ce que poſſedoient les Jouailliers, les Banians de la Cour, de la Ville, & de l'Armée. Triſte commiſſion pour Azefia, qui fut forcé d'obéir pour éviter de plus grands maux. Pluſieurs de ces Banians qui étoient très-riches, ſe voyant tout-à-coup réduits à la mendicité, s'empoiſonnerent de déſeſpoir.

On apportoit à toutes les heures du jour & de la nuit, des richeſſes immenſes dans la Citadelle, ou chez Azefia. Elles y étoient amoncelées, & formoient comme autant de montagnes: là s'élevoit une montagne de roupies d'or, ici une ſeconde de rou-

pies d'argent, ailleurs une troisiéme de vaſes & de vaiſſelles d'or & d'argent, puis une quatriéme de tapis de ſoye, d'étoffes d'or & d'argent, & d'autres piéces rares & précieuſes. Les mêmes amas ſe trouvoient dans une Cour du Palais d'Azefia.

Cent Ouvriers pendant quinze jours furent occupés à faire fondre & réduire en lingots l'or & l'argent qui n'étoient pas monnoyé, afin que le tranſport fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu & attachés enſemble avec une groſſe corde, faiſoient la charge d'un Chameau; on remplit cinq mille coffres de roupies d'or, & huit mille de roupies d'argent. On voyoit auſſi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles, & d'autres bijoux. C'eſt ce qui paroîtra incroyable aux

Européans, qui n'ont qu'une connoiſſance ſuperficielle de l'Empire Mogol. Mais ceux qui y ont vécu long-tems, ou qui y ont voyagé, particulierement ſur la côte de la Pêcherie, & dans le Royaume de Golgonde, ſçavent quelle quantité de perles & de diamans on tranſporte chaque année à la Cour. On peut juger des richeſſes de cet Empire, par le tribut annuel que cette Province de Bengale envoye tous les ans à l'Empereur. Ce ſont quatre cens bœufs chargés de roupies d'or & d'argent: or il y a trente-deux Provinces dans l'Empire, dont quelques-unes ſont auſſi étendues que la France.

Les Gouverneurs de ces grandes Provinces vivent ſi ſplendidement, qu'en bien des choſes, ils ſurpaſſent la magnificence ordinaire de nos Rois en Europe.

Ils ne paroissent jamais en public, qu'avec une pompe qui impose, soit par le grand nombre d'Officiers richement vêtus dont ils sont environnés, soit par le nombre de leurs Elephans, de leurs Chameaux, de leur Cavalerie, & de leur Infanterie qui font leur cortége. Le Gouverneur de Morzulabad, dans le tems que j'étois dans cette Capitale de la Province, entretenoit soixante Elephans, & avoit à sa solde sept mille hommes de Cavalerie, & quatre mille d'Infanterie, toûjours campés aux portes de la Ville, sur le bord du Gange.

La grandeur & la puissance de l'Empereur Mogol, se trouve en quelque sorte ramassée dans Dely. Plusieurs Rois Gentils & tributaires de l'Empire, y font leur séjour, & y sont les premiers Ministres de l'Empereur. Ils ont en

leur disposition, & entretiennent à leur frais, jusqu'à vingt & trente mille hommes. Ce qui les rend trop indépendans, & même redoutables quand ils s'unissent. Les Princes du Sang ne peuvent point s'absenter de la Cour : ils tirent leurs revenus des Fiefs que l'Empereur leur donne, à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les Visirs, les Omrahs ont les mêmes sortes de revenus, & doivent en faire le même usage, mais ils en consument la meilleure partie en Fêtes, en Chevaux, & en Domestiques. Dely est une Ville sans comparaison plus magnifique pour les Equipages, plus vaste pour l'étendue & plus peuplée que nos plus grandes Villes d'Europe. Il sortira de Dely pour la guerre cent mille hommes sans qu'on s'en apperçoive : Elle est située sur le Gem-

ma dans une vaſte campagne très-fertile, elle eſt devenue Capitale de l'Empire depuis que Chajahan abandonna Agra.

Notre Compagnie avoit à Dely deux Egliſes, qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avoient été bâties par les libéralités de l'Empereur Gehanguir: ce Prince & ſon ſucceſſeur étoient fort affectionnés à la Religion Chrétienne, laquelle ſous leurs Régnes fit des progrès conſidérables, on conçut alors les plus belles eſpérances pour l'avenir, mais ces eſpérances ſe ſont évanouies avec la puiſſance Portugaiſe dans l'Inde. Deux Jéſuites Portugais qui demeuroient toûjours à Dely, ont été aſſez heureux pour échapper au carnage, ils y cultivoient quelques reſtes de Chrétiens, au nombre de ſept cens: les hommes en état de porter les armes étoient

tous au service de l'Empereur, la plûpart ont été tués. L'Hôtel d'une Dame Chrétienne célébre par sa piété, & fort estimée de l'Empereur & de la Cour, a eu le même sort que nos Eglises. Que deviendront tant de jeunes veuves, & tant de jeunes enfans Chrétiens? A quoi ne sont-ils pas exposés? & qu'il est triste que notre pauvreté nous mette hors d'état de leur procurer des secours, que je ferois à portée de leur faire tenir?

Le dernier trait de sévérité qu'exerça le Roi de Perse à Dely, fut de faire étrangler publiquement les quatre Omrahs, auteurs de la sédition, qu'Azefia avoit découvert, & qu'il avoit fait conduire la corde au col devant le Prince, quoiqu'ils fussent ses parens, sans vouloir même demander grace pour eux, les en jugeant indignes.

Nader Schah n'ayant plus rien

à faire dans l'Indoustan, songea à s'en retourner dans ses Etats. Il régla tout avant son départ, & déclara à Mahadmad Schah, à quelles conditions il le rétablissoit sur le trône : sçavoir,

1°. Que les Royaumes de Cachimir, de Caboul, de Moultan, & quelques autres pays, jusqu'à la riviere d'Atak, seront désormais du Domaine des Rois de Perse.

2°. Que Mahadmad Schah payera chaque année à la Perse durant sa vie trois carols de roupies.

3°. Qu'il n'aura que le titre & les honneurs d'Empereur, & qu'Azefia gouvernera l'Empire.

4°. Qu'en cas de guerre, l'Empire Mogol prêtera du secours au Roi de Perse contre ses ennemis, & qu'à son tour la Perse en usera de même à l'égard de l'Empire Mogol.

5°. Qu'il ne sera fourni à Mahadmad Schah qu'un Lak de roupies pour sa dépense annuelle.

6°. Qu'il n'aura auprès de sa personne que les Officiers qui lui seront accordés.

Le Prince Mogol ayant agréé ces conditions, & remercié Nader Schah de ses bontés, la Couronne lui fut rendue, & il remonta sur le Trône. Il avoit demandé auparavant deux choses au Roi de Perse: sçavoir, que Nader Schah approuva la cession qu'il vouloit faire à son fils, des honneurs de l'Empire & de la Couronne: ou que du moins le Prince son fils eût le Gouvernement de l'Empire à la place d'Azefia: l'une & l'autre demande fut rejettée.

Azefia gouverne l'Empire Mogol avec un Conseil de vingt-neuf Omrahs, tous choisis par Nader Schah. Les Peuples paroissent sa-

tisfaits de ce nouveau Gouvernement. Ils n'ont jamais assez estimé & aimé leur Empereur, pour donner lieu de craindre qu'il arrive aucune révolution en sa faveur. On espere que dans quelques années de ce sage Gouvernement, Dely deviendra aussi riche & aussi peuplée qu'elle a été. Il s'y est fait déja des Fêtes & des réjouissances extraordinaires, à l'occasion du Mariage d'un des enfans de Nader Schah. Ce jeune Prince Persan à épousé une Princesse du Sang Impérial. Le Roi son pere lui a fait présent pour la dépense de son Mariage, de quarante Laks de roupies, & a donné quantité d'ornemens à la Princesse Mogole.

Nader Schah chargé des dépouilles de l'Empire Mogol, sortit enfin de Dely vers le commencement de Juin avec son armée.

On fait monter la valeur de ce qu'il emporte à trois cens carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins surpris de tant de richesses, que les Manufactures & les denrées de l'Indoustan, y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Asie & de l'Europe, dont il ne sort plus lorsqu'il y est une fois entré. Les Marates, Nation accoutumée au pillage, avoit grande envie d'enlever un si grand butin; ils ont rôdé quelques jours autour de son armée, mais ils n'ont jamais osé l'attaquer. Sa marche se faisoit avec un ordre admirable: outre que son armée avoit été fortifiée récemment de dix mille Cavaliers envoyés par son fils aîné, ce Prince aussi brave que son Pere, commandoit une armée de cinquante mille hommes, qui étoit toûjours à quatre-vingt lieues de

distance. Il avoit aussi divisé ses troupes en deux Corps d'Armée, pour avoir plus commodément des vivres, pour éviter l'embarras d'une trop grande multitude; pour tenir en respect le pays conquis qu'il laissoit derriere soi, pour suppléer aux pertes qu'il faisoit en divers combats, & pour s'assurer une retraite en cas d'un échec où d'une déroute. Les deux Armées toûjours également distantes l'une de l'autre, ont repassée en Perse.

Nader Schah avant que de quitter le Candahar, y a fait bâtir en deux endroits deux bonnes Fortereſſes, pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perse, & pour avoir la facilité de retourner chez eux quand la fantaisie lui en prendra. Il fut reçu à Ispahan de la Noblesse & de tous les Etats du Royaume avec

les démonſtrations de la plus grande joye.

Venons maintenant à la ſeconde queſtion que vous m'avez fait, touchant les Dames Mahométanes. Vous ne vous êtes pas trompée, Madame, outre le langage & la Religion, elles ont des mœurs, des coûtumes, & des façons d'agir tout-à-fait différentes des Dames Indiennes. Il faudroit un volume pour vous ſatisfaire ſur chacun de ces articles: je me contenterai de vous en donner une idée générale & ſuccinte, telle que me l'ont donnée des perſonnes de ce pays, des mieux inſtruites de leurs uſages.

Les femmes de condition ne paroiſſent jamais aux yeux du Public; quand elles ont permiſſion de ſortir de la maiſon, elles ſont toujours dans des Caroſſes fermés, ou ſur des Chameaux enve-

loppées d'une Cape, ou dans des Palanquins ronds & couverts : des Eunuques & des Cavaliers armés les accompagnent : dans la Maison même elles gardent sur la tête un voile d'une gaze fine. Elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux, de leurs enfans, de leur pere, de leur mere, & de leurs amies particulieres.

Leurs habits sont d'Etoffes de soye & d'or, & les couvrent entiérement ; le corps de l'habit par-devant s'attache jusqu'à la ceinture, avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle : ils sont étroits vers la ceinture, & plissés pour relever la taille. La jupe qui descend jusqu'au talon n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie : elles

les quittent aiſément, & toûjours lorſqu'elles entrent dans les appartemens qui ſont couverts de beaux tapis.

Elles ſont coëffées en cheveux d'une maniere fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croiſſant, d'autre fois en roſe on en tulippe, & en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent en aſſujettiſſant leurs cheveux ſur la tête par le moyen des boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles diviſent leurs cheveux en treſſes pendantes ſur leurs épaules: elles y attachent de petites plaques d'or légeres & de pierreries. C'eſt un art que de ſçavoir alors faire certains mouvemens de tête, qui faſſent paroître la beauté & le brillant de leur chevelure.

Elles ſe perçent une des narines, & y portent un anneau d'or, où

où est enchassé quelque gros diamant. Leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, & leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint presque blanc, mais pour l'ordinaire, il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage: elles font aussi une composition qu'elles appellent *Sourma*, qui est extrémement noire, elles en mettent un trait autour des yeux: elles se peignent les bouts des ongles d'un beau rouge qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, & elles ont toûjours à la main quelque fleur, quelque

fruit, ou un petit flacon d'eau de ſenteur.

Il n'y a de tapiſſerie dans leurs chambres, que celle ſur laquelle on marche: elles ſont ornées de grands Miroirs, de Canapés, & d'enfoncemens dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vaſes de Cryſtal, d'or, & d'argent, pour y conſerver leurs parfums, leurs eſſences, & les petits meubles de leur toilette. L'uſage des chaiſes y eſt inconnu: il y a pourtant de petits tabourets ſur leſquels elles peuvent s'aſſeoir, mais plus ſouvent c'eſt ſur de riches tapis jambes croiſées; derriere elles, eſt un grand carreau de brocard ſur lequel elles s'appuyent, & à côté un petit couſſin qu'elles remuent & changent à leur fantaiſie. Quand elles ſont pluſieurs enſemble, elles forment une eſpéce de cercle.

Elles se visitent de tems en tems: le plus riche tapis est pour la Dame la plus qualifiée : de jeunes esclaves sont là pour les éventer & chasser les mouches : on présente du bétel dans des bassins d'or faits exprès, on apporte de la limonade pour se rafraîchir, on mange des fruits, des confitures, & d'une espéce de gâteau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de sucre, du lait, & de l'eau-rose. La collation achevée on se retire avec les bienséances accoûtumées, qui consistent à incliner un peu le corps, à porter en même tems la main sur le cœur & sur la tête, & puis à s'embrasser, & à se dire mutuellement des politesses.

Les femmes mariées à un même homme ne sont pas toutes d'un rang égal : 1°. Un homme de qualité épouse toûjours une fille d'une

naiſſance égale à la ſienne. Cette femme eſt la premiere de toutes : elle s'appelle *Begoum*, qui ſignifie femme ſans ſouci, femme heureuſe. 2°. Trois autres femmes, qui ſont auſſi de quelque naiſſance, ſont un ſecond rang. 3°. Le troiſiéme rang eſt compoſé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage appellé *Neka* ſe fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4°. Pour la quatriéme eſpéce de mariage, il ſuffit qu'on achéte une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui ſe fait aſſez ſouvent aux Gentils.

Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, chéries, & parées, à proportion de leur rang. Mais il eſt bien difficile que cela ſe pratique. Rien n'eſt plus commun que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du

mari le rang & les droits de la Begoum même.

Quand ces femmes remarquent entre elles des préférences, on ne sçauroit dire à quelles jalousies elles se livrent, quels sont leurs chagrins, leurs querelles, leurs divisions, leurs haines : aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à son époux, & pour l'emporter sur ses rivales. La honte & le désespoir de n'y pouvoir réussir, les fait quelquefois recourir aux prestiges, aux sortiléges, & aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, & se font mourir par le poison, ou bien elles empoisonnent secrétement leurs rivales. Quelquefois même elles éclatent sans aucun ménagement.

Une Begoum, femme d'un Nabab, dans une Ville de Maduré où

j'ai été, voyant que son époux n'avoit de tendresse que pour une de ses Esclaves Georgienne, d'une grande beauté, elle en fit de fréquentes plaintes: mais le Nabab qui aimoit passionément cette jeune Esclave, fit peu de cas des remontrances de la Begoum. Cette femme que la jalousie transportoit de fureur, résolut de s'en venger d'une maniere aussi étrange qu'elle étoit cruelle. Un jour que le Nabab étoit allé à la chasse, elle fit attacher la jeune Géorgienne par un de ses Eunuques, & lui fit couper les deux mammelles avec un sabre. Le Nabab revenant de la chasse, elle lui fit offrir dans un bassin les deux mammelles de l'Esclave chérie avec ce compliment. Voilà le présent que vous fait la Begoum.

Quoiqu'en général les Maris soient maîtres absolus de renvoyer

leurs femmes quand il leur plaît, de les châtier, ou même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur Begoum. Les égards dûs aux familles illustres de ces Begoums les retiennent.

Se marier chez les Mahométans, c'est à proprement parler, acheter une fille. Un homme qui veut se marier, convient d'une somme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette somme devient sa dot, & le mari ne peut pas en disposer. Le Prétendant accompagné de ses parens & de ses amis en Palanquin ou à Cheval, & d'une troupe de Joueurs d'Instrumens, va aux flambeaux chercher son épouse. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortége du côté de la fille, & sur-tout de

beaucoup de femmes, parentes, & amies, en Palanquins couverts. Lorſqu'ils ſont arrivés chez l'époux, le Cazi Prêtre de la Loi ou le Moulah ſon délégué, lit en préſence de tout le monde le Contrat de mariage. Après cette Lecture il ordonne à une Dame apoſtée derriere la fille, de lui lever le voile de deſſus la tête. Le Prétendant qui eſt vis-à-vis, voit ſa future épouſe pour la premiere fois. On lui remet le voile, & le Cazi demande au prétendant, s'il eſt content de la fille qu'il vient de voir. L'Epoux ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont avec la jeune mariée ſe réjouir dans un appartement, où l'on a préparé un magnifique feſtin, & les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la ſuite que le Mari dégoûté renvoye ſon épouſe, il eſt obligé de lui donner la ſom-

me stipulée dans le Contrat de mariage.

Les Mahométans riches & de qualité se font une gloire brutale d'avoir dans leur Serrail quantité de femmes, à l'exemple de leur faux Prophéte. Il y en a qui en ont 50, 80, 100. Ils se les donnent quelquefois, ou ils les changent pour d'autres. On en améne beaucoup de Circassie, de la Géorgie, & de l'Abyssinie pour les vendre, & elles coûtent cher.

Les Maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelques petites collations qu'ils font ensemble par maniere de divertissement. Les enfans qui naissent de la premiere femme, quoique fort supérieurs aux autres, ne font pas les seuls héritiers. On les marie fort jeunes. Jusqu'à l'âge de sept ans ils demeurent dans le Serrail entre les mains de

leurs Gouvernantes. Les filles ont pareillement des Gouvernantes, mais elles demeurent juſqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs meres.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni muſique, ni inſtrumens, ni danſe. Cela eſt réſervé aux Courtiſanes. On ne peut comprendre ici qu'une fille puiſſe danſer en préſence des hommes. Les maniéres d'Europe ſur cet article & ſur quelques autres, ſcandaliſent fort les Dames Mahométanes. C'eſt inutilement qu'on voudroit les juſtifier, il ſeroit plûtôt à ſouhaiter qu'elles les ignoraſſent. On éléve les jeunes filles de qualité à marcher avec grace & poſément, à bien ſe tenir ou droites ou aſſiſes, à parler poliment & avec eſprit, à coudre, à broder, & à s'habiller avec une certaine élé-

gance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles ayent la consolation de lire dans l'Alcoran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maisons bien réglées, & où l'on se pique de dévotion, toutes les femmes, ainsi que les hommes, sçavent par cœur les prieres en langue Arabe. Elles ne manquent point de s'assembler à certaines heures du jour dans une salle destinée à la priere; car elles ne vont jamais à la Mosquée publique; avant leur priere, elles se lavent entiérement dans le bain, ou du moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds & les mains jusqu'au coude. Elles ont des habits particuliers pour la priére & de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits, & de la personne sont des conditions essentiel-

les à la bonne priere, pendant laquelle on ne doit ni cracher ni touſſer. Certaines parties de la priére ſe récitent enſemble & à haute voix: la poſture du corps varie: elles ſont tantôt droites, tantôt aſſiſes ou proſternées ſur des tapis: elles lévent les mains au ciel à certains verſets; à d'autres, elles les portent ſur la tête, ſur les yeux, ſur les oreilles, ſur la poitrine, ſur les genoux: il y a pour tout cela des rubriques qu'on obſerve ſcrupuleuſement. Rien n'eſt comparable à la modeſtie & au recueillement de ces Dames, quand elles prient.

Pour récompenſe de leurs vertus, elles eſperent le paradis tel que Mahomet le dépeint à ſes Arabes groſſiers & ignorans. Les vieilles & les laides, diſoit-il un jour, n'y entreront jamais. Ses Diſciples ſurpris lui en deman-

derent la raison : c'est, leur répondit-il, parce que les vieilles & les laides deviendront alors jeunes & belles. C'est cette espece de bon mot qu'elles répétent souvent en riant, & avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement pendant une lune chaque année, & alors elles ne mangent ni ne boivent rien de toute la journée : ce n'est que la nuit qu'elles prennent leur réfection. Elles ont une espece de chapelet composé de cent grains : elles le parcourent en disant sur chaque grain une des perfections divines; par exemple, toutpuissant, créateur, miséricordieux, &c. Elles font des promesses & des vœux pour obtenir ce qu'elles desirent. Leurs vœux s'adressent d'ordinaire à quelques Saints ou Saintes qu'el-

les reconnoiſſent dans leur ſyſtême de Religion, & qu'elles ſuppoſent déja habiter les Jardins délicieux du Paradis : Elles les révérent & conſervent leurs reliques avec reſpect. Dans leurs invocations, ſoit à Dieu, ſoit aux Saints ou aux Saintes, elles tournent toûjours le viſage du côté de la Mecque. Elles ne ſont point dans l'uſage d'avoir des figures ou des images de ces Saints ou Saintes ; cependant elles voyent volontiers l'image de la Sainte Vierge : elles lui font d'abord la révérence ; elles l'appellent *Bibi Miriam*, Dame Marie très-chaſte, qui a eu JESUS pour fils, & elles racontent en ſon honneur une infinité d'hiſtoires apocryphes.

Quand les femmes ont perdu leur mari, elles ſont entretenues par le fils aîné du défunt, dans

des appartemens séparés, qu'on nomme le vieux Serrail. Elles passent le reste de leurs jours dans une triste viduité; plus pour elles ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux, ou d'amusemens, comme elles en avoient auparavant, pour se distraire & pour se divertir. Le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. Elles peuvent pourtant se remarier à d'autres avec le consentement du fils aîné de la famille, au pouvoir duquel elles sont.

Sur ce que vous me demandez en dernier lieu, Madame, si sçachant la langue Mahométane, je convertis à la foi bien des Disciples de Mahomet, permettez-moi de vous répondre, que cette question est plus délicate que vous ne croyez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les Mahomé-

tans de l'Indouſtan ne ſont ni ſi mépriſans, ni ſi fiers, ni ſi ennemis du nom Chrétien que les Turcs, & que Dieu a par tout ſes Elûs. Je finis cette Lettre, qui n'eſt peut-être que trop longue, en me recommandant à vos ferventes priéres, & en vous renouvellant les aſſurances de la reſpectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je ſuis, &c.

FIN.

TABLE.

Epître aux Jésuites de France, pages j.

Réflexions sur les Missions du Paraguay ; absurdité des calomnies d'un anonyme contre ces Missions ; combien elles ont été protégées de tout tems par les Rois d'Espagne, j. ij. & suiv.

Etat présent de la Religion à la Chine, viij. & suiv.

Liberté rendue aux Princes & aux Princesses du Sang Royal exilés pour la Foi ; leur situation à Péking guéres plus heureuse que dans le lieu de leur exil, x. & suiv.

Projet d'une nouvelle Mission dans les Isles de Nicobar ; Missionnaires du Carnate s'offrent à travailler à la conversion de ces Insulaires, xij. & suiv.

Mort de plusieurs Missionnaires du Royaume de Carnate, xiij. xv.

Mort & éloge du P. Le Gac, xvj. & suiv.

Eloge de deux autres Missionnaires morts en Egypte, xxij.

Etat présent de la Religion dans le Royaume de Tong King, & de la Cochinchine, xxvj. & suiv.

Lettres sur les nouvelles Missions du Paraguay.

Etendue de la Province du Paraguay, où sont établies les Missions des Indiens *Guaranis*, 2, 3, & suiv.
Avec quelles fatigues on a réuni ces Barbares dans des Peuplades, 3, 4, & suiv.
Vaste continent entre la Riviere du Paraguay & le Pérou; Rivieres qui l'arrosent; leur cours, 5, 6
Histoire tragique de quelques Portugais qui entreprirent la découverte de ce pays, 7, 8
Transmigration des *Chiriguanes* vers le fleuve *Picolmayo*; caractere de ces Barbares, 8, 9
Travaux inutiles de plusieurs Missionnaires auprès de cette nation barbare, 10, 11
Province des *Chiquites*, pourquoi ainsi appellée; étendue de cette Province; cours des Rivieres qui l'arrosent, 12, 13, & s.
Qualités du pays; fruits & animaux qu'il produit, 14, 15, & suiv.
Combien leur langue est difficile à apprendre, 17, 18, 19, & suiv.
Peuplades établies dans le pays des Chiquites, 20, 21
Vertus que doit avoir un Missionnaire qui se consacre à ces Missions, 22
Excursions des Missionnaires chez tant de Nations différentes; combien elles sont pénibles & périlleuses, 23, 24, & suiv.

Protection de Dieu envers les Missionnaires, 25, 27
Divers obstacles qu'oppose des Négocians d'Europe, & les *Mamelus* du Bresil, à la conversion de ces Infidéles, 27, 28, 29, & suiv.
Ce qu'on entend par *Mamelus*; situation de leur Ville; leurs brigandages, leurs ruses, 35, 36, 37, & suiv.
Anciennes Peuplades d'Indiens convertis à la Foi, dépeuplées par les fréquentes irruptions de ces Mamelus, 41, 42
Transmigration des Néophytes sur les bords des Rivieres Parana & Uruguay, 42
Usage des armes à feu permis par les Rois d'Espagne aux Néophytes, par-là devenus redoutables aux *Mamelus*, 53
Diversité des langues que parlent les différentes Nations des Chiquites, 44, 45
Innocence & ferveur de ces Indiens convertis à la Foi, leur dévotion, leur délicatesse de conscience, leurs exercices de piété, sur-tout aux grandes Solemnités, 58, 59, & suiv.
Leur zéle pour la conversion des autres Nations Infidéles, 56, 57
Projet formé d'ouvrir une route au travers des terres qui sont entre les Missions des Chiquites & celles du Paraguay, 58, 59
Importance de cette découverte; combien de fois traversée, 59, 60, & suiv.
Voyage entrepris sur le fleuve Paraguay, pour faire cette découverte,

Journal de ce Voyage, qui dura neuf mois ; description du Pays & des Indiens qui habitent sur l'un & l'autre bord du Paraguay. Diverses avantures arrivées aux Missionnaires, 63, 64, 65, & suiv.

Seconde Lettre sur les nouvelles Missions du Paraguay.

Excursion du P. Cavallero sur les terres des *Purakis*, & des *Tapacuras* ; artifices & violences de quelques Européans envers les Missionnaires, 94, 95, & suiv.

Heureuse disposition pour le Christianisme, d'un jeune Indien, 102

Nouvelle excursion du Missionnaire chez les Indiens *Arupores*. Sa maladie causée par les fatigues ; sa guérison, 103, 104, & suiv.

Autre excursion du même chez les Indiens *Mañacicas* ; danger qu'il court d'être massacré par ces Barbares ; leur changement, & leur conversion à la Foy, 103, 104, 105, & suiv.

Dessein que forme un Prêtre des Idoles de tuer l'Homme apostolique ; châtiment de ce Barbare, 117, 118, & suiv.

Nature du pays habité par la Nation des Mañacicas ; multitude de leurs Villages, leur caractere, leur génie, leur Religion, leurs cérémonies, leurs coûtumes, &c. 120, 121, 127, & suiv.

Espece singuliere d'un animal nommé *Famacoso* ; sa féroçité, adresse des Indiens

pour le détruire, 121, 122, & suiv.
Maladie extraordinaire qui régne quelquefois parmi ces Indiens, 122, 123
Disposition de leurs Villages; leur cérémonial pour le rang; occupation des femmes, 123, 124, & suiv.
Autorité des Caciques; forme de leur gouvernement, 125, 126
Combien cette Nation est superstitieuse; dogmes de leur Religion, leurs Temples, leurs Cérémonies; fourberie de leurs Prêtres, 130, 131, & suiv.
Excursion du même Pere chez d'autres Nations barbares; fatigues qu'il eut à essuyer pour se rendre chez les *Sibacas*, 145, 146, & suiv.
Conversion d'un Prêtre des Idoles; sa constance dans les mauvais traitemens qu'on lui fit, 148, 149, & suiv.
Voyage du Pere chez les Indiens *Quiriquicas*, 153, 154, & suiv.
Comment il est reçu de ces Barbares armés de leurs fléches pour le tuer; préservé de la mort, & comment, 155, 156, & suiv.
Fuite de ces Indiens dans les Bois; leurs Idoles & tous les symboles de l'Idolatrie brisés par le Missionnaire, 157, 158, & suiv.
Un Indien devenu l'instrument dont Dieu se sert pour la conversion de ces Barbares, 159, 160, & suiv.
Leur changement subit, & leur docilité à

écouter & à ſuivre les inſtructions du Pere, 161, 162, 164, 165
Converſion parfaite de leur *Mapono*, ou Prêtre de leurs Idoles, 162
Faveur ſinguliere de la Sainte Vierge, accordée à un de ces Catéchuménes, 169, 170
Voyage du Miſſionnaire chez les Indiens *Jurucares*; férocité de ces peuples, convertis à la Foi, & comment, 173, 174, & ſuiv.
Autre voyage du même chez les Indiens *Cozocas*, qui l'accueillent en décochant contre lui toutes leurs fléches; comment préſervé de la mort, 181, 182, & ſuiv.
Bleſſure mortelle de deux Néophytes; leur patience; leur joie de verſer leur ſang pour procurer le ſalut de ces Infidéles; leur guériſon; effet de leur confiance en la Mere de Dieu, 183, 184, & ſuiv.
Fatigues qu'eſſuya ce Pere, dans le voyage qu'il fit chez les Indiens *Aruporecas* & *Bohocas*, 186, 187, & ſuiv.
Auſtérités de ces Indiens encore Catéchuménes, pour appaiſer la colére de Dieu, 188, 189, & ſuiv.
Peuplade de ces Indiens convertis, établie ſous le titre de l'Immaculée Conception, 191
Converſion de quelques autres Nations ſauvages, voiſines de cette Peuplade, 192
Départ du Miſſionnaire pour ſe rendre chez les Indiens *Puyzocas*. Perfidie de

ces Barbares, qui le reçurent avec une joye extraordinaire, & ensuite le massacrerent, lui & plusieurs des Néophytes qui l'accompagnoient, 195, 196, & s.
Zéle des Néophytes pour la conversion des Infidéles, 194, 195
Plusieurs Nations Indiennes converties à la Foy par le P. Suarez, 202, 203
Nation des *Morotocos*; leur caractere, stérilité de leur pays; autorité qui réside dans les femmes, 200, 201
Nouvelle Peuplade établie sous l'invocation de S. Jean-Baptiste, par le P. de Zea, 205
Son dessein de porter la Foi chez la nombreuse Nation des Indiens *Zamucos*, 206
Difficultés de cette entreprise par les Forêts impénétrables au travers desquelles il falloit s'ouvrir un chemin, 207, 208, 209, & suiv.
Son arrivée chez les *Zamucos*; espérance bien fondée de convertir ces différentes Nations, 210, 211, 212
Le P. de *Zea*, nommé Provincial, remplacé par le P. de *Tegros*, 214, 215
Départ de ce Pere avec le Fr. Romero, pour établir une nouvelle Peuplade dans le lieu déterminé de concert avec les *Zamucos*, 218, 219, & suiv.
Perfidie des Indiens, leur desir apparent d'embrasser la Foi. Ils tuent le Fr. Romero d'un coup de hache, 220, 221, & suiv.

Lettre du P. Chomé.

Missions pénibles où il a travaillé ; sa destination à celles des Chiquites, 226
Détail de ses Voyages ; distance des divers endroits où il a fait les fonctions de Missionnaire, 227, 228, & suiv.
Nouvelle Peuplade établie sous l'Invocation de S. Ignace ; Nations qui la composent, 230
Entreprise d'une Mission très-périlleuse, & parmi des Nations très-barbares, 231

Etat de la Religion à la Chine.

Catéchiste arrêté pour avoir conféré le baptême à des enfans moribonds ; occasion d'une nouvelle persécution, 234, 235
Est conduit au Tribunal des Crimes, est interrogé, mis à une double question ; sa fermeté, 236, 237
Sentence portée par ce Tribunal contre le Catéchiste ; le condamne à la cangue & à la bastonnade, 237, 238, 241, & suiv.
Défense faite par ce Tribunal d'embrasser la Religion Chrétienne, 243
Sentence de ce Tribunal affichée aux portes & aux carrefours de la Capitale, 248
Mémorial ou Placet des Missionnaires, présenté à l'Empereur, 250, 251, & suiv.
Renvoyé au Tribunal des Crimes, 260.
Réponse du Tribunal remise à l'Empereur, 262, 263, 264, & suiv. Approuvée par ce Prince, 270
Ordres de l'Empereur donnés par un Mandarin

darin de la Cour, réponse du P. Parrenin, 270, 271, 272, & suiv.
Nouvel ordre de l'Empereur plus radouci, 277, 278, & suiv.
Second Mémorial des Missionnaires pour remercier l'Empereur, 280, 281, Approuvé par ce Prince, 283
Le Mémorial & la Réponse de l'Empereur mis dans les Gazettes publiques, pour en informer les Provinces, 287, 288, & suiv.
Chrétiens inquiétés dans quelques Provinces, nonobstant la réponse favorable de l'Empereur, 289, 270, 271, & suiv.

*Lettre du P***.*

Apostasie d'un jeune Arménien Chrétien, 300
Son repentir, & sa résolution de réparer publiquement son crime, 302, 303
Renonce publiquement au Mahométisme; sa fermeté à résister aux promesses & aux menaces qu'on lui fait, 304, 305, & suiv.
Confesse J. C. en présence du Visir & du Sultan, 306, 307
Sa mort soufferte en haine de la Foi, 308

Relation historique des Révolutions de Perse sous Thamas Koulikan.

Désolation du Royaume de Perse par les Aghuans Rebelles qui s'en emparent, 313, 314, & suiv.

Fuite de Schah Thamas Roy légitime, vains efforts qu'il fait pour recouvrer ſes Etats ; ſes malheurs, 318, 319, & ſuiv.
Rétabliſſement de ſes affaires par la bravoure & l'habileté de Thamas Koulikan, 320, 321
Victoire remportée par l'Armée Royale ſur celle des Rebelles, 324, 325, & ſuiv.
Nouveau Combat, défaite des Rebelles par Thamas Kan, 329, 330, & ſuiv.
Fuite des Rebelles obligés de ſortir de la Capitale ; richeſſes qu'ils enlévent, 332, 333, & ſuiv.
Ruine du Tombeau de Mahmoud, bâti par les Rebelles, 336
Entrée triomphante du Roy dans Iſpahan, ce qui s'y paſſa ; joye des peuples, 337
Rebelles pourſuivis juſqu'à Schiras par Thamas Kan ; leur défaite ; leur artifice pour aſſurer leur fuite, 341, 342, & ſuiv.
L'Armée des Rebelles périt de miſere, ſe débande, Aſzraff leur Chef tué, 347, 348, & ſuiv.
Victoire remportée par Thamas Kan ſur les Turcs ; ſuite de cette victoire ; rares talens pour la guerre de ce Général ; combien il eſt craint, aimé & reſpecté, 350, 351
Ombrages réciproques entre le Roy & ſon Général, 352
Nouveau Combat de Thamas Kan avec les Turcs ; défaite de l'Armée Perſanne, 354

Indolence des Turcs, qui négligent de profiter de leur victoire; donne le tems au Général Persan de se rétablir, 356, 357

Arrivée du Prince Galliczin, Ambassadeur de Russie; protége un Missionnaire, 357, 363

Avantages des Persans sur les Turcs en différentes escarmouches; projet de paix entre les Persans & les Turcs, 357, 360

Victoire de Thamas Kan remportée sur les Lesghis, Tartares qui sont sous la protection du Grand Seigneur, 364, 365, & suiv.

Autre Victoire remportée par le Général Persan sur les Turcs; prise des Villes de Ganges, d'Erivan, & de Teflis, 367, 368.

Le Roy de Perse tiré d'Ispahan & transporté à Maschchat, 353. Convocation d'une Assemblée des Principaux du Royaume. Thamas Kan reconnu Roy par plus de 15000 Seigneurs, 370, 371

Ambassade de la part de Thamas Kan au Grand Seigneur, 372

Religion des Turcs & des Persans, partagée en deux sectes, 373

Origine de la Secte que suivent les Persans; cérémonies qu'ils observent dans les mois du Moharam, 374, 375. & suiv.

Réparation des Maisons Royales & des endroits publics d'Ispahan; description du Cours de cette Ville, 380, 381, & suiv.

Candahar assiégé par Thamas Kan, 382
Conférences des Plénipotentiaires de Turquie & de Perse, tenues à Bagdat, 383, & suiv.
Prise de Candahar, après quinze mois de siége, 384, 385, & suiv.
Siége & prise de Caboul en huit jours.
Inquiétude du Mogol, augmentée par la réponse de Velim Amet, 387, 388, & suiv.
Portrait de Thamas Kan, 388, 389, & suiv.
Son fils établi Lieutenant Général de la Perse pendant l'absence de son pere, réside à Maschchar, 391, 392, & suiv.
Arméniens Schismatiques profitent de ces troubles pour inquiéter les Catholiques, 393
Leur Requête calomnieuse présentée au jeune Prince, sa réponse favorable aux Catholiques, 394, 345, & suiv.
Violences de ces Schismatiques; Catholiques maltraités; fermeté d'un jeune Arménien Catholique, 398, 399, & suiv.

Lettre du P. Saignes.

Réforme que fait Thamas Kan dans la Perse; loix nouvelles qu'il établit; prend le nom de Nader Schah, 405, 406, & suiv.
Pénétre dans l'Empire du Mogol; moyen dont il se sert pour ruiner la formidable Armée de l'Empereur Mogol, 408
Cavalerie Persanne, combien redoutable,

& comment, 408, 409, & suiv.
Général Mogol malcontent de l'Empereur; sa retraite de la Cour; sa fidélité à son Prince, 411, 412, & suiv.
Son retour à la Cour Mogole; ses conseils rejettés; source de la perte du Mogol, 414, 415, & suiv.
Conférence de ce Général avec Nader Schah, qui expose ses griefs contre l'Empereur Mogol; réponse du Général, 416, 417, & suiv.
Entrevûe de l'Empereur Mogol & de Nader Schah; festins réciproques; conditions de la paix, acceptées de part & d'autre, 420, 421, & suiv.
Manquement de parole du Mogol, cause de sa ruine, 424, 425, & suiv.
Menaces terribles de Nader Schah; son entrée triomphante dans Dely, 427, 428, & suiv.
L'Empereur Mogol dépouillé des ornemens de la dignité Impériale, & empriſonné, 431, 432, & suiv.
Nader Schah couronné Empereur du Mogol, fait battre Monnoye; richesses immenses dont il s'empare, 433, 434, & suiv.
Sédition du peuple de Dely, comment réprimée, 435, 436, & suiv.
Détail des richesses enlevées par Nader Schah, 441, 442, & suiv.
Situation de Dely, étendue & magnifi-

cence de cette grande Ville, 445; 446, & suiv.
Principaux auteurs de la sédition sévérement punis, 448
L'Empereur Mogol rétabli sur le Trône; à quelles conditions, 449, 450, & suiv.
Retour en Perse de Nader Schah, chargé des dépouilles du Mogol, 451, 452, & suiv.
Quels sont les usages, les mœurs, les coûtumes, les occupations &c. des Dames de l'Empire Mogol, 454, 455, & suiv.

Fin de la Table.

PROTESTATION.

POur obéir aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteſte que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre, & de Martyr aux hommes Apoſtoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi humaine.

-32085-

FAUTES A CORRIGER.

PAge 12. *ligne* 2. beaucoup être mieux, *lisez* être beaucoup mieux.
P. 157. *l.* 14. ſes Indiens, *lif.* ces Indiens.
P. 196. *l.* derniere, funeſtes, *lif.* funeſte.
P. 269. *l.* 18. une xamen, *lif.* un examen.
P. 287. *l.* 2. & prier, *lif.* & le prier.
P. 439. *l.* 7. au camp, *lif.* au champ.
P. 453. *l.* 13. ont repaſſée, *lif.* repaſſé.

EA 703
1758
v. 25